La perle du Maghreb (Tlemcen) : visions et croquis d'Algérie / Charles Barbet

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Barbet, Charles (1864-19..). Auteur du texte. La perle du Maghreb (Tlemcen) : visions et croquis d'Algérie / Charles Barbet. 1907.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

120

Charles Barbet

La Perle du Maghreb

(TLEMCEN)

ALGER
Édition de l'Imprimerie Algérienne
Rue Sadi-Carnot, 30

σ_{Lk}^{8}

2100

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

DU MÊME AUTEUR

La Reine des Zibans. — Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires sur vélin, illustrés de photogravures de J. GEISER..... **5 fr.**

Au Pays des Burnous (Lettre-préface de Paul et Victor MARGUERITTE), 1 vol. in-18, illustré. Prix..... **3 fr. 50**

Au seuil de l'Orient (Préface de Nonce CASANOVA), 1 vol..... **3 fr. 50**

Souvenirs de l'Année terrible (L'occupation de Saint-Quentin pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871), brochure.

Macédoine (Lettre-préface de Jules CLARETIE), 1 vol..... **2 fr. 50**

Au Pays de Don Quichotte (Impressions d'Espagne), brochure illustrée par Assus.

Charles Barbet

▽

La Perle du Maghreb (Tlemcen)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

VISIONS ET CROQUIS D'ALGÉRIE

ALGER
édition de l'Imprimerie Algérienne
Rue Sadi-Carnot, 30

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

A mon Collègue et Ami

M. Junilhon

Ancien Président du Tribunal de Tlemcen

Je dédie ce livre

en témoignage de mon sincère attachement

Ch. B.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.

PRÉFACE

L'Algérie !... Ce pays si attirant, et si mystérieux pour celui qui ne se contente pas de superficielles impressions de touriste... l'Algérie, ses paysages multiples, ses habitants, leurs mœurs cachées, leur âme obscure, leur pensée inavouée, voilà ce que l'auteur des pages qui suivent nous révèle.

Ce n'est pas avec des mots quelconques, des élans admiratifs de convention, la banalité d'un voyageur, que M. Charles Barbet nous parle de ces contrées qu'il a non pas visitées, mais où il a vécu, dont il s'est imprégné, et que sa plume sait faire revivre devant nos yeux avec une remarquable intensité.

Phrases puissantes, évocatrices, mots colorés, semblent jaillir, pressés, impatients, du cerveau de l'auteur ; observation curieuse, aiguë ; philosophie profonde ; voilà ce que l'on admire principalement dans l'œuvre de M. Charles Barbet.

Et quelle variété dans ses tableaux ! Voici Tlemcen, enfoncée dans son nid de verdure, avec ses jardins pleins de lauriers-roses, aux mosquées revêtues de carreaux qui scintillent au soleil comme des pierreries.

Voici Bel-Abbès avec sa population espagnole et sa Légion étrangère. Et c'est, devant nos yeux, défilant, prodigieux cinématographe artistique, la foule des pieux indigènes, des marchands dans les marchés, des rues splendides ou sordides. Nous voyons ces spectacles pittoresques, nous sentons ces parfums ou ces puanteurs, nous nous émerveillons devant tout cet exotisme sincère.

Et pas à pas, nous suivons l'auteur dans sa course au travers d'un pays, tour à tour séduits ou répugnés par les spectacles enchanteurs ou affreux que nous partageons avec lui. Nous assistons à l'abominable

jonglerie de l'Aïssaoua, avaleur de serpents ; nous jetons un discret regard curieux sur les jolies Mauresques un instant furtivement aperçues sous leur voile ou au fond de leurs habitations.

Au milieu de ces rapides croquis, des pages surgissent, donnant l'impression de quelque magnifique tableau, œuvre magistrale d'un maître de la toile et du pinceau. Telle est la description du pèlerinage à la mosquée très sainte d'El-Eubbab, où nous rencontrons des notations d'une vigueur très rare.

Des silhouettes bien curieuses et bien personnelles se lèvent de cet océan humain. Le chaouch Bachir nous devient un ami et il nous semble avoir contemplé le caïd Muley Ali, rendant la justice et buvant son « kahoua » parfumé.

*Tour à tour, la Symphonie des roses nous éblouit de sa gracieuse évocation, et nous frissonnons devant la lugubre apparition de l'*Assassiné, *ce lamentable cadavre arabe si sauvagement « chouriné » au cours d'une querelle...*

Les Obsèques d'un Kadi *sont encore une remarquable page picturale où, sous la des-*

cription des choses, des êtres et des lieux, toute une évocation des âmes et des mœurs indigènes se lève.

Mais on voudrait tout citer, tout rappeler !...

Pourquoi, d'ailleurs, retarder le plaisir du lecteur et l'empêcher de tourner le feuillet où le charme, qui ne le quittera plus tout le long du livre, va le saisir ?...

L'inutilité des préfaces est démontrée depuis longtemps, et, si jamais un ouvrage pouvait se passer de présentation, c'était, certes, le livre de M. Charles Barbet. Œuvre d'érudit, de penseur, d'observateur, de peintre, elle n'a qu'à s'offrir pour plaire et séduire, et surtout retenir. Combien de voyageurs s'instruiront en lisant ces pages et ressentiront, au travers de la vision transposée de l'artiste, des impressions qu'ils ont été eux-mêmes incapables d'éprouver ou, tout au moins, de raisonner. Combien s'écrieront : « Voilà, précisée, ma sensation ! ». Combien souhaiteront retourner sur les lieux qu'ils ont traversés sans les apercevoir vraiment et qu'à présent ils pénétreraient, grâce à la magie de l'écriture...

Déjà, M. Charles Barbet, en de précieuses notations algériennes ou autres, avait prouvé son talent ; mais nous croyons que c'est dans le livre présent que sa maîtrise se révèle dans toute sa puissance. La Perle du Maghreb *est aussi la perle de l'œuvre d'un écrivain qui nous donnera encore, nous l'espérons, de nombreuses occasions de l'applaudir et de nous émerveiller.*

CAMILLE PERT.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

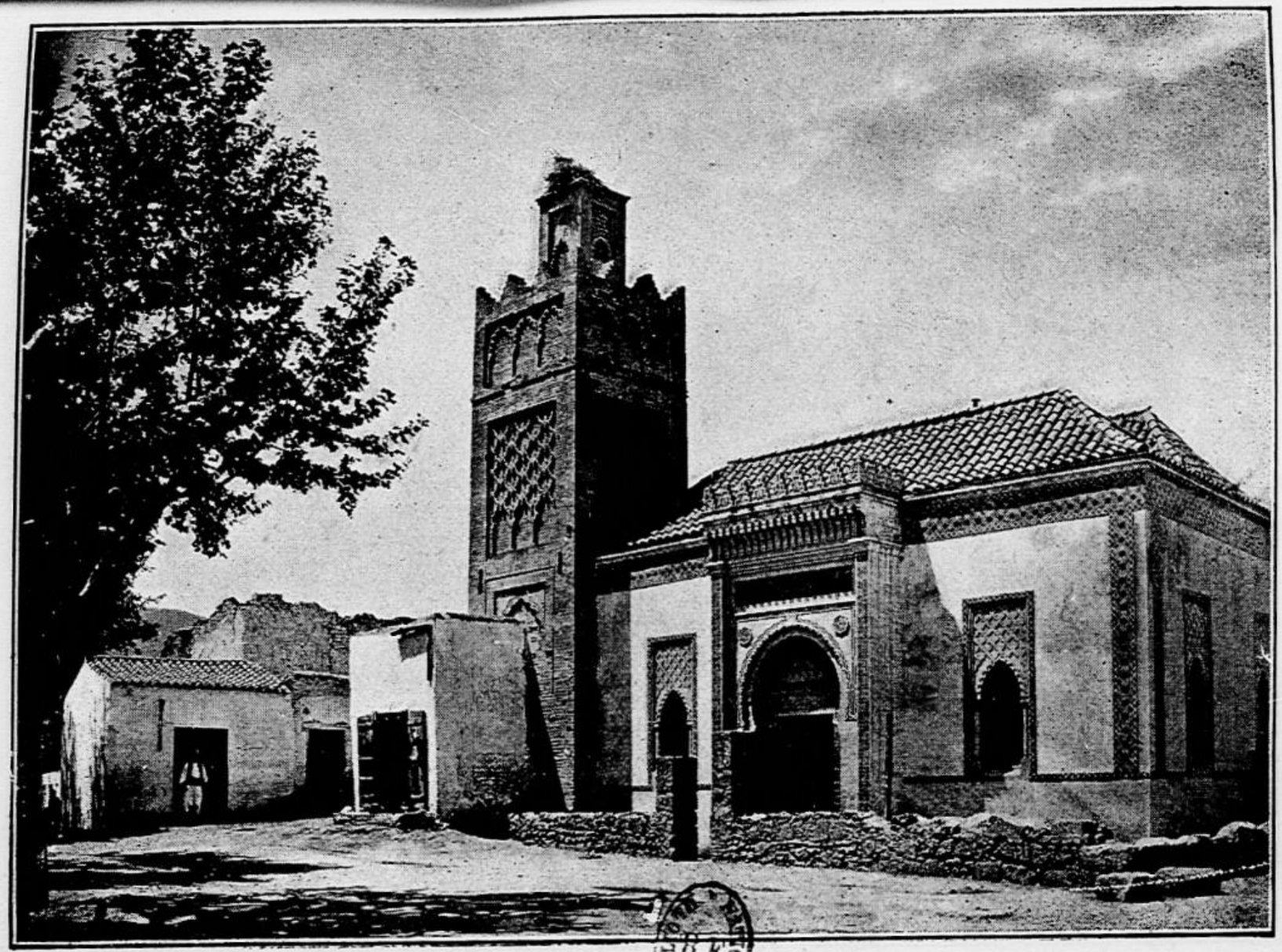
La Perle du Maghreb

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F

... C'est, d'abord, une brève vision de Tlemcen enfouie dans ses jardins très verts et très riants, avec ses hautes murailles grises, ses ruelles et ses boutiques, ses aspects maures et surannés.

Puis, au départ, sous un rayon de soleil, la grande silhouette de Mansourah ruinée, foudroyée, s'obstinant pourtant à durer, fière toujours sur le seuil de l'anéantissement, dans l'ardente poussée de vie végétale du sol africain.

(Isabelle Eberhardt)



Là-bas, se dressait dans l'azur, le coquet minaret d'une petite mosquée... (page 7)

Vers la Cité des Émirs

Il était près de midi lorsque le train qui m'amenait à Tlemcen[1] entra en gare.

Je sautai prestement sur le quai et me dirigeai vers la sortie où stationnaient, rangés en bon ordre, des omnibus et des voitures de place, fiacres ou landaus, peu ou prou délabrés, attelés de rossi-nantes veules, efflanquées. Flairant quelque touriste un tantinet désorienté, des Arabes coiffés de chéchias rapées, poisseuses, se précipitèrent avidement sur moi comme sur un succulent plat de couscouss, avec des cris rauques, des regards brillant de

1. Tlemcen fut, pendant longtemps, la capitale du royaume du Maghreb ou de l'Occident.

convoitise, et tentèrent de s'emparer de ma valise que je leur disputai avec une farouche énergie, tandis que d'autres clamaient bruyamment des noms d'hôtels avec des gestes racoleurs, gros d'alléchantes promesses. Je restai impassible devant cette coutumière manifestation dont la couleur locale était panachée de banal modernisme, et me frayant un passage parmi cette foule hurlante, hétéroclite, j'avisai un cocher qui, le chapeau à la main, obséquieux, m'invita aussitôt à prendre place dans sa peu confortable guimbarde. L'automédon réveilla d'un brusque coup de fouet ses chevaux ensommeillés, à l'anguleuse ossature, et m'emporta rapidement vers la ville que dissimulaient à mes regards, d'épaisses frondaisons.

Là-bas, à gauche, escaladant le flanc abrupt d'une colline ensoleillée, apparaissaient en un verdoyant décor, les maisons mauresques du joli village d'El-Eubbad[1], que dominait un minaret grisâtre, fusant vers le ciel bleu, avec des étincellements de faïence verte.

1. Sidi-bou-Medine.

La voiture franchit bientôt les remparts et entra en ville par la porte de Sidi-Boumédine, au delà de laquelle s'étendait une avenue éblouissante de blancheur, parsemée de burnous accroupis sur des nattes, devant des boutiques et des cafés maures.

Elle traversa la promenade du Méchouar, ombragée de platanes et où régnait une délicieuse fraîcheur, puis déboucha sur la place d'Alger, où déambulait une population bigarrée, cosmopolite ; elle enfila ensuite une longue rue qui se déroulait tortueuse, inondée de soleil, jusqu'à la porte de Fez qu'elle dépassa pour aboutir à l'orée de la campagne aux verdoyantes frondaisons, en un merveilleux décor emmi lequel était située la coquette villa où je devais résider pendant mon séjour dans l'ancienne capitale du Maghreb.

Cette petite thébaïde, enfouie dans un nid de verdure, s'érigeait là-bas, au bout d'une longue avenue de vignes et de lauriers-roses dont les fleurs purpurines ensanglantaient le feuillage vert : simple maisonnette aux murs blancs, tapissés de de roses grimpantes, avec de ci de là,

d'ombreuses tonnelles où la sieste réparatrice devait avoir des charmes à nul autres pareils ; c'est de ce rustique cottage embaumé d'exquises senteurs, que je me proposais de visiter en de suggestives flâneries, la prestigieuse cité mauresque.

Sur la place d'Alger

Le lendemain, dès l'aube, je m'acheminai vers le centre de la ville, en compagnie d'un magistrat de mes amis, Jean Daubry, que j'avais eu la bonne fortune de rencontrer dès mon arrivée, et qui m'avait gracieusement offert de me guider dans mes diverses pérégrinations. Je parvins bientôt sur la place d'Alger que je n'avais fait qu'entrevoir lors de mon arrivée.

C'était l'heure du marché. Sous les platanes qui projetaient leur ombre sur l'asphalte, grouillait une foule bruyante, affairée, mercantile, bariolée des couleurs les plus disparates : fourmillement kaléidoscopique, défilé de lanterne magique où

allaient et venaient en un étrange tohu-bohu, Juifs grassouillets, hirsutes, en culottes bouffantes, la tête auréolée d'un turban noir ; Arabes coiffés de la chéchia et drapés de burnous ; Marocains vêtus de *djellabas* à rayures ; Mauresques emmitouflées dans leurs blancs haïks, où brillait un œil noir, étincelant ; femmes d'Israël, à la démarche nonchalante, les épaules couvertes de châles en cotonnade rouge, balayant de leur jupe effilochée, le sol souillé de détritus ; pimpantes Françaises, au teint fleuri, à la taille finement corsetée, faisant leur marché en compagnie d'une bonne, ou suivies d'un jeune Arabe aux jambes nues, au teint basané, portant les provisions ménagères dans un couffin ventru, ballonné, en alfa tressé.

A terre, s'éparpillaient des amoncellements de fruits et de légumes, formant une symphonie multicolore, d'un charme très original.

Et cette foule bigarrée, miroitante, évoluait dans un décor exotique, tout à fait mauresque, s'harmonisant à merveille avec le costume pittoresque des personnages.

Là-bas, à l'une des extrémités de la

place, se dressait dans l'azur, avec des miroitements de faïence polychrome, le coquet minaret d'une petite mosquée « Djamâ Abou L'hacen », petit chef-d'œuvre d'architecture mauresque de la fin du dix-huitième siècle, classé parmi les monuments historiques et transformé en médersa, puis en musée, après avoir servi, ô profanation ! de halle aux grains ! Au sommet du minaret, restauré, tout flambant neuf, se profilait sur le ciel, la silhouette gracile d'une cigogne perchée en une pose hiératique, au bord de son nid, tandis qu'à la pointe de la flèche métallique qui ornait ce petit édifice musulman, s'irisait avec des reflets de bulle de savon, la sphère diaphane, cristalline, d'une mignonne ampoule électrique, destinée à éclairer, d'une façon peut-être symbolique et en tout cas bien moderne, le faîte de cette archaïque mosquée [1].

Accompagné de mon cicerone, je franchis le seuil de ce temple affecté alors, par une

1. Actuellement la mosquée d'Abou L'hacen sert de musée archéologique. On y a réuni de précieux vestiges de l'architecture mauresque, découverts à Tlemcen.

piquante ironie de la conquête, à l'instruction française des jeunes indigènes.

Près de la chaire du professeur, s'érigeait le *mirhab*, sorte de niche blanche finement sculptée au couteau, d'arabesques en plâtre d'une remarquable pureté de style et d'une merveilleuse délicatesse de dessin. On eût dit d'un voile de dentelle appliqué sur la muraille : « C'est, sans contredit, observa Jean Daubry, l'œuvre d'un artiste musulman « di primo cartello ».

Sur des bancs scolaires, échelonnés parallèlement, parmi les colonnes d'onyx qui supportaient la voûte en bois de cèdre noirci, comme enfumé, des rangées de chéchias s'inclinaient dans le plus profond silence, sous l'œil attentif, expérimenté du maître, un modeste pédagogue qui, depuis plus d'un quart de siècle, instruisait avec un zèle patriotique, vraiment méritoire, ces jeunes disciples du Prophète, dont l'intelligence aiguisée s'assimilait fort bien, paraît-il, les connaissances variées qu'on leur enseignait bénévolement, au nom de la France.

Djama Kebir

Sur la place de la Mairie, en face de l'Hôtel-de-Ville, s'élève la grande mosquée « Djamâ Kebir », aux lourdes murailles badigeonnées à la chaux, d'où surgit un haut minaret bâti en briques superposées entre des colonnettes en onyx et enjolivé au sommet, de petits carreaux de céramique, scintillant au soleil comme des pierreries.

A l'angle de cette mosquée, construite en 1136, émerge du mur blanc qui borde la place, la koubba ovoïde du marabout à l'ombre duquel repose le roi Yagh Moracen, fondateur de la dynastie des Beni-Zeiyanides, qui fit élever au XIII^e^ siècle

le minaret de ce temple islamique, irrécusable témoin de son prestige religieux, demeuré vivace en l'esprit traditionnaliste des modernes indigènes.

Je visitai en passant cette vénérable mosquée. On y accède par un étroit couloir à ciel ouvert où, de l'aube au crépuscule, vont et viennent silencieux, avec un glissement de babouches sur le sol raboteux, de longs burnous flottants et des haïks hermétiquement clos. A droite, en face de l'une des portes du temple, dans un mur blanc, s'ouvre, encadré de faïence vernissée, polychrome, l'entrée d'une petite chapelle où, depuis plus de quatre siècles, dorment leur dernier sommeil les vénérés marabouts Ahmed ben L'hacen El R'omari et Sidi Bouziane. Par une lucarne grillagée, percée dans le mur, à hauteur d'homme, on entrevoit vaguement, en un funèbre clair-obscur, les sarcophages recouverts de dentelle blanche où gisent, côte à côte, ces deux saints musulmans, tandis qu'aux murs de ce sombre oratoire sont appendus de nombreux cierges peinturlurés de couleurs vives.

Des Mauresques, à demi voilées, étaient assises sur un divan recouvert d'étoffe bariolée, attendant patiemment que le marabout daignât exaucer leurs prières et leur octroyer la guérison de leurs infirmités physiques. Au dehors, accroupis sur un banc rustique, quelques Arabes devisaient, à voix basse, en ce décor illuminé d'une clarté bleuâtre, où se mouvaient sans bruit des allées et venues de burnous, pareils à des lévites de moines cheminant dans la blancheur d'un cloître. C'était vendredi, jour où les croyants se rendent en foule à la mosquée. Un oriflamme vert flottait dans l'azur, au faîte du minaret où monte le muezzin pour annoncer la prière. A l'intérieur du temple, de ci de là, accroupis sur des nattes d'alfa ornées d'arabesques en laine polychrome, quelques Arabes égrenaient leur chapelet en récitant à voix basse des versets du Koran, tandis que, les pieds chaussés de babouches jaunes, nous cheminions à pas lents, parmi les blanches arcades retombant sur les colonnes de pierre qui supportent la voûte du saint édifice.

Des lustres de pacotille, des lanternes

adornées de verroteries multicolores, se balançaient çà et là, rompant la blanche monotonie qui m'environnait.

L'un de ces lampadaires attira particulièrement mon attention : c'était un grand lustre primitif, en bois de cèdre noirci par la patine du temps, offert jadis par le roi maure Yagh Moracen.

Le *mirhab*, où se place l'imam pour dire la prière, était surmonté d'une coupole ajourée où s'enchevêtraient, en un inextricable fouillis, de bizarres arabesques, comme découpées à l'emporte-pièce. L'entrée du *mirhab* était auréolée de fines sculptures en plâtre, pareilles à un voile de guipure antique d'une merveilleuse exécution, d'une incomparable maîtrise.

De riche tapis de laine multicolore recouvraient çà et là les nattes de sparterie, comme en un somptueux palais d'une éblouissante blancheur, tandis que les marches du grand escabeau qui s'érige près du *mirhab* et où se tient le muphti pendant la prière, étaient tapissées de drap rouge, frangé de vert.

De l'intérieur du temple on apercevait, sous le ciel bleu, la cour où les disciples

du Prophète font leurs ablutions, au pied du minaret, dans une vasque d'onyx d'où l'eau lustrale s'épandait sur de larges dalles de marbre crevassées, qui attestaient encore la splendeur d'autrefois.

En flânant

A peu de distance de la Grande Mosquée s'ouvre, en une échappée d'azur resserrée entre des murailles blanches, une rue étroite qui dévale en pente douce, vers le bas de la ville. A droite et à gauche, s'échelonnent des boutiques encombrées de pièces de cotonnade polychrome, de babouches versicolores, brodées d'arabesques en fil d'or, de petits meubles en bois de cèdre incrusté de nacre, de toute la bimbeloterie mauresque qui orne d'un chatoyant décor la nudité de ces petits magasins de forme cubique où, derrière leur massif comptoir, les marchands indigènes et juifs, auréolés d'un turban de

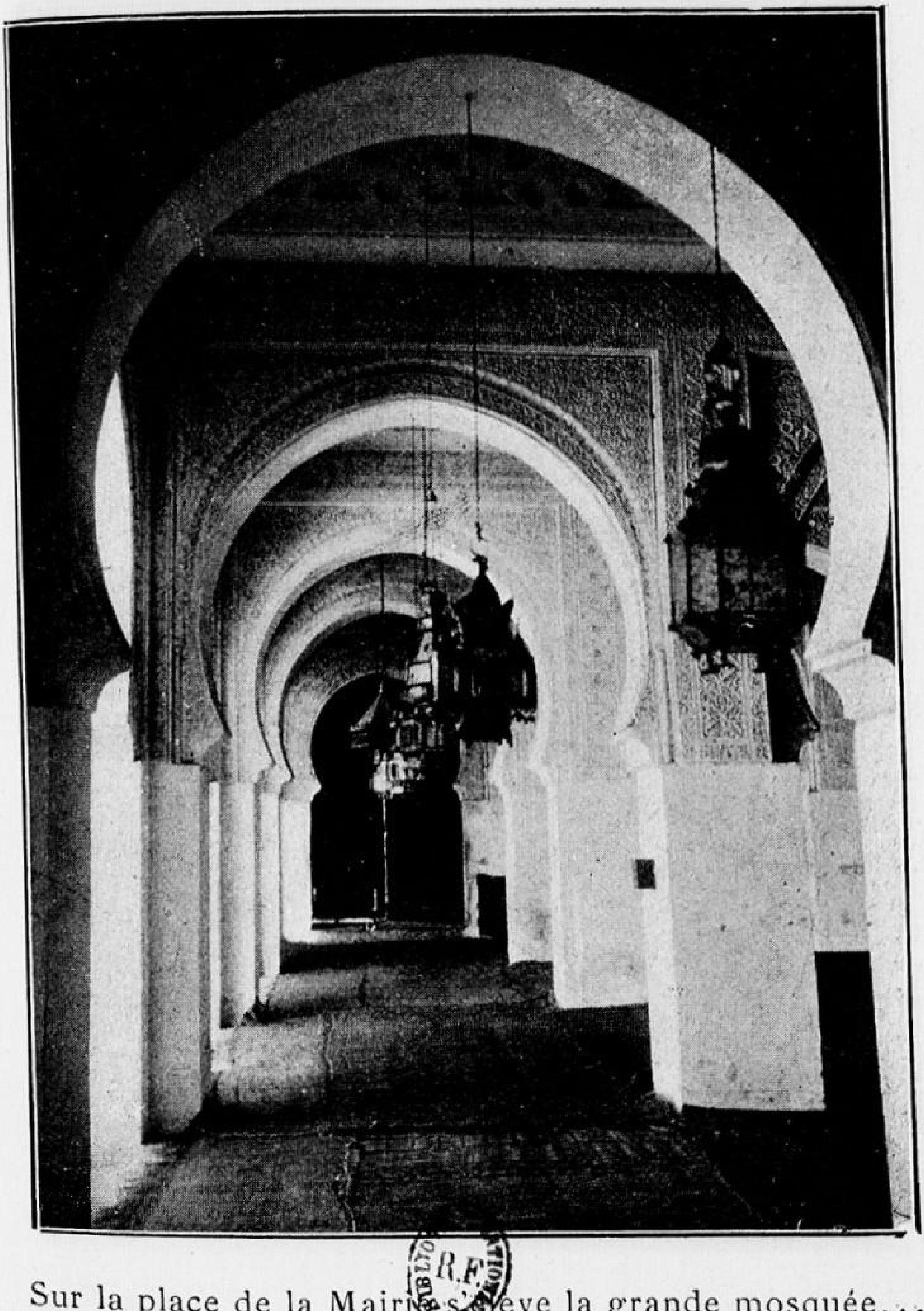
soie brochée ou coiffés du fez rouge, débitent, avec des gestes flegmatiques, à leurs coreligionnaires marocains, vêtus de brunes *djellabas*, des coupons de cotonnade blanche et des pièces d'étoffe aux couleurs éclatantes.

En sortant du temple musulman, je m'acheminai vers cette rue, d'un aspect exotique très original, où se silhouettait sur l'émail bleu du ciel l'ossature grise d'un minaret coiffé d'un nid de cigogne, comme d'un gigantesque turban.

A l'angle d'une placette apparaissait un grand café maure étincelant de faïence multicolore, avec des divans recouverts de nattes, courant le long des murs où se profilaient des Arabes, les uns accroupis ou nonchalamment affalés, humant leur *kahoua* dans de petites tasses de porcelaine coloriée ; d'autres aspirant, avec des regards extatiques, le stupéfiant narghilé, en suçant du bout des lèvres l'extrémité d'un long tuyau de caoutchouc, pareil à un souple serpent noir.

A quelques pas de là, émergeaient d'une terrasse blanche des têtes bistrées de Marocains, enturbanées de cordes en poil

Djama Kebir



Sur la place de la Mairie s'élève la grande mosquée...

(page 9)

de chameau : c'était un fondouk hybride, une infecte hôtellerie où élisent domicile les indigènes originaires du Maroc qui sont de passage à Tlemcen.

Autour d'une cour intérieure, encombrée d'immondices exhalant de nauséeuses senteurs, se profilaient de blanches arcades en ogives, supportant une galerie circulaire, le long de laquelle s'ouvraient les portes d'une série de cases sordides où s'abritent, pêle-mêle, les nomades marocains, tandis qu'au rez-de-chaussée, entre les lourds piliers des arcades mauresques, se profilaient dans le clair-obscur des écuries souillées d'excréments et de fumier, des silhouettes de chevaux, de mulets et de dromadaires.

Sur le même rang, deux files de petites boutiques indigènes, encombrées de marchandises et surmontées d'auvents en bois peint, s'alignaient de chaque côté d'une étroite avenue qui aboutissait à une autre petite place ombragée de platanes où étaient installés, parmi des cafés maures, des Arabes marchands de fruits et de légumes. C'était un grouillement continu de burnous, une cohue moutonnante

d'Arabes, de négros, de Marocains et de Juifs exhalant autour d'eux d'écœurants relents de laine imprégnée de sueur humaine. Je m'attardai complaisamment à observer le pittoresque va-et-vient de cette foule exotique dont le miroitement versicolore caressait délicieusement mes regards et charmait, avec un troublant prestige, mon impressionnable tempérament d'artiste. Parvenu à l'extrémité de l'étroite avenue qui dégringole jusqu'au bas de la ville, je m'aventurai, en flânant, à travers un étrange labyrinthe de tortueuses ruelles aboutissant aux remparts et où les filles de joie cosmopolites se prostituent sans vergogne, sous le contrôle de dame police, pour le bonheur des tirailleurs algériens et des chasseurs d'Afrique, en quête d'aphrodisiaques sensations.

Je traversai ce quartier interlope où, dans les bouges et les lupanars, se déroulent, à huis-clos, des scènes plus ou moins suggestives ; insensible aux éloquentes œillades des impudiques hétaïres qui, de leur voix éraillée, me hélaient au passage avec d'ignobles sourires agrémentés d'érotiques épithètes, de gestes racoleurs,

impassible devant cette écœurante parodie de l'amour, je poursuivis, le regard vague, indifférent, ma lente promenade à l'intérieur de la pittoresque cité.

Je remontai lentement vers le centre de la ville, me mêlant avec joie au fourmillement de la foule indigène qui évoluait bruyante, loquace, expansive, dans un éblouissant décor émaillé de pourpre et d'or rutilant au soleil, sous un ciel de lazulite.

A gauche, le long d'une rue bordée de petites maisons badigeonnées à la chaux, des Arabes auréolés de turbans et des Juifs coiffés de casquettes plates en velours noir, assis sur de petits escabeaux en bois, lustrés par le frottement, confectionnaient sans bruit, qui, des babouches en maroquain, qui, des chéchias coniques brodées de fils d'or, toutes scintillantes de paillettes éparpillées sur un fond de peluche grenat, qui, des ceintures de femmes festonnées d'or, tel le brillant képi d'un général, ou de petits casaquins de velours bleu, orange, violet, brochés d'arabesques dorées et destinées aux jeunes Mauresques qui se parent de ces clinquants oripeaux, les jours

de fête, à l'*Aïd el Kebir*[1], à l'*Aïd el Mouloud*[2].

Un atelier de cordonnerie indigène.

Au centre d'une salle blanche était assis un Arabe coiffé d'une calotte de pourpre, occupé à mettre la dernière main à une paire de babouches en cuir jaune serin, tandis qu'autour de lui, recroquevillés, le dos arrondi, une dizaine d'indigènes aux yeux noirs, au teint de cire brune, taillaient à même le cuir, préparaient des semelles, découpaient de petits morceaux de carton qu'ils amalgamaient avec de la colle, cousant les empeignes spatulées, fabriquant ces chaussures inélégantes que portent les musulmans en Algérie.

Un escalier se dressait devant moi ; j'en gravis les marches de pierre, le long des quelles dégringolaient, avec des retroussis de gandouras blanches, de petits *yaouleds* presque nus, étalant au soleil leur chair basanée, couleur de chocolat, et j'aboutis à la place des Victoires, dans la

1. Fête dite du mouton, commémorant le sacrifice d'Abraham.

2. Fête commémorative de la naissance du Prophète Mohammed.

partie haute de la ville, d'où mon regard dominait un méli-mélo de terrasses blanches, se profilant sur le ciel soyeux, avec des flottements de linge multicolore, accroché en brochette le long des cordes tendues, pavoisant gaiement le faîte des maisons mauresques.

Je traversai cette petite place ombragée de platanes, où glougloutait une claire fontaine et enfilai une rue qui débouche sur l'esplanade du Méchouar.

Les hautes murailles grises crénelées de l'antique forteresse s'érigent en bordure le long de cette jolie promenade où déambule de préférence la population cosmopolite de Tlemcen.

Là-bas, au fond d'une perspective feuillue, des cafés étalaient leurs terrasses où, à côté des pimpants uniformes d'officiers de tirailleurs algériens et de chasseurs d'Afrique, des Arabes enturbanés, l'éventail à la main, accroupis sur des bancs, les jambes croisées en bouddhas, buvaient le *kahoua* ou fumaient le *haschich*, tandis que d'autres jouaient aux échecs et aux dominos.

Le Mechouar

Désireux de me faire visiter la vieille citadelle musulmane, Jean Daubry franchit avec moi la porte du Mechouar, sorte de minaret orné d'un cadran marquant les heures et surmonté d'un petit belvédère ajouré, où un balancement de cloches en bronze égrenait dans l'air son joyeux carillon.

Et tandis que nous cheminions lentement, à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, en une cour spacieuse où se dressent les bâtiments de la caserne des tirailleurs algériens dont l'uniforme bariolé se profilait sur la blancheur des murs, Jean me fit ce simple et émouvant récit historique:

« C'est au XII^me^ siècle que le sultan Abdelmoumen, de la dynastie des Almohades, fit ériger la citadelle du Méchouar.

« C'est là, mon cher Raoul, que s'installa, au XV^me^ siècle, le fameux Baba-Aroudj (Barberousse) pour combattre les Espagnols qui bombardaient Tlemcen dont le siège dura six mois et se termina par la fuite de Baba-Aroudj et par l'occupation de la ville par les Espagnols qui se retirèrent bientôt pour céder la place aux Turcs. Ceux-ci installèrent, dans le Méchouar, une garnison de quatre cents janissaires qui résistèrent avec acharnement aux armées espagnoles assiégeant de nouveau Tlemcen, gouvernée par le Sultan Mouley Mohammed.

« Plus tard, vers 1832, les Turcs et les Coulouglis de Tlemcen se fortifièrent dans cette citadelle pour résister à l'Emir Abdelkader qui tentait de s'emparer de la ville.

« Mustapha ben Ismaël, chef de deux grandes tribus voisines de Tlemcen, s'enferma avec les Turcs, dans le Mechouar, où Abdelkader ne parvint pas à pénétrer, grâce à l'épaisseur des murailles. Bloqués,

les Turcs et les Coulouglis tentèrent une sortie, mais Abdelkader les repoussa dans leur forteresse et fit décapiter soixante des leurs.

« Les armées françaises, commandées par le général Clauzel, intervinrent alors en faveur des Turcs, et Abdelkader dut prendre la fuite ; mais, raconte le duc d'Aumale dans ses campagnes d'Afrique : — l'Emir, joignant la dérision à la cruauté, fit jeter dans la ville, avec des frondes, par dessus les murs du Méchouar, les oreilles des braves Coulouglis qui venaient de succomber, en attendant, dit-il, la chair de porc que les chrétiens leur apportaient.

« Les Français rentrèrent alors dans Tlemcen, et le vaillant Mustapha ben Ismaël, vieillard de soixante quinze ans, qui était resté enfermé dans le Méchouar, pendant six années consécutives, remit au maréchal Clauzel la forteresse inexpugnable, en lui montrant, déclare le duc d'Aumale, les brèches du Méchouar, — avec l'orgueil qu'un vieux soldat apporte à faire voir ses blessures.

« Les troupes françaises poursuivirent alors Abdelkader qui campait aux envi-

rons de Tlemcen, à l'endroit où est situé Aïn-Fezza [1], et mirent son armée en déroute sans pouvoir, toutefois, s'emparer de sa personne.

« Le maréchal Clauzel imposa à Tlemcen une contribution de guerre, puis quitta la ville après avoir fait approvisionner le Méchouar et y avoir installé une garnison commandée par le capitaine du génie Cavaignac.

« Du 7 février au 24 juillet 1836, cette garnison resta prisonnière dans la citadelle. Pour se distraire pendant ce laps de temps, les zouaves y élevèrent un jeune lion qu'ils appelèrent « Bonhomme » et que le capitaine Cavaignac offrit ensuite au Jardin des Plantes.

« Enfermés dans le Méchouar, les Français et les Coulouglis y supportèrent les plus dures privations. Enfin, le 30 mai 1837, aux termes du traité de la Tafna, la France céda à l'Emir Abdelkader, Rachgoun, Tlemcen et le Méchouar, ainsi que les canons renfermés dans cette citadelle. Cavaignac dut alors évacuer l'anti-

1. Siège d'une commune mixte; possède de curieuses grottes.

que forteresse et la livrer au khalifat d'Abdelkader. »

Onze heures venaient de sonner à l'horloge du Méchouar, lorsque Jean Daubry termina son récit historique.

En dépit du charme intellectuel des impressions que j'avais recueillies au cours de ma première promenade parmi les rues de Tlemcen, j'entendis bientôt mon estomac peu complaisant crier famine, et force me fut de répondre, sans barguigner, à cet impérieux appel.

Enchantés de l'heureux hasard qui nous avait rapprochés après une assez longue séparation, nous nous dirigeâmes en causant gaîment, vers l'hôtel où un succulent déjeuner avait été préparé à notre intention.

A travers le quartier maure

Il était deux heures de l'après-midi,

Attablés à la terrasse d'un café, nous fumions voluptueusement un délicieux cigare en échangeant avec une expansive loquacité, de joyeux propos, de plaisantes anecdotes.

« Si nous marchions un peu, me demanda Jean Daubry.

— Volontiers, lui dis-je, je suis à votre disposition.

— Voulez-vous visiter le quartier maure?

— Soit, répondis-je en me levant, et nous nous acheminâmes aussitôt vers ce quartier situé à proximité de l'esplanade du Méchouar.

C'est un fouillis de maisons basses, teintées de blanc et de bleu, percées de petites fenêtres grillagées et coiffées de toits en terrasses, avec, comme ouvertures, des portes chargées de lourdes ferrures et d'un anneau servant de heurtoir ; un labyrinthe de ruelles tortueuses, resserrées entre des murailles éblouissantes sur lesquelles se profilent de graciles silhouettes de jeunes Mauresques attifées d'étincelants oripeaux, un petit cône de velours constellé de paillettes d'or sur l'oreille et retenu à l'aide d'une jugulaire de métal, les cheveux mordorés, rougis de henné retombant sur le dos en une longue natte au bout de laquelle pendent de larges rubans polychromes ; les bras transparaissant sous des manches flottantes de fine dentelle ; la taille souple, serpentine, plastronnée d'une ceinture tissée de fil d'or.

Les jours de fête, ces mignonnes poupées exotiques se parent comme des icones byzantines et resplendissent de l'éclat doré de leurs paillettes et de leurs colliers de sequins étincelant au soleil. Et cela gambade en un lumineux décor,

avec parfois des cris stridents de martinets virevoletant dans l'azur.

En traversant ce pittoresque quartier, j'aperçus quelques unes d'entre elles debout, les mains brunies au henné, sur le seuil d'une porte encadrée de mosaïque miroitante. Derrière cette porte réfractaire aux regards indiscrets, violateurs, s'étendait un vestibule pavé et lambrissé de carreaux de faïence multicolore.

Pressé par mon aimable guide, je franchis non sans quelque appréhension le seuil de cette riche habitation mauresque. Au delà du vestibule, tout orné de céramique pluricolore, apparaissait sous le ciel d'un bleu lavé, comme satiné, une vaste cour intérieure, également pavée de porcelaine émaillée, avec, au centre, une vasque de marbre blanc où glougloutait, avec de mystérieux susurrements, l'eau claire, cristalline, d'une fontaine.

Une galerie couverte, supportée par de blanches arcades retombant sur des colonnettes d'onyx, entourait cette cour intérieure où planait un profond silence.

Les portes des appartements où ne pénètrent pas les profanes roumis, s'ou-

vraient sur cette galerie circulaire. A notre vue, de jolies Mauresques pudiques, effarouchées, s'enfuirent en un envolement bariolé de gandouras à fleurettes et de blancs haïks ; puis, à demi cachées derrière une portière, nous regardèrent furtivement de leur œil noir, velouté d'émail, avec un sourire carminé où s'égrenaient soudain d'exquises perles blanches. Une autre, déjà vieille, le visage maigre, parcheminé, avec un profil aigu d'où émergeait un nez busqué, proéminent, était accroupie en un coin de la galerie, occupée à confectionner une gandoura de toile blanche. Surprise à l'improviste, elle se voila brusquement la figure et, immobile, comme figée par la présence sacrilège des deux étrangers, elle nous lança en coulisse, un regard inquiet.

Nous ne crûmes pas devoir pénétrer plus avant dans cette demeure où les mœurs indigènes interdisent aux femmes claustrées, d'offrir l'hospitalité aux *giaours*, et nous traversâmes, parmi le dédale des rues éblouissantes, ce quartier maure où pullulait une marmaille gesticulante, piaillante, chatoyante, qui nous examinait

Nous cheminions à pas lents parmi ses blanches arcades. . (page 11)

curieusement, avec de grands yeux noirs, ébahis, candides.

Parvenus à la rue Haëdo qui va de la place d'Alger à la porte de Fez, dans la direction de l'antique Mansourah, nous suivîmes, en devisant gaîment, la longue avenue ensoleillée qui aboutit à la porte de Fez et vîmes bientôt surgir à nos yeux la caserne éblouissante des chasseurs d'Afrique où s'égrenaient de pimpantes claironnées. A quelques pas des remparts, près d'un marabout éclatant de blancheur dont la koubba neigeuse émergeait d'une muraille basse, enduite d'un crépi de chaux, s'étendait une place toute bossuée où se dressaient quelques huttes servant d'abri à des Arabes déguenillés, sordides, qui se livrent au commerce de la paille, du bois et du charbon.

Au milieu de cette place inculte, parmi des tas de sacs à rayures, gonflés de grain, des dromadaires, perchés sur leurs hautes jambes d'échassiers, faisaient escale, flanqués de chameliers marocains, bronzés, demi-nus, vers lesquels ils tendaient, par instants, leur long col sinueux, avec des rugissements rauques, hérissés de mons-

trueuses mâchoires jaunâtres. Nous franchîmes la porte de Fez, dont le fronton porte le millésime de 1856 et fîmes quelques pas en dehors de l'enceinte fortifiée de la ville.

A gauche, de hautes falaises rocheuses, abruptes, d'un gris rougeâtre, se dressaient vers le ciel, silhouettant, sur un fond azuré, leur cime dentelée, pareille au faîte d'une gigantesque muraille.

Plus bas, au pied de ces falaises inaccessibles, comme taillées à pic, dévalait en pente douce, une colline vallonnée, toute parsemée de vertes frondaisons, parmi lesquelles s'éparpillaient les blanches villas et les moulins à eau d'El-Kalâa.

Au bord de la route, s'étendait le marché aux bestiaux, vaste emplacement clos de palissades, où étaient parqués, sur le sol pollué d'excréments hétérogènes, des moutons à la laine crépue, marquée de pourpre comme de larges taches de sang; des chèvres brunes au long poil soyeux, aux cornes flamboyantes; des chameaux noirs ou d'un gris rosé, à l'œil mi-clos, exorbité, frangé de longs cils, à l'énorme

lippe retombante, à la gibbosité poilue, auréolée d'un bât primitif, en toile de sac, l'une des pattes repliée sous le ventre et solidement attachée à l'aide d'une corde, afin de les immobiliser ; des bœufs au poil roux, à la puissante musculature, et des vaches grassouillettes, aux plantureuses mamelles. Et de cette foule composée de quadrupèdes mis à l'encan ou *condamnés à mort* et menacés d'une *exécution* à brève échéance, s'exhalait une lugubre cacophonie de plaintifs bêlements, de sourds meuglements, de rugissements rauques, gutturaux, qui se mêlaient en un bizarre hourvari, aux cris aigus, aux appels stridents, aux violentes imprécations des Arabes à la peau bistrée, demi-nus, grouillant, fourmillant dans l'enceinte du marché, parmi ces attroupements de bêtes affolées, hurlantes, tiraillées brutalement, rudoyées à coups de matraque, en dépit de leurs pitoyables gémissements.

Le Sahridj[1] et la belle Choumissa

A droite, se creuse au pied des remparts, entre la porte de Fez et la porte d'Oran, un immense réservoir rectangulaire que borde une large promenade ombragée de noyers.

« Ce réservoir, me dit Jean Daubry, fut construit jadis, sous la domination musulmane ; il était, dit-on, réservé aux exercices nautiques.

« Il existe, à ce sujet, une piquante légende. Vous plairait-il de la connaître ?

« — Certes, répondis-je avec empressement, je suis tout oreilles.

1. Grand bassin.

« — Eh bien ! la voici :

« On raconte qu'en l'année 645, Dilak, le sultan maure qui régnait alors à Tlemcen, avait une fille, Choumissa, d'une idéale beauté. Il l'aimait à la folie et, pour lui plaire, n'hésitait point à satisfaire les plus extravagants caprices de cette enfant gâtée.

« Un beau jour, comme elle s'ennuyait et le suppliait de chercher un moyen de la distraire, l'idée lui vint de faire creuser, aux abords de la ville, une vaste piscine où sa chère Choumissa pourrait se baigner en compagnie de ses jeunes amies et se promener en barque, au gré de sa fantaisie. Lorsque le réservoir fut construit, le sultan Dilak le fit remplir d'eau et chargea, sur le champ, un héraut de parcourir les rues de la cité, en clamant aux carrefours ces paroles comminatoires : « Quiconque sera vu demain, hors de sa demeure, aura la tête tranchée ».

« Comme vous le pensez bien, chacun se le tint pour dit, et le lendemain, dès l'aube, par une belle matinée ensoleillée, l'exquise Choumissa quitta le palais royal et se dirigea souriante, avec ses compagnes,

vers le grand bassin aménagé pour elle par les soins de son père bien-aimé.

« Aux entours, de quelque côté que se portât le regard, on n'apercevait âme qui vive ; aucun indigène n'avait osé braver la menace du terrible sultan et l'on eût dit que la ville était morte ou tout au moins en léthargie.

« Tandis que le soleil irradiait dans le ciel de saphir, Choumissa, d'un geste pudique, laissa tomber soudain ses blancs haïcks et telle « Vénus Astarté, fille de l'onde amère », apparut aux yeux de ses compagnes, en sa liliale splendeur et dans l'éblouissant éclat de sa charmeresse beauté.

« Enhardies par son exemple, les jeunes Mauresques qui l'escortaient, se dévêtirent également et, sémillantes, lascives, pareilles à d'exquises naïades, elles se plongèrent voluptueusement dans l'eau glauque, cristalline, prenant joyeusement leurs ébats avec, parfois, de stridents éclats de rire et de petits cris effarouchés, cependant que de jolies felouques, en cèdre adorné d'argent ciselé et de chatoyantes draperies, se balançaient mollement, au gré des flots

berceurs, sur ce petit lac artificiel, prêtes à recevoir la belle Choumissa et ses compagnes.

« Ce furent alors, après le bain, de délicieuses promenades en barque, sous le ciel d'azur et, dès ce jour, durant tout l'été, Choumissa ravie, vint chaque matin, se baigner en joyeuse compagnie, emmi les flots scintillants, irisés, à l'abri des regards indiscrets, concupiscents...

« Suivant une autre légende, le sultan Baba-Aroudj, surnommé Barberousse, qui, vous le savez, s'était emparé du Méchouar et avait établi à Tlemcen la domination ottomane, aurait fait périr dans ce bassin, avec des raffinement de torture, les descendants des anciens rois de Tlemcen, appartenant à la dynastie des Beni-Zeyian, protecteurs des sciences, des lettres et des arts.

« Aux exercices nautiques d'autrefois, ont succédé aujourd'hui d'autres exercices sportifs à coup sûr moins élégants, moins suggestifs, mais hélas ! combien plus utiles et plus pratiques : le grand bassin où, comme vous le voyez, pousse de-ci de-là, une herbe rase que broutent les moutons

et les chameaux, est affecté maintenant aux évolutions des troupes en garnison à Tlemcen ».

Ce récit terminé, nous contournâmes la vaste piscine et rentrâmes en ville par la porte d'Oran, près de laquelle se dressaient, parmi les frondaisons argentées des oliviers séculaires, les ruines en pisé d'une ancienne porte musulmane, flanquée de deux énormes tours massives, imposants vestiges de l'ancienne splendeur de Tlemcen, sous le règne des Beni-Zeyianides, avant la désastreuse domination turque.

Chez les Roumis

Devant nous s'ouvrait, en une perspective feuillue, une large avenue ombragée de platanes, sorte de boulevard où s'échelonnaient de modernes constructions, de coquettes villas précédées de jardins verdoyants, tandis qu'à droite, sur une place inculte et caillouteuse[1], d'où le regard embrasse un magnifique panorama, s'érigeait à quelques pas du Palais de Justice auréolé de feuillage, l'église catholique bâtie en pierres de taille, dardant vers l'émail bleu du ciel sa large croix étincelante, qui sert de perchoir à d'éclectiques cigognes.

1. La place Cavaignac.

Plusieurs rues parallèles relient ce coquet boulevard à la place centrale. Ces rues spacieuses, d'une classique régularité, tracées comme au cordeau, sont bordées de magasins français ou israélites, de maisons particulières, d'ateliers indigènes, de fondouks et de cafés maures, confondus en une hétéroclite promiscuité, bizarre méli-mélo, *olla-podridra* pittoresque où vit une population composite, sous le nostalgique ciel bleu d'Algérie, si caressant et si hospitalier.

Après avoir déambulé, de ci de là, dans ce quartier « select » où domine l'élément français, nous gagnâmes enfin le centre de la ville et, pris de lassitude, nous nous reposâmes pendant quelques instants, sous les arbres de la place d'Alger que sillonnaient des allées et venues de gandouras mauresques ornées de dentelle, de burnous indigènes éclatants ou sordides, de turbans bariolés et de chéchias purpurines, de dolmans soyeux, aux manches brodées d'or, de robes juives en velours, en satin ou en peluche, s'effilochant sur le sol macadamisé, de culottes bouffantes, de pantalons de toile blanche,

d'uniformes galonnés d'or, durant qu'aux terrasses des cafés européens, les *roumis* dégustaient des boissons rafraîchissantes et qu'installés sur des bancs, à l'ombre des platanes, Juifs à la tête pâle de Christ, auréolée d'étoffe sombre, à la barbe frisée, bifourchue, d'un noir luisant d'ébène ou d'un gris jaunâtre, au profil crochu, et Arabes emmaillotés de laine blanche, impassibles, comme figés dans leur islamique gravité, causaient par groupes, à voix basse avec, soudain, une gesticulante loquacité, scandée d'intonations brèves, heurtées, gutturales.

Le Mellah

Quelques jours plus tard, je résolus de faire une nouvelle incursion dans la capitale du Maghreb et de visiter le quartier israëlite, sur lequel mon ami avait particulièrement attiré mon attention. Par une matinée bleue, illuminée d'or pâle, je m'acheminai, guilleret, joyeux de vivre, vers l'orée de la ville et, après avoir franchi la porte de Fez, je ne tardai pas à atteindre l'esplanade du Méchouar où flottait à cette heure matinale une délicieuse fraîcheur.

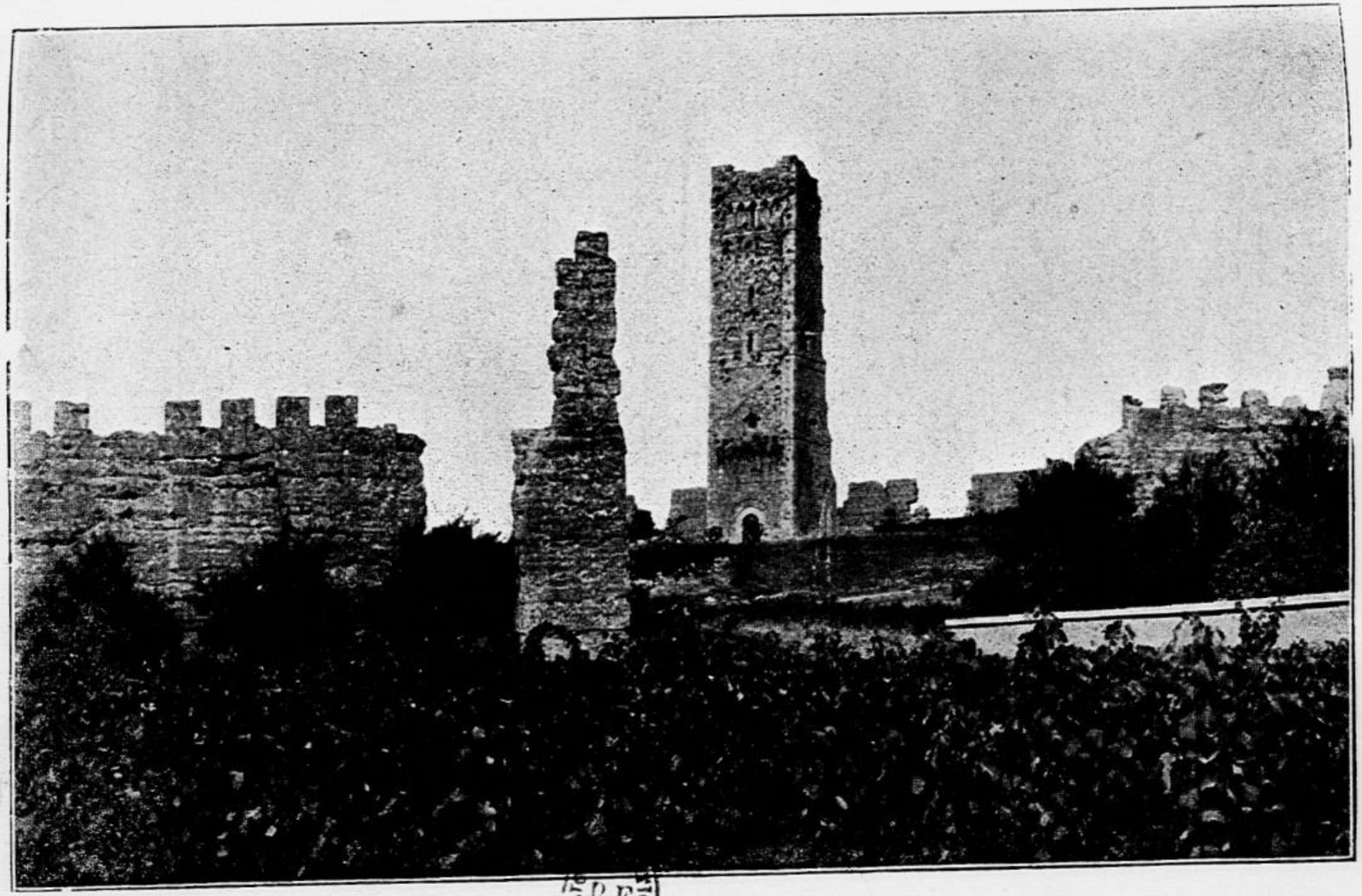
C'est là, entre l'ombreuse avenue et la place soleilleuse d'Alger, que s'étend le quartier juif, agglomération compacte de constructions mauresques, perçées de

petites fenêtres, bordant des rues étroites, parallèles, où grouillent, pêle-mêle, en une étrange promiscuité, des trolées de familles israëlites réunies entre elles, comme par une irrésistible affinité de race et de religion.

La plupart de ces Israëlites se livrent à des commerces variés.

Des étals de bouchers où s'entassent des têtes de moutons, des pieds de veaux, des poumons roses, boursouflés, des foies sanguinolents, noirâtres, des muqueuses stomacales, plissées, ratatinées comme des fraises de dentelle, des « toilettes » ajourées, diaphanes, des boules de suif d'un blanc jaunâtre... alternent avec des boutiques de marchands de fruits et de légumes, débordant de concombres verts, de piments écarlates, de courgettes, d'aubergines à la peau violacée, luisante, de tomates rubicondes, de figues piriformes, craquelées, juteuses, faisant la perle, de fraises pulpeuses, carminées, de bigarreaux charnus, satinés, hauts en couleur, de prunes veloutées, mettant l'eau à la bouche des gourmets...

Des gargotiers sordides, aux mains



Nous nous dirigeons vers ces majestueux vestiges... (page 57)

huileuses, préparaient sur des tables poisseuses, maculées de graisse, des entrailles frites, charbonneuses, coupées en petits morceaux, des grillades recroquevillées, peu appétissantes, d'où s'exhalaient d'âcres relents d'huile rance, nauséabonds. A côté de ces petits négociants enturbannés, au profil caractéristique, qui débitaient paisiblement leur marchandise composite, d'autres Israélites, coiffés d'une casquette plate en velours noir, accroupis sur des nattes ou assis à califourchon sur de petits escabeaux, en d'étroites échoppes, brodaient de filigrane d'or des dolmans de drap, et confectionnaient des ustensiles en fer-blanc. Plus loin, un vieux Juif, à la barbe blanche, hirsute, vrai type de Mathusalem, une paire de lunettes en équilibre sur son nez proéminent, maculé de tabac à priser, était occupé à polir, à l'aide d'un pilon de métal, des feuilles de parchemin qu'il couvrait ensuite de caractères hébraïques et qu'il vendait leur pesant d'or.

Dans ce quartier, s'entrecroisaient des femmes au teint cireux, les cheveux couleur d'acajou, avec des reflets mordorés de henné, coiffées de voiles de soie brodés de

fleurettes et frangés d'or, le corps drapé de longs châles en laine rouge, ratinée comme de l'astrakan ou en cachemire multicolore, retombant en pointe sur de lourdes jupes unies de velours, de peluche, de brocart broché d'or ou de soie miroitante, évasées en cloche, balayant le sol poussiéreux, avec un glissement de babouches en cuir niellé d'or.

D'autres Juives moins bien nippées, la tête coiffée d'un mouchoir de cotonnade noué sur le front et rejeté en arrière entre les deux épaules ; les pieds nus, chaussés de savates éculées ou de sandales de bois retenues à l'aide d'une lanière de cuir ; le corps gainé dans un long peignoir de couleur sombre, vierge de corset, libre de toute entrave ; la poitrine veule, chamarrée de sequins jaunes, la taille épaisse, comme dépourvue d'ossature, invertébrée, roulant sur les hanches, étaient affalées, nonchalantes, sur le seuil de leur porte badigeonnée de blanc avec un liséré bleu.

Dans l'encadrement des petites fenêtres, émergeaient de ci de là, des têtes de femmes et de jeunes filles israëlites, coiffées et vêtues à la française, mais dont le type

« sui generis » mettait comme une irrécusable estampille sur leur physionomie, éclairée de grands yeux noirs.

Par les portes entr'ouvertes, dans le clair-obscur des intérieurs mauresques, bleuis à la chaux, sur le sol dallé de pierres effritées, en contre-bas de la rue, l'on voyait, accroupies à la turque, des femmes juives occupées à coudre.

Piqué par une irrésistible curiosité, je m'approchai de l'une de ces silencieuses demeures et me tins pendant quelques instants, sur le seuil, examinant en dilettante ce curieux tableau de genre. Au centre d'une cour exiguë, proprette, à ciel ouvert, toute une famille israëlite, en penaillons, était affalée à même le sol dallé de briques, suant l'humidité. Une jeune femme au visage pâle, anémiée, les yeux atones, inexpressifs, cerclés de paupières rouges, clignotantes, était accroupie contre un pilier peinturluré de bleu, les jambes nues, croisées à l'orientale, émergeant de grègues bouffantes. Près d'elle, somnolait un vieux Juif, la tête auréolée d'un turban noir, le regard bigle, le visage broussailleux, d'où émergeait un nez cro-

chu, rubicond. Dans l'air lourd saturé de vapeurs tièdes, flottaient de nauséeuses senteurs d'étuve et de *water-closet*, qui rendait l'atmosphère presque irrespirable. En un coin obscur, mes regards inquisiteurs perçaient le noir orifice d'un puits qu'entourait une margelle en briques effritées, badigeonnées de bleu. A quelques mètres de hauteur, une galerie couverte, divisée en étroits compartiments, surplombait la cour. On y accédait par deux petits escaliers tortueux, abrupts, aux marches raboteuses, s'insinuant tant bien que mal en colimaçon, sous des blocs de maçonnerie qui semblaient menacer ruine et vous obligeaient à courber la tête, afin d'éviter de brusques heurts.

Dans ces cases rudimentaires, primitives, d'une navrante nudité, et d'où le confortable semblait être systématiquement banni, des femmes juives au teint mat, aux yeux noirs, profilaient leur silhouette polychrome sur l'azur monotone des murailles qui les enserraient comme en de froides cellules.

Un peu plus loin, parmi des éboulis de pierres et de gravats, apparut soudain à mes

regards étonnés, juchée en une sorte de niche, on eût dit échappée comme par miracle à la pioche des démolisseurs, et perchée au faîte d'un monceau de décombres, une jeune Israélite coiffée d'un madras de soie violette, à frange d'or, le corps svelte, enveloppé d'une gandoura chatoyante, occupée à broder, à l'aide de ses doigts teints au henné, une chemise en toile festonnée de guipure espagnole.

A quelques pas de là, au centre d'une profonde excavation à ciel ouvert dont les parois humides étaient percées de portes et de fenêtres obscures, délabrées, gisaient accroupies en cercle, parmi des tas de détritus exhalant une odeur infecte, putride, une demi-douzaine de femmes juives devisant entre elles en se livrant nonchalantes, lymphatiques, à leurs quotidiennes occupations domestiques. L'une d'elles, le corsage dégrafé, la poitrine découverte, les seins nus, étalés sans vergogne aux yeux des passants, allaitait un môme pâle, tandis qu'une autre, un grand plat de bois entre les jambes, roulait d'un geste machinal, entre ses doigts maigres, poisseux, de petits morceaux de pâte blanche.

Les ruines de Mansourah.

Il était près de dix heures lorsque ayant parcouru, de ci de là, les rues parallèles de ce quartier fort original, je me dirigeais en flânant vers la place d'Alger où grouillait encore, à l'issue du marché, une foule bigarrée, cosmopolite, parmi des détritus de fruits et de légumes exhalant dans l'air tiède, d'âcres et pénétrantes senteurs.

Soudain, j'aperçus au détour d'une rue, mon ami Jean Daubry qui venait de quitter le Palais de Justice.

J'allai aussitôt vers lui et nous échangeâmes, en nous abordant, une cordiale poignée de mains.

Un fiacre vide passait à ce moment,

attelé de deux chevaux étiques et conduit à la « va comme je te pousse » par un Arabe indolent, coiffé d'une chéchia écarlate, qui, l'œil vague, atone, laissait nonchalamment flotter les rênes sur le col décharné de ses bêtes aveulies.

En dépit de ces fâcheuses apparences, profitant de l'occasion qui s'offrait à moi comme à l'improviste, je fis signe au cocher qui s'arrêta sans barguigner, enchanté sans doute de cette trop rare aubaine.

Désireux d'employer agréablement toute cette matinée, je proposai sur le champ, à mon ami, de nous rendre aux ruines de Mansourah.

Jean accueillit avec empressement cette attrayante proposition et nous escaladâmes allègrement le marche-pied du poussiéreux landau.

Au delà de la porte de Fez, à gauche du Saridj (grand bassin), s'ouvre une large avenue soleilleuse qui aboutit à Mansourah la Victorieuse dont les ruines imposantes, suggestives, s'érigent là-bas, emmi la plaine verdoyante émergeant des vignes et des oliviers,

Nous nous dirigeons vers ces majestueux vestiges d'une somptueuse cité mauresque et allons interroger, à notre tour, ces témoins éloquents, dignes de foi, irrécusables, d'un passé prestigieux qui s'estompe dans les lointains mystérieux de la médiévale histoire.

Chemin faisant, nous rencontrons sur la route poudreuse, la lourde ossature d'une porte monumentale, sorte d'arc de triomphe bâti en briques rougeâtres, effritées par le temps et percée d'une large ouverture en forme d'arcade ogivale se silhouettant sur un fond d'azur : c'est *Bab-el-Khemis*, la porte de la Victoire, ultime débris d'une épaisse muraille de circonvallation qui enserra jadis la capitale du Maghreb, lorsque le sultan Mérinide, Yacoub Ibn Abd-el-Hack, vint en 1298 mettre, pour la quatrième fois, le siège devant Tlemcen, sous le règne d'Othman, fils et successeur du roi Yaghmoracen.

Nous parvenons bientôt au centre des ruines de l'antique Mansourah et tandis que je contemple, d'un regard rétrospectif, ces imposants vestiges d'un lointain passé, Jean Daubry, magistrat érudit autant que

charmant causeur, me conte en ces termes, l'impressionnante histoire de l'antique Mansourah :

« C'est ici, me dit-il, qu'au XIII^e^ siècle s'installa le sultan Yacoub, désireux de s'emparer de Tlemcen, objet de son ardente convoitise et d'en chasser les Beni Zeyanides. C'est en ce lieu qu'il fit construire un palais dit de la Victoire, une mosquée, puis une enceinte en pisé, destinée à abriter une ville très importante qu'il dénomma Mansourah la Victorieuse et où l'on vit surgir, peu à peu, des thermes, des palais, de magnifiques jardins, des caravansérails, voire un hôpital et enfin une vaste mosquée dont vous voyez, là-bas, le haut minaret, incrusté de mosaïques scintillant au soleil, se dresser encore majestueusement vers le ciel, parmi ces champs de vigne, comme pour attester la splendeur de la grande cité à jamais disparue !...

« Le siège de Tlemcen dura très longtemps[1].

« Les habitants de la capitale du Maghreb furent réduits à la plus extrême

1. *Tlemcen*, par MM. Piesse et Canal.

misère et se virent en proie aux affres de la famine. Cependant Mansourah prospérait à mesure que déclinait sa rivale, et celle-ci déchue, atrophiée, irrémédiablement perdue, allait enfin succomber, lorsque, soudain, le prince qui gouvernait la Victorieuse mourut assassiné par un nègre de ses esclaves[1]. Son successeur conclut alors la paix avec les rois de Tlemcen, de la dynastie des Beni Zeiyanides et leur rendit, en échange de leur alliance,

1. En 1307, Tlemcen assiégé depuis dix ans par les Mérinides, se trouve réduit par la famine à la dernière extrémité. Les deux princes Zeyanides qui ont dirigé la défense depuis la mort de leur père, viennent de se convaincre que, pour éviter l'horreur du sac de la ville, ils n'ont plus qu'à consentir à la capitulation. Immobiles, ils restent muets, plongés dans un sombre désespoir, lorsque Dad, esclave que leur père avait épousée et qui jouissait d'une grande considération, demande à leur parler :

« Les femmes de la famille royale et toutes les dames de votre maison, dit-elle, me chargent de vous remettre le message suivant : Quel plaisir pourrons-nous avoir à vivre plus longtemps ? Vous êtes réduits aux abois ; l'ennemi s'apprête à vous dévorer ; encore quelques instants de répit et vous allez succomber. Epargnez-vous donc la honte de la captivité ; ménagez, en nous, votre propre honneur. Vivre dans la dégradation serait un tourment horrible ; vous survivre serait pire que le trépas ». (Ibn Khaldoun-Berbères).

On sait qu'au moment où les deux frères venaient de donner l'ordre du massacre, on reçut la nouvelle que le souverain Mérinide avait été assassiné dans son camp, à Mansourah. Le siège fut levé et les femmes de la famille royale échappèrent au trépas qu'elles avaient sollicité. (*La Condition de la Femme musulmane dans l'Afrique septentrionale,* par Ernest Mercier).

les provinces dont son prédécesseur s'était emparé.

« Il avait été stipulé que Mansourah subsisterait intacte, mais, en dépit de cette promesse, le prince Abou Zeiyan, maître de Tlemcen, s'empressa d'en ordonner la destruction, à l'exception toutefois de la grande mosquée. Quelques années plus tard, le sultan Abou L'hacen, de la secte des Mérinides, vint de nouveau assiéger Tlemcen, fit réédifier Mansourah et s'installa dans cette ville, avec ses troupes; puis il enveloppa d'une muraille la capitale du Maghreb qu'il bombarda et détruisit de fond en comble, à l'aide de boulets de marbre lancés sur la ville par de formidables catapultes.... »

Autour de nous s'étale, luxuriante, une vaste plaine jaspée d'émeraude et d'aigue-marine, circonscrite, comme une immense arène, par une épaisse muraille crénelée, en pisé noirâtre, patiné par les siècles, que jalonnent de çi de là, d'imposants vestiges de tours effritées, crevassées, lézardées, menaçant ruine, évoquant l'image de ces braves qui, le corps tailladé de blessures, restent debout quand même, héroïques,

sur le champ de bataille où gît pêle-mêle un tas de cadavres, amoncellement de débris humains. L'on dirait d'une ville détruite, ravagée par un horrible incendie qui, attisé par le vent, n'aurait laissé subsister, çà et là, que des tronçons de murs léchés, noircis, calcinés par les flammes.

Au milieu de cette plaine fertile, où foisonne une plantureuse végétation, le minaret de la mosquée de Mansourah, pareil à un gigantesque obélisque, dresse sa colossale stature festonnée d'émail avec, au sommet, une collerette de fines arcades retombant sur des colonnettes d'onyx jaune.

Derrière cet archaïque monument s'étend un large espace dénudé, rocailleux, clos de murs ébréchés en pisé, où s'insinuent au creux des lézardes les pâles frondaisons des figuiers et des cactus. C'est là que s'érigeait jadis la somptueuse mosquée de Mansourah, où de blanches théories de Maures, courbés vers le sol, invoquaient le saint nom d'Allah, mais dont il ne reste plus que l'artistique souvenir.

A la base du minaret qui fait songer à un monstrueux « menhir » surgissant là

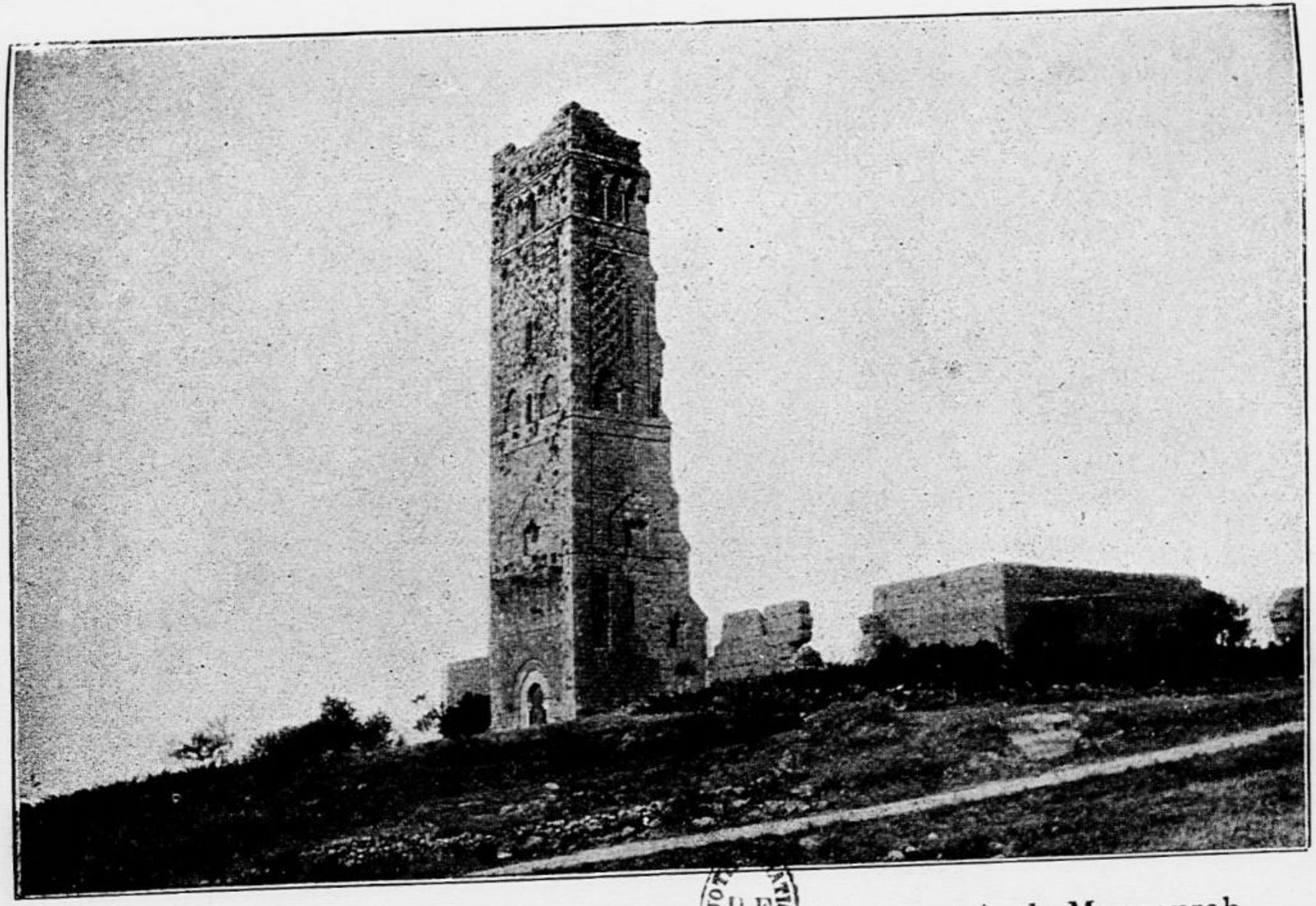
comme par magie, s'ouvre une porte cintrée. adornée à droite et à gauche, de fines colonnes de pur onyx et auréolée, semble-t-il, d'un nimbe dentelé qu'encadre un réseau de merveilleuses arabesques sculptées à même le granit. C'est par cette porte que l'on pénétrait autrefois à l'intérieur du temple.

Après en avoir franchi le seuil, je constate avec étonnement que seule la façade du minaret est restée intacte, et que la partie postérieure de l'édifice a disparu l'on ne sait comment, pour ne laisser debout que des pans de murs crevassés. On dirait qu'un formidable coup de foudre s'est abattu brusquement sur ce géant pétrifié, comme sur la cime d'un chêne superbe.

Il me semble soudain que cet énorme fût évidé, déchiqueté, vacille, va s'effondrer avec fracas et je m'éloigne instinctivement, de peur d'être enseveli tout à coup sous ses lourdes ruines. Mais ce n'est qu'une illusion d'ailleurs tôt dissipée. La creuse ossature du minaret, que l'on dirait en équilibre instable et comme à la merci d'une bourrasque, est solide sur sa base,

de granit ; ses flancs décharnés, squelettiques, sont pourvus de barres de fer, telle l'armature osseuse d'une monstrueuse cage thoracique et je m'aperçois bien vite que je puis, de près, sans courir aucun risque, contempler à loisir, sa svelte performance, sa maigre silhouette se profilant, fantastique, sur le ciel de saphir.

Les Ruines de Mansourah



Pareil à un gigantesque obélisque, le minaret de la mosquée de Mansourah...

(page 61)

Charmeur de Serpents

Le lendemain, par un splendide après-midi, je visitai seul les anciennes mosquées de Tlemcen dont les étincelants minarets se dressent encore aux abords de la ville, emmi les luxuriantes frondaisons des figuiers, des oliviers, des cérisiers et des grenadiers en fleurs.

Je venais de franchir les remparts, lorsqu'un spectacle des plus pittoresques attira mes regards. Autour d'un groupe d'Aïssaouas accroupis en cercle comme une bande d'affreux quadrumanes recroquevillés, grimaçants, monstrueux, se serrait une foule compacte d'Arabes haillon-

neux, de Marocains sordides, de tirailleurs indigènes immaculés, flambant neufs.

De sourds ronflements de tam-tams ponctuant les monotones variations des clarinettes nasillardes, vibraient dans l'air empuanti par de fades relents qui s'exhalaient d'un tas de burnous vermineux, imprégnés d'écœurante sueur.

De la foule moutonnante où brillaient des regards luisants, aux reflets de laque brune, émergeait un grand diable noir, sec comme une matraque, long comme un jour sans pain, dégingandé, demi-nu, fantastique, les cheveux en broussaille, les yeux ardents, lubriques, la bouche baveuse, sardonique, éructant à jet continu, d'une voix rauque, brève, des mots entrecoupés, scandés de gestes bizarres, incohérents, l'on eût dit désarticulés.

Un serpent à la peau squameuse, métallique, enroulé, tel un collier d'argent bruni autour de son cou basané, il allait et venait sans cesse, marchant à grandes enjambées, comme en proie à un accès d'hystérie, tandis qu'autour de lui tombait, de ci de là, sur le sol, la menue monnaie tintinnabulante, jetée en offrande, par le

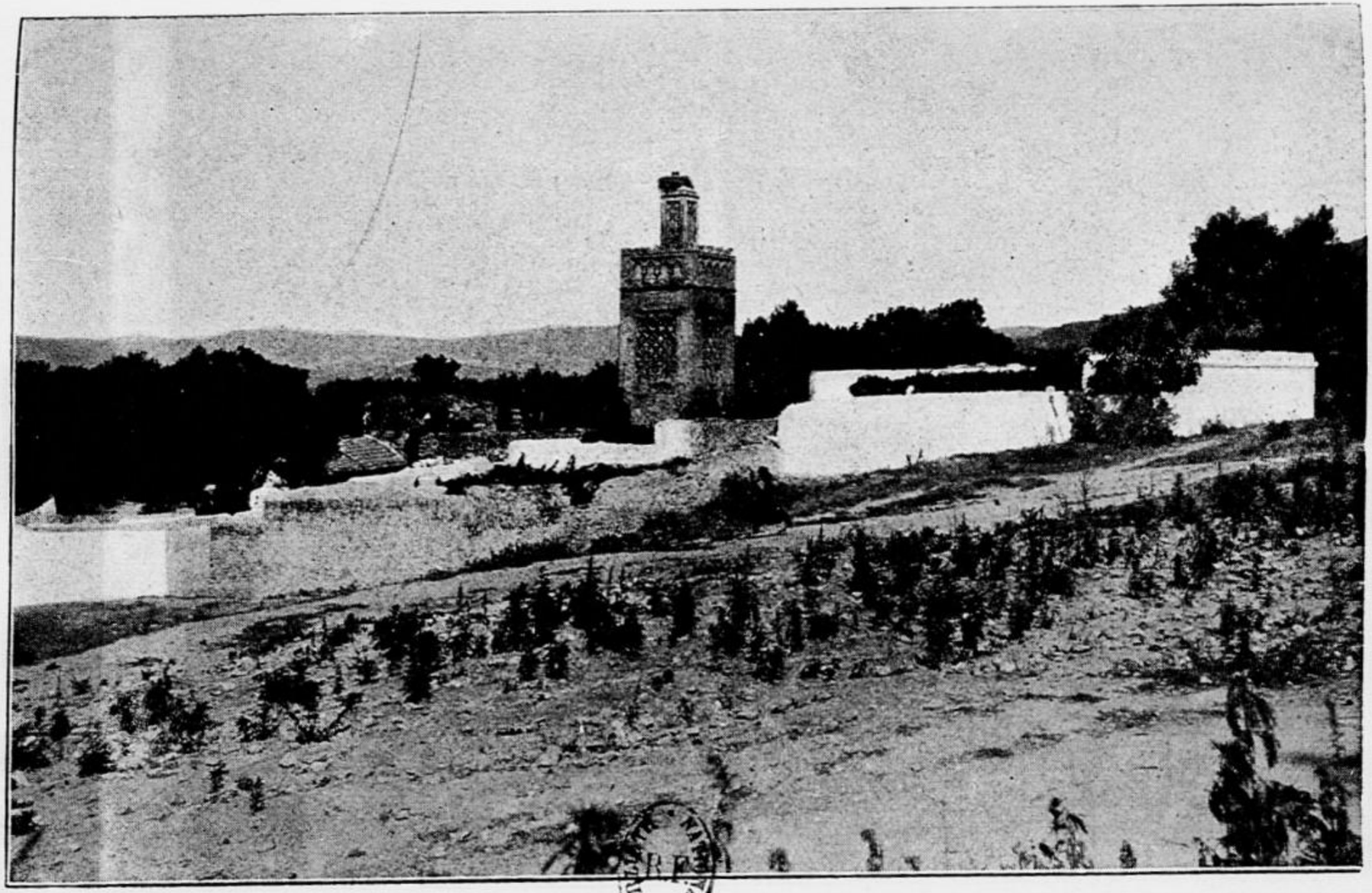
public impatient, dont les regards extatiques convergeaient sur sa maigre ossature.

Cependant il égrenait avec une loquacité volubile, nerveuse, enflammée, son étrange boniment, invoquant pieusement, par intervalles, les vénérés Sidi bou Médine et Sidi Abdelkader, dont les noms prestigieux provoquaient, parmi la foule muette, hiératique, une révérentielle rumeur.

La physionomie farouche, l'œil injecté, fulgurant, la bouche écumante, ses longs bras décharnés, planant comme la monstrueuse envergure d'un vautour fauve, en quête d'une proie, l'on eût dit par instants, qu'il vomissait sur le public ambiant, de furieuses imprécations, de terribles anathèmes. Soudain, son visage crispé, horrifique, transmué comme par magie, s'éclaira d'un ineffable sourire, illuminé de dents éburnéennes, tandis que sa voix éraillée, haletante, comminatoire, s'adoucissait peu à peu, caressante, modulant avec de bizarres intonations, une humble prière, une lente et monotone mélopée que l'auditoire attentif, écoutait bouche bée, les mains ouvertes, juxtaposées.

Tout à coup, ce pieux énergumène bondit, tel un fauve apeuré, dardant son regard aigu, perçant, sur la prunelle scintillante du reptile onduleux, mordoré, qui se déroule lentement, érigeant vers lui sa tête fine, triangulaire, d'où surgit, voluptueuse, une langue noire, bifourchue, inquiétante. L'homme et la bête semblent se défier, agressifs, comme en un combat singulier où le fer se croise avec des reflets luisants, métalliques.

L'œil fixe, les cheveux hérissés, les lèvres crispées par un sauvage rictus, le charmeur fascine peu à peu la vipère qui dodeline de la tête, balançant son corps souple d'acier poli, au rythme berceur, soporifique, du tam-tam et des aigres clarinettes ; puis, tenant toujours le venimeux animal sous le charme de son regard hypnotique, il ouvre soudain la bouche en une horrible grimace, et le reptile inoffensif, bénévole, insinue sa tête, vrillée de deux perles irisées, entre les mâchoires accueillantes de l'indigène immobile qui ingurgite son hôte hétéroclite, avec une évidente gourmandise, et l'absorbe bientôt complètement, sans effort, tel un fruit savoureux, exquis !



Voici maintenant les terrasses blanches du village nègre... (page 75)

Il déambule alors aux yeux du public émerveillé, hilare, qui lui témoigne sa muette admiration en jetant à ses pieds quelques sordis ; puis, faisant brusquement un haut-le-corps et ouvrant de nouveau la bouche, comme en proie à une intense nausée, il expectore le joli serpent qui se déroule lentement au dehors, tel qu'un long ruban moiré, dressant sa tête minuscule, d'où surgit menaçant, un dard luisant, effilé...

Pomaria et Agadir

Poursuivant alors mon chemin, je m'engage en l'ombreuse avenue qui s'étend devant moi.

Après avoir dépassé quelques jolies villas tapies dans le feuillage, j'arrive bientôt en pleine campagne, au centre de l'antique Pomaria des Romains, dont les ruines millénaires, éparses de ci de là, démontrent, d'une façon évidente, qu'il y eut là, jadis, un oppidum romain enserrant une cité florissante dédiée sans doute à la déesse Pomone, en raison de la beauté et de la luxuriance des fruits qu'on y récoltait.

Au bord d'une sente, parmi les terres

blondes, fraîchement labourées, où pointent les éteules d'or jaune, fusè fièrement vers le ciel un superbe minaret bâti en briques incrustées de mosaïques polychromes et dont la base formée d'énormes monolithes rectangulaires, striées d'inscriptions latines, fut construite par les Arabes, à l'aide de pierres provenant de la Pomaria romaine. C'est le minaret de la mosquée d'Agadir, qui avec Tagrart, à l'Ouest, remplaça la cité romaine et subsista jusqu'au XIII[e] siècle, époque à laquelle ces deux villes se confondirent en une seule qui fut dénommée Tlemcen.

Les vestiges de l'antique mosquée ont à jamais disparu ! Seul, le suggestif minaret marqueté de faïence et orné, au sommet, de mignonnes colonnes d'onyx, atteste encore la splendeur de ce temple mauresque.

Un peu plus loin, parmi les ronces et les cactus aux larges raquettes hérissées d'aiguilles, surgit un énorme bloc de pierre, en pisé grisâtre, couché sur le flanc comme un monstre antédiluvien, transformé en un gigantesque fossile : ce sont les restes d'une porte romaine appartenant à l'enceinte fortifiée de Pomaria. Cela s'effrite

peu à peu, sous la désastreuse influence des intempéries et, si l'on n'y prend garde, cela ne tardera pas à disparaître comme le reste, ne laissant aux générations prochaines que le souvenir abstrait, non tangible, de l'antique Pomaria.

Là-bas, en les profondeurs vertes du « Bois de Boulogne », parmi les caroubiers et les térébinthes séculaires, surgissent les coupoles neigeuses de plusieurs koubbas : ici le coquet marabout de Sidi-Daoudi, l'antique patron de Tlemcen ; là, celui de Sidi-Yacoub, plus connu sous le nom de *Marabout des poules*, parce que les Mauresques viennent parfois y plumer les poules offertes en holocauste au vénéré Marabout dont elles implorent en leur faveur la pieuse intervention ; plus loin, auréolée de verdure, la koubba ajourée, octogonale, du *Tombeau de la Fille du Sultan*, qu'enguirlandent joliment les verdoyantes cépées.

Derrière un bouquet de figuiers aux frondaisons pâles, se dresse, telle une abrupte falaise dominant la profonde vallée de la Saf-Saf, un pan de mur dont la crête déchiquetée émerge du feuillage, ainsi

qu'une tour lézardée, percée à jour. Ce sont encore d'autres vestiges robustes, millénaires, restés debout à travers les âges, en dépit des révolutions destructives et des barbares invasions.

Plus loin, le long d'un étroit sentier qui sinue à travers de luxuriants jardins plantés d'arbres fruitiers, au feuillage sombre, comme vernissé, s'érige une tourelle délabrée, menaçant ruine, et dont la base est percé d'une porte cintrée, en ogive, de style mauresque : c'est la Tour-du-Vent, « Bab-el-Roa », érigée par un roi maure du temps d'Agadir.

Près de là, se trouvent d'importantes tanneries où des indigènes marocains, vêtus de gandouras sordides, poisseuses, préparent en de larges bassins où stagne un liquide noirâtre, exhalant une odeur âcre, des peaux flasques, gluantes, qu'ils transforment en cuir souple, solide, appelé « filali » et que les Arabes emploient pour la fabrication des chaussures, des djebiras, des selles, des portemonnaie et autres objets indigènes.

Un mur éclatant de blancheur, d'où émerge, comme un gros œuf, la coupole

d'une koubba : c'est la sépulture d'un archaïque marabout. A l'intérieur de ce modeste mausolée, sur le sol où sont enterrés les restes du vénéré Croyant, en de petites cassolettes noircies par la fumée, des femmes brûlent de l'encens en l'honneur du marabout thaumaturge, afin de se concilier ses inappréciables faveurs. Au dehors, parmi les branches feuillues des arbustes dont l'ombre grise se projette sur la blancheur des murs, se suspendent de petites loques multicolores, des chiffons effilochés, sordides, naïfs et touchants ex-votos, pareils à ceux que l'on voit en certaines régions boisées de la France, autour des rustiques madones, parmi les bougies allumées, au pied d'un arbre gigantesque, par la superstition populaire.

Voici maintenant les terrasses blanches du village nègre, groupées comme un blanc troupeau de moutons au pied d'un coquet minaret, dont les incrustations entrelacées de faïence verte offrent l'aspect de fleurs de lys... Près de ce minaret repose depuis plusieurs siècles, au milieu de ses pieux coreligionnaires, le marabout Sidi Lhassen.

A l'orée d'étroites ruelles au sol rocail-

leux, de jeunes Mauresques au visage maquillé de kohol, coiffées de chéchias dorées, constellées de paillettes métalliques, et vêtues de robes éclatantes, à fleurettes versicolores, s'ébattent joyeuses, faisant tinter leurs colliers de sequins, avec des rires perlés, cristallins, et de brusques effarouchements, à la vue des insolites roumis qui tentent de les apprivoiser par d'inoffensives caresses. Sur le seuil d'une porte, un vieux nègre aux yeux de porcelaine, porte dans ses bras d'ébène, avec des précautions quasi-maternelles et des sourires lippus, un petit *moutchachou*[1] rebondi, à la chair comme boursouflée, se dorant au soleil.

1. Enfant.

Là-bas, en les profondeurs vertes du Bois de Boulogne .. (page 73)

Sidi-Haloui

Au-delà de ce village, au fond d'une combe verdoyante, surgit soudain à mes yeux, auréolée de blanches terrasses émergeant d'épaisses futaies, la mosquée à pans coupés de Sidi-Haloui, que domine un haut minaret en tuiles, incrusté de mosaïques.

Cette belle mosquée, du XIII^e^ siècle, a une histoire qui, pour être un tantinet légendaire, n'en est pas moins fort originale.

On raconte qu'à cette époque, Abou-Abdallah-Ech-Choudi, cadi de Séville, fit vœu de pauvreté, et, couvert de guenilles, se rendit à Tlemcen, sa ville natale, pour

y catéchiser ses concitoyens. Il simulait, dit-on, la folie, afin d'exciter plus aisément la curiosité de ses coreligionnaires, et, en vertu sans doute de cet adage alors déjà connu, que « l'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre », il avait eu l'ingénieuse idée de vendre des bonbons, des sucreries et autres affriolantes gâteries, aux enfants qui lui donnèrent bientôt, en échange, l'aimable surnom de Sidi-Haloui (Monseigneur Bonbon).

Grâce à ces procédés infaillibles, il ne tarda pas à avoir l'oreille du public musulman qui se rendit en foule auprès de lui pour s'esbaudir à la vue de ses burlesques pitreries et de ses extravagances de maboul roublard.

Il profita de ce succès facile pour passer du doux au grave, du plaisant au sévère et prêcher la bonne parole au public nombreux qui l'honorait de sa bienveillante attention. Fort de cette popularité prestigieuse, il s'érigea bientôt en thaumaturge et opéra, paraît-il, de multiples miracles qui consacrèrent sa haute réputation de sainteté.

Une piquante légende vient enjoliver ce

récit historique et lui donner une saveur bien mauresque. La renommée du vénéré marabout avait attiré sur lui l'attention du sultan qui le désigna comme précepteur de ses enfants. Cette situation privilégiée suscita bientôt la jalousie atrabilaire du grand vizir qui, craignant d'être supplanté, fit mettre à mort le pieux cénobite dont le corps privé de sépulture, fut livré en pâture aux fauves impies. Mais peu de temps après, tandis que le gardien des portes de la cité faisait sa tournée quotidienne, il entendit soudain, dans le silence de la nuit, la voix dolente du supplicié qui proférait ces paroles : « Gardien, ferme les portes, il n'y a plus personne en dehors de la ville, excepté Sidi-Haloui l'opprimé ». Inspiré par Allah, Sidi-Haloui apparut un jour à sa sérénissime Excellence le Sultan, et n'eut pas de peine à la convaincre de l'ignominie dont il avait été victime de la part du cruel vizir.

Vivement impressionné par la miraculeuse apparition du saint marabout, le monarque musulman l'écouta avec un religieux respect, et n'hésita pas à lui rendre une justice qui, pour être tardive, n'en fut

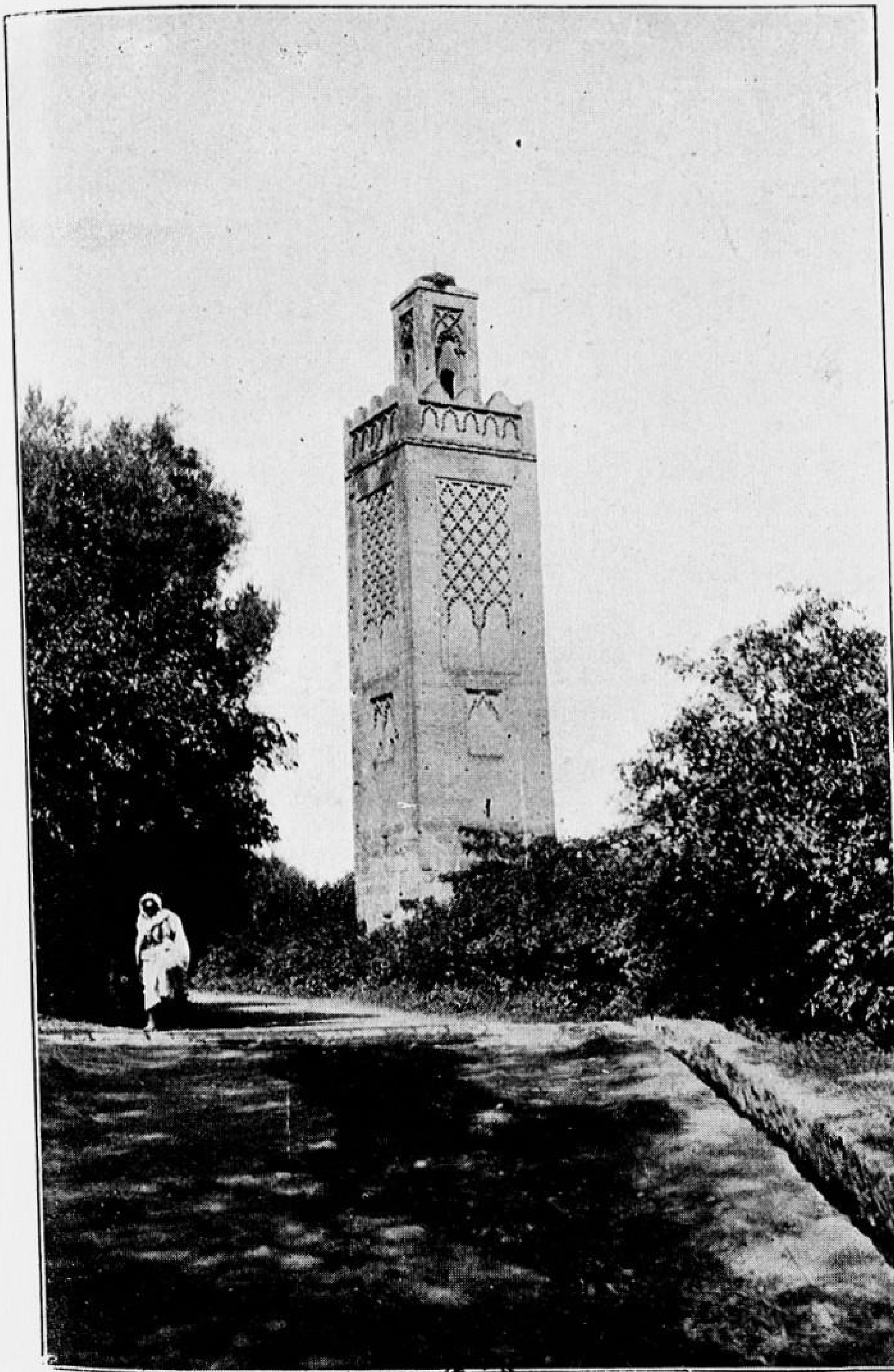
pas moins énergique et fort efficace. Il ordonna, sur le champ, que l'on enterrât vivant le haineux vizir, en un bloc de pisé ; puis, voulant accorder à Sidi-Haloui une éclatante réparation du *grave* préjudice qui lui avait été causé, il résolut de faire élever à ce martyr, avec les honneurs dus à sa sainteté, un mausolée où ses mânes pourraient reposer en paix.

C'est ce tombeau que j'aperçois là-haut, perché sur une rocheuse éminence, à l'ombre d'un caroubier séculaire, dominant le toit de la belle mosquée qui porte le nom de l'illustre thaumaturge dont les musulmans de Tlemcen vénèrent encore pieusement la mémoire.

Suivant l'exemple de ces modernes croyants, je m'achemine vers la mosquée de Sidi-Haloui, le prestigieux marchand de bonbons.

Le long du chemin rocailleux qui accède au temple, en de noires anfractuosités, étroites cavernes creusées dans le roc, des femmes arabes, en haillons multicolores, demi-nues, la peau cuite au soleil, croupissent dans l'ordure immonde, allaitant de leurs mamelles flasques, ridées, ballo-

Pomaria et Agadir



Au bord d'une sente, fuse fièrement vers le ciel... (page 72)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

tantes, des mômes sordides, vêtus de loques excrémenteuses. A ma vue, l'une d'elles tend vers moi une main amaigrie, osseuse, parcheminée, en proférant ces mots d'une voix pleurarde : « Mesquine, Sidi, sordi[1] ». Je lui octroie une modeste obole et passe, tandis qu'elle me comble de salamaleks et invoque, en ma faveur, le saint nom d'Allah et de son pieux disciple Sidi-Haloui.

A quelques pas de la mosquée, au bord d'une fontaine, une jeune femme indigène aux yeux noirs cerclés d'antimoine, se penche pour puiser de l'eau dans une amphore.

Par l'entrebâillement de sa gandoura qui moule les contours arrondis de son corps impeccable, on entrevoit la blondeur mate de sa poitrine ornée de deux cabochons de pur ivoire. Surprise par la brusque apparition d'un roumi, elle se voile d'un geste pudique et posant hâtivement sa lourde cruche sur son épaule, telle Rébecca, elle s'éloigne, le bras arrondi, les reins cambrés, la croupe oscillante, tandis qu'avant de fran-

1. Un sou, Monsieur, je suis pauvre.

chir le seuil du temple, séduit par la beauté artistique des mosaïques qui encadrent la porte d'entrée, j'admire ce merveilleux spécimen d'architecture mauresque.

Autour d'une cour intérieure pavée en briques, avec, au milieu, une vasque de marbre destinée aux ablutions des fidèles, se profilent de blanches arcades, derrière lesquelles on entrevoit dans la pénombre, des colonnes d'onyx supportant les arceaux entrecroisés de la voûte de la vieille mosquée. Des nattes d'alfa, brodées d'arabesques de laine polychrome, tapissent le sol, feutrant le contact discret de mes pas qui déambulent, chaussés de babouches, entre les lourds piliers du sanctuaire. Au-dessus des chapiteaux finement sculptés des colonnes, s'étalent, telles de précieuses guipures, des arabesques en plâtre, ciselées à la main par de talentueux artistes maures du moyen âge.

Parmi les miraculeuses légendes qui auréolent comme d'un nimbe prestigieux la pittoresque figure de Sidi-Haloui, il en est une qui émane d'un savant maure, d'Andalousie, Abou Ishac Brahim ben Youssef. J'ai eu la bonne fortune de

la recueillir à Tlemcen et je vais la transcrire ici le plus fidèlemeut possible, afin de laisser à ce récit merveilleux, toute sa primitive saveur. Au reste, voici comment s'exprime à ce sujet l'érudit musulman lui-même :

« J'avais quitté Murcie, pour me rendre à Tlemcen où résidait une sœur de mon père, que je n'avais point revue depuis plusieurs années. En arrivant dans la capitale du Maghreb, je m'empressai d'aller embrasser ma tante que j'eus la joie de trouver en bonne santé et qui m'accueillit à bras ouverts, en me prodiguant de touchantes marques d'affection.

« C'était justement l'époque du Rhamadan.

« De ci de là, par les rues de la ville, des marchands de gâteaux au miel, de pâtisseries à l'huile et d'affriolants bonbons peinturlurés des plus vives couleurs, étalaient aux yeux des indigènes alléchés, leurs aguichantes friandises, en débitant avec plus ou moins d'éloquence, leur charlatanesque boniment.

« Tandis que vers le soir je me promenais, rêveur, dans l'un des quartiers de la

pittoresque cité, où grouillaient à cette heure vespérale la foule houleuse de mes pieux coreligionnaires, attendant, impatients et affamés, le coucher du soleil, l'un de ces marchands de gâteries attira soudain mon attention. Drapé de guenilles, l'air d'un miséreux, sa physionomie fine qu'éclairait un regard lumineux était empreinte d'une charmante douceur et d'une réelle distinction. Des bonbons plein les mains, entouré d'enfants qui s'accrochaient aux pans de son burnous effiloché, avec des yeux luisants de gourmande convoitise, il dansait d'une façon burlesque, provoquant, par ses funambulesques pitreries, l'exubérante hilarité de ses jeunes clients qui l'applaudissaient par de joyeux et bruyants claquements de mains. Après avoir dansé sans vergogne, avec force grimaces drôlatiques, tel un fou en proie à un accès d'exhilarante gaîté, il égrena, d'une voix dolente, nasillarde, d'originales chansons, de pieuses complaintes que son auditoire écoutait bouche bée, religieusement attentif. Ayant ainsi habilement affriandé le public qui faisait cercle autour de lui, le rusé marabout, qui n'était autre que Sidi-

Haloui, débita alors son attrayante marchandise et, sa provision de gâteaux et de bonbons épuisée, muni du produit de la vente de ces sucreries, il se rendit aussitôt chez un marchand d'étoffe qui lui remit, en échange de cette somme, des vêtements qu'il s'empressa de distribuer généreusement aux enfants pauvres de la ville.

« Hanté par ce curieux spectacle, l'esprit obsédé par l'attirante physionomie du marabout Sidi-Haloui, je revins au domicile de ma tante qui, remarquant ma préoccupation, m'en demanda la cause, en braquant sur moi son regard clair où perçait une affectueuse inquiétude. Je lui fis part sans hésiter, de ma bizarre rencontre, et des étranges impressions qu'elle m'avait suggérées. Au cours de cette amicale causerie, à laquelle ma tante semblait prendre un vif intérêt, je conçus tout à coup le projet de faire la connaissance du bienfaisant marchand de bonbons et, pour atteindre plus facilement mon but, l'idée me vint de l'inviter à partager notre prochain repas. J'exposai sans barguigner mon ingénieux projet à ma bonne tante qui l'approuva sans réserve et m'offrit de préparer, à cette

occasion, une délicieuse « mechahda ». Enchanté, je sortis en hâte et me mis à la recherche de Sidi-Haloui que j'avais quitté quelques instants auparavant. Mais à mon grand étonnement, je ne parvins pas à le découvrir et, découragé, me perdant en conjectures, j'invoquais la pieuse intervention d'Allah, lorsque, soudain, le marabout surgit à mes yeux, la physionomie souriante et me demanda :

« Ta tante a-t-elle préparé la mechahda ?»

« — Oui, lui dis-je, mais pourquoi cette question ? ».

« Pour toute réponse, Sidi-Haloui esquissa un énigmatique sourire et après une courte pause :

« — Eh ! bien, me dit-il, allons d'abord manger celle que je me fais un plaisir de t'offrir moi-même ».

« J'acquiesçai volontiers à sa gracieuse invitation et nous nous dirigeâmes vers un lieu isolé, en dehors de la ville. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant là, tout préparé, un appétissant gâteau au miel, exhalant un délicieux parfum. Je ne pus résister à la tentation et me mis à déguster un morceau de cette pâtisserie dorée,

croustillante. C'était tout simplement exquis et j'adressai à mon aimable hôte, tous mes compliments en le félicitant de sa talentueuse maîtrise. Nous nous rendîmes ensuite chez ma tante qui nous attendait avec impatience et qui, désireuse de me plaire en recevant dignement Sidi-Haloui, le marchand de bonbons, avait préparé, suivant sa promesse, une superbe « mechahda ». Hélas ! ce fut une amère déception et à peine avais-je goûté de ce gâteau qui pourtant avait été confectionné dans toutes les règles de l'art, je constatai avec regret que le talent culinaire de ma tante, auquel je m'étais jusqu'alors plu à rendre hommage, ne pouvait en rien rivaliser avec celui du prestigieux marabout et je compris alors, sans peine, la séduction mystérieuse qu'il exerçait sur mes coreligionnaires, la vogue extraordinaire dont jouissaient auprès d'eux ses succulents bonbons... »

Afin de ne point revenir sur mes pas, j'enfile un petit sentier qui s'insinue là-bas, à travers de luxuriants jardins complantés de figuiers et de cerisiers, à l'ombre de vertes cépées où, çà et là, quelques

blancs marabouts, mettent des taches claires, éblouissantes. A ma droite s'étend à perte de vue la magnifique vallée de la Saf-Saf, mamelonnée de coteaux émaillés de vignobles pareils à des mosaïques vertes, serties dans des champs d'oliviers dont le feuillage argenté ondule sous le ciel de turquoise, avec des reflets et des miroitements métalliques.

Vision du soir

C'est le crépuscule. A l'horizon s'estompent les hautes montagnes dentelées qui bordent la mer, dressant entre elle et la vallée, comme un rempart inexpugnable de granit. Là-bas, dans une échancrure de saphir, entre Rachgoun et Beni-Saf, on aperçoit, barrant le ciel d'une ligne droite, un fragment de la Grande-Bleue.

Tandis que je contemple ce ravissant panorama, le soleil irradiant, baisse lentement vers le Maroc, planant au-dessus de la vallée de la Tafna illuminée d'un splendide poudroiement d'or. On dirait d'un merveilleux décor de féerie et cela fait songer à une fantasmagorique apo-

théose, ce somptueux coucher de soleil dans un fouillis de gaze et de dentelle pailletées d'or et de rutilantes pierreries...

La nuit venue, j'errais seul parmi les rues de la ville où s'estompait peu à peu dans le clair-obscur du soir l'éclatante bigarrure des oripeaux indigènes, lorsque, soudain, j'entendis une rumeur insolite, une sorte de monotone incantation liturgique, suivie bientôt de stridents et joyeux « you-you » crépitant dans l'air alourdi, saturé de relents exotiques, de balsamiques effluves ; puis, tandis qu'insoucieux, je poursuivais ma lente et délicieuse flânerie, j'aperçus là-bas, à l'orée de l'ombreuse avenue du Méchouar, un blanc moutonnement de burnous ondulant comme des vagues ourlées d'écume, d'où émergeait par instants, avec de bizarres tournoiements, un lustre fantastique, de forme cylindrique, illuminé de petites flammes clignotantes, oscillant en cadence, à mesure que progressait la foule houleuse, psalmodiant une étrange mélopée.

Je m'approchai de cette tourbe compacte, bruyante, débordant ça et là, avec des remous, précédée d'un groupe de

musiciens indigènes, exécutant à l'aide d'instruments aussi variés qu'hétéroclites une maigre et sauvage cacophonie. C'était le cortège nuptial qui accompagnait, jusqu'à sa demeure, un jeune fiancé chevauchant, caracolant fièrement au milieu de ses nombreux parents et amis.

Et les cris de joie, les « you-you » perçants, aigus, proférés par la bande hurlante des *yaouleds* en délire, redoublaient d'intensité, cependant que les chants hyménéens, dolent épithalame, s'égrenaient maintenant dans la nuit bleue, criblée de scintillantes étoiles. Et la longue théorie musulmane, étrange agglomérat de têtes dodelinantes, coiffées de chéchias et de turbans, réunis en une confraternelle promiscuité, s'acheminait lentement, d'un pas rythmé, silencieux, avec des glissements frôleurs de babouches sur le sol, à la lueur falote, tremblotante, des bougies fumeuses, au son nasillard, aigrelet, des clarinettes arabes, des guitares et des violons indigènes. O l'ineffable orchestre ! O l'inoubliable et combien troublante musique !... Rangés en ligne, munis chacun de son instrument, leur visage de cire brune éclairé

par la flamme jaunâtre des chandelles virevoletant de-ci de-là, comme de fantastiques feux-follets, ils allaient, la démarche solennelle, drapés dans les plis de leurs burnous flottants, l'un modulant sur un primitif hautbois, de naïves mélopées ; l'autre faisant grincer son archet, à l'instar des ménétriers italiens, sur un crin-crin peinturluré, au son fêlé, caverneux ; un troisième pinçant de ses longs doigts maigres d'ivoire jauni, les cordes vibrantes d'une mandoline en carapace de tortue ; un quatrième, scandant cette cacophonie, d'un rauque ronflement de tam-tam, ponctué par intervalles, de brusques « you-you », pareils aux trilles flûtés d'un rossignol égrenant, on eût dit, à gorge déployée, dans la nuit tiède, embaumée, ses joyeuses et claires vocalises...

Par instants, des feux de bengale multicolores, projetaient brusquement sur cette foule ambulante des lueurs fantasmagoriques, des reflets d'incendie, inondant soudain d'une féerique clarté, ce troupeau humain, entoisonné de laine blanche et mettant en relief toutes ces physionomies béates, d'une cireuse matité, où scintillaient

des regards luisants comme des escarboucles. De capiteuses senteurs d'encens, de canelle et de girofle, mêlées à de brûlantes bouffées de siroco, flottaient mollement dans l'air chargé d'électriques effluves, tandis que le cortège nuptial se dirigeait vers le quartier maure, en psalmodiant d'une voix nasillarde, mirlitonesque, ses interminables et monotones litanies, invoquant sans doute, en faveur des futurs époux, les bénédictions d'Allah et la prestigieuse intervention du prophète Mohammed. Des coups de feu crépitaient parfois, comme de secs claquements de fouet, provoquant, de la part des *yaouleds* exubérants, un redoublement de cris aigus, grelottants, qui, pareils à de claires fusées, montaient allègrement vers le firmament bleu.

Cependant, le modeste héros de cette pieuse cérémonie, le visage encapuchonné de laine, à demi voilé, émergeant de la foule ambiante, caracolait toujours sur sa blanche monture aux harnais brodés, étincelants.

Parvenu enfin devant sa demeure, le fiancé mit pied à terre et franchit le seuil

de la blanche habitation mauresque, suivi du groupe de ses familiers empressés, affectueux. Presque aussitôt, l'orchestre hétéroclite interrompit son étrange marche nuptiale; les chants liturgiques, les lentes mélopées prirent brusquement fin, et, tandis que le flot houleux des indigènes loquaces s'éparpillait de ci, delà, bruyamment, avec de gutturales éructations, parmi les ruelles étroites et tortueuses du quartier arabe aux blanches terrasses, je m'attardai seul, en ce milieu exotique si suggestif, en ce coin troublant de l'Islam où, en dépit de la civilisation européenne et de l'intime contact des roumis, se conservent intactes, infrangibles, en l'esprit religieux des fidèles croyants, les traditions et les coutumes musulmanes prescrites de temps immémorial, en termes solennels, par la loi coranique, et, m'éloignant enfin, comme à regret, je me dirigeai lentement vers le centre de la ville, en proie à de vagues et nostalgiques pensées.

Pèlerinage à Sidi-bou-Medine

Chaque année, le jour de la fête du Mouloud, les indigènes résidant à Tlemcen ont coutume de se rendre en foule, processionnellement, à Sidi-bou-Medine et de pénétrer dans la koubba où est inhumé le vénéré marabout qui a donné son nom à ce coquet village musulman, dont les maisons blanches en terrasse s'accrochent au flanc rocheux d'une colline abrupte, parmi les riantes frondaisons des vignes, des figuiers et des gigantesques cactus.

Dès l'aube, de nombreuses théories d'Arabes vêtus de burnous éblouissants et de Mauresques parées d'éclatantes gandouras, de miroitants haïks, s'acheminent

pieusement vers ce lieu de pèlerinage et vont, suivant l'antique tradition, à l'occasion du solennel anniversaire de la naissance du Prophète, baiser le tombeau sacré du célèbre « ouali » qui reposé là-bas, depuis plus de sept siècles.

Par un heureux hasard, cette fête traditionnelle coïncidait avec ma présence à Tlemcen. Désireux d'assister, avant mon prochain départ, à cette pittoresque cérémonie, je me dirigeai, dès le matin du jour fixé par la coutume indigène, en compagnie de mon ami Jean Daubry, vers ce lieu de prédilection et nous suivîmes, en flânant, le chatoyant cortège qui s'éparpillait déjà le long de la route ensoleillée, saupoudrée de poussière blanche, dont le large ruban moiré se déroulait jusqu'au pied de la colline où s'érige la merveilleuse mosquée de Sidi-bou-Medine, flanquée de son minaret incrusté de mosaïques polychromes, qui se dressait là-bas, vers l'azur, avec de splendides miroitements d'émail.

A droite de la route s'étend une vaste nécropole musulmane où, parmi les fourrés de myrtes et de lentisques, s'éparpil-

Pélerinage à Sidi-Bou-Medine

Un puits fort ancien, quasi millénaire... (page 108)

lent de blancs mausolées enluminés de multicolores arabesques.

Plus loin, se dressent, de ci de là, emmi le feuillage vernissé des figuiers, les ruines grisâtres d'anciennes koubbas enguirlandées de lichen et de pariétaires. L'on dirait d'une large « Voie Appienne » où, plongés depuis des siècles en l'énigmatique silence de la mort, dorment en paix leur ultime sommeil, des saints vénérés, d'éminents jurisconsultes, d'illustres savants de l'Islam, dont l'impérissable souvenir se perpétue d'âge en âge, avec une vitalité toujours nouvelle, dans l'esprit traditionnaliste des pieux musulmans.

Parmi ces tombeaux qui s'effritent et se désagrègent de plus en plus, exposés aux atmosphériques intempéries, destinées fatalement à disparaître, avant qu'il soit longtemps, devant l'impassible philosophie des disciples de Mohammed, surgit à droite de la route un blanc marabout coiffé de tuiles vernissées.

« Quel est donc ce coquet édifice ? », demandai-je soudain à mon aimable cicerone.

— C'est, me répondit-il aussitôt, le

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R. 24

marabout de Sidi-Senoussi, savant distingué dont la belle âme s'envola jadis vers les splendeurs éthérées où l'avait précédé son illustre ancêtre, le glorieux Prophète.

« Sidi-Senoussi était un chérif hosni, c'est-à-dire un noble descendant de Hassen, fils d'Ali ben Aboutaleb, oncle du Prophète Mohammed. Suivant la tradition, que je me garderai bien de révoquer en doute, me dit, avec un sourire un tantinet sceptique, le jeune et spirituel magistrat, ce haut et très savant personnage dont les mânes sacrés reposent, comme vous le voyez, à peu de distance de celles du non moins haut et non moins savant Sidi-bou-Medine, composa plusieurs ouvrages remarquables sur l'unité de Dieu. On raconte même que pour rendre un éclatant hommage au prestigieux talent, à l'irréprochable orthodoxie de son co-disciple, le prophète Ibrahim avait accepté avec joie la noble mission d'enseigner au Paradis, à de jeunes et purs néophytes, les vérités qui se dégagent, éclatantes, de l'œuvre théologique de Sidi-Senoussi.

« Et savez-vous où l'illustre maître s'installait pour professer dignement son cours

à ses fervents élèves ? Non pas, mon cher ami, comme vous pourriez le croire, à huis-clos, en une classique cathèdre, au centre d'un obscur amphithéâtre, mais en plein azur céleste, en un magnifique décor édénique, illuminé de splendides clartés, à l'ombre d'un arbre célèbre, aux luxuriantes frondaisons, qui porte le nom poétique de « Sedrat El Moun Taha » ce qui signifie textuellement « le lotus ou santal rouge du point terminus ».

« Les croyants affirment, et nous devons nous incliner respectueusement devant cette opinion, que cet arbre prestigieux forme la limite où s'arrêtent les actions humaines au Paradis d'Allah. De même que la plupart des célèbres «oualis[1]» musulmans, Sidi-Senoussi est d'ailleurs considéré, par ses coreligionnaires, comme un puissant thaumaturge. De miraculeuses légendes viennent corroborer cette naïve croyance et rehausser encore, aux yeux des indigènes, le prestige de ce grand marabout.

« Parmi ces légendes, poursuivit Jean

1. Saint.

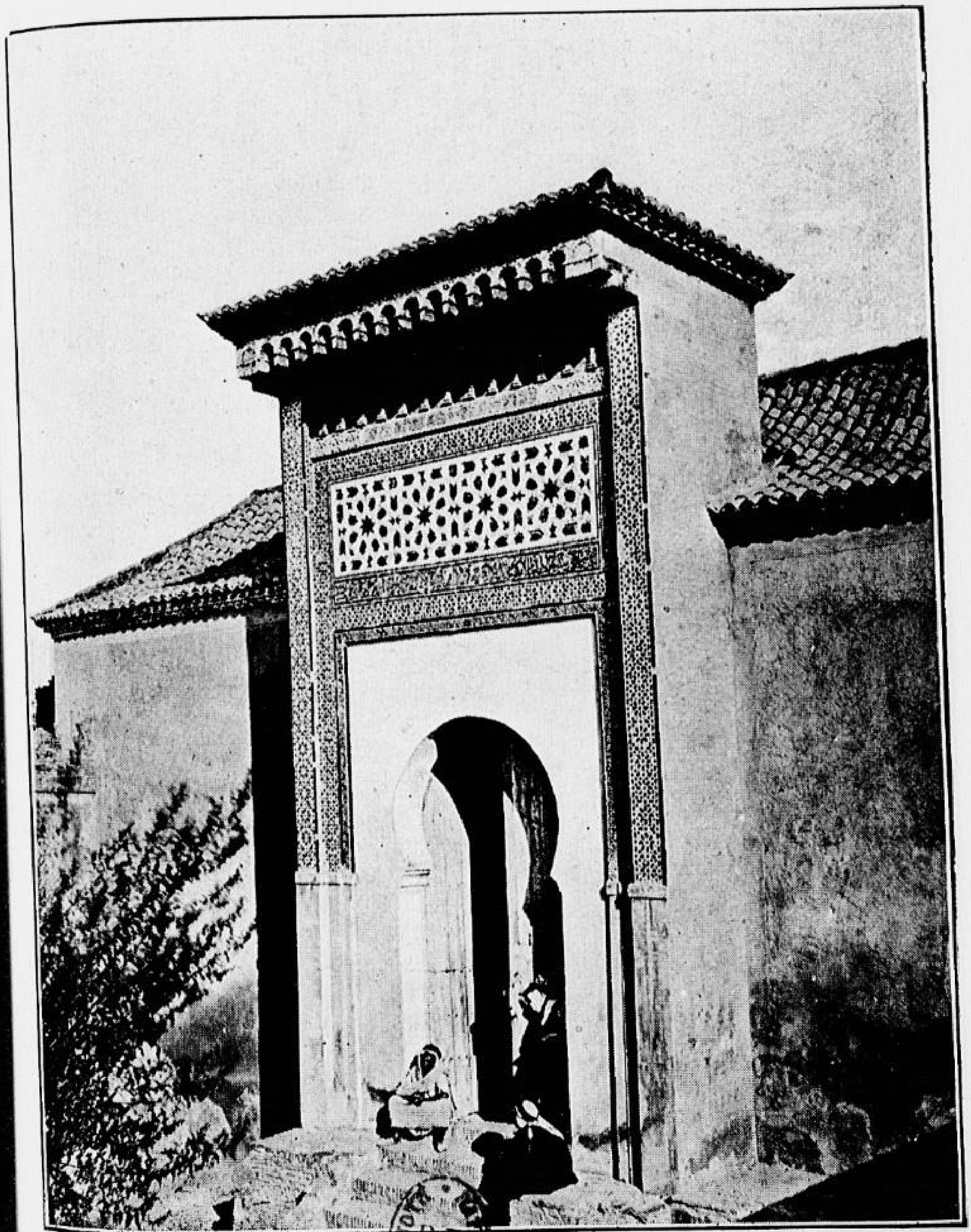
Daubry, il en est une que l'on m'a rapportée et que je vais vous conter le plus fidèlement possible.

« La voici :

« Un beau jour, tandis que Sidi Senoussi, emmitouflé dans une longue lévite blanche, était agenouillé sur le sol, ses regards extatiques tournés vers l'Orient ensoleillé, communiant de toute son âme avec Allah et son prophète Mohammed, un de ses plus fervents coreligionnaires priait également derrière lui, invoquant pieusement, la face contre terre, le saint nom de Dieu.

« Ce fidèle disciple du Prophète avait déposé à ses pieds, près de ses babouches, un quartier de viande qu'il venait d'acheter chez un boucher indigène de la ville ; sa prière terminée, il chaussa ses babouches, prit la viande et s'achemina vers sa demeure. Arrivé chez lui, l'heure du repas ayant sonné, ou plutôt son estomac criant famine, il s'apprêta à faire cuire le morceau de mouton qu'il avait rapporté et le plaça sur un feu clair dont les flammes ardentes léchèrent bientôt la carne fraîche, appétissante. Cependant il se tenait debout, immobile, près du foyer incandescent,

Sidi Haloui



Séduit par la beauté artistique des mosaïques... (page 82)

surveillant avec attention la cuisson de sa substantielle nourriture qu'il contemplait déjà avec des regards de sensuelle convoitise. Bientôt il s'étonna de la lenteur insolite avec laquelle s'effectuait la coutumière opération culinaire, et, croyant que la combustion était insuffisante, il se mit à l'activer à l'aide de brindilles sèches qui firent autour de la chair graisseuse, une lumineuse et chaude flambée.

« Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en dépit de ses efforts, il s'aperçut que la viande restait intacte et que le feu se consumait en vain dans le brasero où il flambait, toujours alimenté par de nouvelles brindilles et de crépitantes racines de caroubiers.

« Stupéfait à la vue de cet étrange phénomène et convaincu, en sa crédulité naïve de musulman, qu'une puissance occulte, surnaturelle, venait d'opérer ce miracle sous ses yeux agrandis par une révérentielle épouvante, il se rendit en hâte auprès du vénéré marabout qu'il ne tarda pas à rencontrer aux abords de la ville et qu'il accosta brusquement, en proie à une émotion bien naturelle :

« — Eh bien ! qu'y a-t-il ? lui demande, quelque peu étonné, Sidi-Senoussi, en le regardant fixement.

« — Ah ! Sidi, répond le brave musulman ; Allah Akhbar[1] ! je n'y comprends rien et je te supplie de m'écouter. Je viens d'essayer de faire cuire du mouton sur un feu très ardent et j'ai constaté, au bout d'un certain temps, que la viande était aussi crue, aussi sanguinolente que lorsque je l'avais achetée au marché. Que t'en semble ? Suis-je, en cette occurrence, la victime d'une machination du diable ? Ou bien Allah veut-il m'éprouver ? Je t'en conjure, dis-moi la vérité. Je me fie à ta haute sagesse et à ta sainteté. »

« Le marabout, toujours impassible, garda un silence énigmatique ; puis, égrenant en ses doigts fuselés de vieil ivoire, son chapelet aux grains luisants de santal, il proféra lentement, d'une voix grave, solennelle, ces symboliques paroles :

« Quiconque prie derrière moi, ne peut « recevoir les atteintes du feu ! » ; et il s'éloigna à pas lents, tandis que le fidèle croyant

1. Dieu est grand.

méditait pieusement cet ingénieux aphorisme. »

.....

Cependant, éparpillées ça et là, le long de la route bigarrée de multicolores oripeaux pailletés d'or et scintillant au soleil, des groupes de pèlerins en habits de fête, s'abritaient à l'ombre des oliviers, illuminant de taches versicolores le féerique décor où s'agitait cette rutilante fantasmagorie.

Des indigènes, marchands de gâteaux, de pâtisseries fleurant l'huile rance et le miel, s'échelonnaient sur le parcours, étalant leur appétissante marchandise givrée de sucre, dorée, croustillante, aux yeux alléchés des *yaouleds* hilares qui, l'eau à la bouche, contemplaient avec des regards brillant de gourmandise, tous ces bonbons peinturlurés et ces gâteries suant la friture, tandis que d'autres, les privilégiés de la fortune, les dégustaient avec de sensuels claquements de langue et se pourléchaient voluptueusement les doigts huileux, rougis au henné. Par instants, des Mauresques emmitouflées de blancs haïks de soie, égrenaient dans l'air,

où flottaient de balsamiques senteurs, de stridents « you-you » pareils aux trilles flûtés du rossignol, cependant que la théorie des pieux disciples du Prophète s'accroissait de plus en plus et progressait lentement vers le lieu sacré, bravant impunément les ardeurs solaires, tout à la joie mystique du pieux pèlerinage accompli dans sa traditionnelle solennité, pour clore avec splendeur la grande fête du Mouloud.

Nous parvînmes bientôt à proximité du village.

Un étroit sentier raboteux, escarpé, s'insinuait en serpentant jusqu'à la mosquée, à travers un tohu-bohu de maisons mauresques, un enchevêtrement cahotique de bâtisses lourdes, silencieuses, percées de de portes basses, hermétiquement closes.

Des allées et venues de femmes et de fillettes indigènes, étincelant de sequins et de paillettes métalliques, s'entrecroisaient avec des rires ornés d'éblouissantes quenottes et de baisers sur le front.

Près d'un café maure, des Arabes emmaillotés dans leurs blanches lévites, étaient assis sur des nattes, et devisaient à voix basse en attendant l'arrivée du cortège

auquel ont coutume de se joindre les différentes sectes musulmanes de Tlemcen.

Sur les terrasses badigeonnées à la chaux, surgissaient bientôt de nombreuses Mauresques coiffées de foulards multicolores profilant leur silhouette exotique, nimbée de blonde lumière, sur le bleu du ciel immaculé.

Devant nous, s'étalait jusqu'à la mer, un merveilleux panorama, comme voilé d'une buée mauve, diaphane, qui s'effilochait peu à peu, à mesure que le soleil s'élevant à l'apogée de sa gloire fulgurante, dardait plus violemment ses flèches d'or sur la profonde vallée de la Saf-Saf, qui se creusait à nos pieds, verdoyante comme un coin de France, pomponnée de vignes et d'oliviers, avec, çà et là, de pimpants villages aux blanches maisonnettes coiffées de tuiles vermillonnées, éclatantes.

Là-bas, perché sur une éminence, émergeant comme d'un monstrueux turban vert, Tlemcen apparaissait à nos regards, dans toute sa beauté charmeresse, encore parée de ses matinales fanfreluches, étirant ses voiles, secouant comme à regret, sa torpeur, puis, surgissant soudain d'un fouillis

de dentelles et plongeant sa chair satinée, liliale, en un bain de soleil, tout parfumé d'exquises senteurs, avant de revêtir sa splendide parure rehaussée de scintillantes pierreries.

Tandis que la foule compacte des pèlerins, précédée des sectes religieuses groupées autour de leurs bannières multicolores, s'achemine lentement vers le village, nous franchissons le seuil de la mosquée où règne encore un silence imposant, solennel, et nous nous arrêtons, à l'orée d'une galerie à ciel ouvert, dallée de faïence polychrome, resserrée entre des murailles éclatantes de blancheur.

A gauche s'érige la koubba où repose Sidi-Bou-Médine ; à droite se dresse grandiose, majestueuse, la porte monumentale de la mosquée, encadrée de mosaïques versicolores. Un Arabe au teint de cire, à la barbe noire, ondulée, soyeuse, au visage émacié de Christ, qu'auréole un voile de blanche mousseline, le corps drapé d'un burnous de soie, les pieds nus, chaussés de babouches en cuir jaune, se promène, à pas lents, dans le vestibule, tel un moine en son cloître : c'est le

mokaddem[1]. Accueillant, empressé, la physionomie souriante, il s'avance aussitôt vers nous, et, après un échange de paroles courtoises, nous invite à visiter le mausolée du célèbre « Ouali ». Nous franchissons, en compagnie de notre aimable guide, le seuil d'une porte ogivale rehaussée d'un auvent en forme de chapiteau, coiffé de tuiles vernissées. A droite et à gauche gisent, scellées dans le marbre du sol, des pierres tombales couvertes de funéraires inscriptions :

« Ce sont mes ancêtres qui sont inhumés là », nous dit simplement le mokaddem, en descendant les quelques marches qui accèdent au mausolée où le grand marabout dort son dernier sommeil.

Une salle exiguë, au parquet dallé de marbre humide, aux murs blanchis à la chaux, où sont appendus des cadres défraîchis, avec de primitives gravures coloriées représentant des vues de la Mecque, nous sépare encore du fameux tombeau. Çà et là, dans les coins, sont accroupis quelques indigènes en guenilles, comme prostrés, stu-

1. Économe de la mosquée.

pides. Une chose insolite attire soudain nos regards : un puits fort ancien, quasi millénaire, orné d'une margelle en onyx jaunâtre dont le bord est usé en divers endroits, par le frottement de la chaîne qui sert à puiser l'eau miraculeuse, depuis un temps presque immémorial [1].

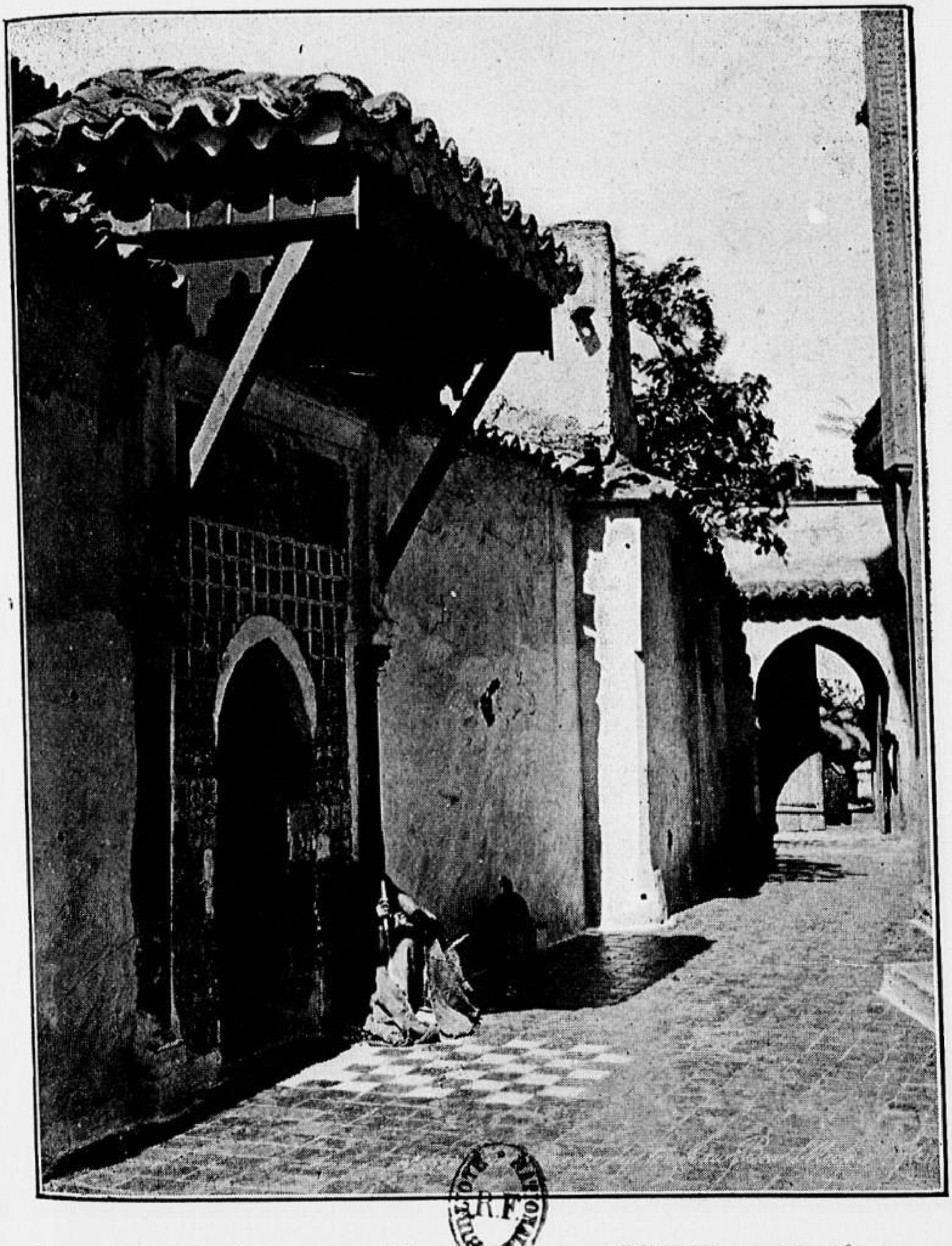
Avant de nous introduire dans le sanctuaire, le mokaddem appelle notre attention sur une plaque de marbre blanc, encastrée dans la muraille et striée de caractères arabes.

« C'est là, nous dit-il, que repose l'agha des Beni-Snouss, Sidi-Abdallah, assassiné, comme vous le savez, en 1856, grâce à la complicité du capitaine Doineau. »

Dans un encadrement vermiculé, de plâtre polychrome, s'ouvre une porte basse, drapée de soie frangée d'or : c'est l'entrée du tombeau où, dans la mystérieuse pénombre d'une blanche koubba, se profile le sarcophage, recouvert de dentelle blanche et de soie polychrome, tissée de fil d'or. De fades relents d'encens et de crypte

1. Les Indigènes attribuent en effet à l'eau pure, cristalline, de ce puits enchanté, des qualités surnaturelles, d'une merveilleuse efficacité.

Pélerinage à Sidi-Bou-Medine



A gauche s'érige la koubba où repose Sidi-Bou-Medine...

(page 106)

humide flottent en l'oppression d'une lourde atmosphère ; des faisceaux d'oriflammes aux traditionnelles couleurs de l'Islam, s'inclinent pieusement au-dessus du catafalque ornant, comme d'un dais somptueux, la dépouille du vénéré Sidi-Boumédine. Aux murs, sont suspendus de nombreux cierges enjolivés de papier dentelé, multicolore, naïfs ex-votos offerts en l'honneur du saint par d'anonymes disciples de Mohammed.

Près du sarcophage recouvrant les restes de Sidi-Boumédine, gît un autre cercueil en bois sculpté, drapé de luxueuses étoffes, où repose, à côté de son maître, l'un des plus fervents disciples du savant marabout.

« Connaissez-vous l'histoire de Sidi-Boumédine ? » nous demande l'érudit mokaddem, en esquissant un spirituel sourire.
« Non, sans doute ? Eh ! bien la voici en quelques mots :

« C'est vers la fin du règne de Yacoub El-Mançour, deuxième successeur du célèbre Abd-el-Moumen de la dynastie des Almohades, que mourut Choaïb-Huceïn-El-Andaloci, surnommé Abou-Médiane

(Bou-Médine), né à Séville au commencement du XII^e siècle. Après avoir professé successivement à Bagdad, à Séville, à Cordoue et à Bougie, il s'installa dans cette ville où la science était alors très florissante. Desservi par des envieux auprès du roi Yacoub El-Mançour, il fut mandé à Tlemcen par ce monarque qui désirait lui faire subir un interrogatoire. Humble ascète, fidèlement attaché à ses disciples de Bougie qui lui témoignaient une profonde vénération, il leur fit part du message le concernant et, mélancolique, en proie à de sombres pensées, il leur tint ce langage énigmatique :

« Pour obéir au souverain, je vais me dirigervers Tlemcen où le devoir m'appelle, mais je ne verrai point le roi. »

« Puis, après avoir baisé chacun de ses disciples sur le front, il se rendit à regret vers la capitale du Maghreb et parvint enfin à l'orée du village d'El-Eubbad, à proximité de Tlemcen, où il reçut de la part des habitants, le plus gracieux accueil. Séduit par la prestigieuse beauté, par le charme pittoresque de ce site merveilleux, il en demanda le nom aux notables indi-

gènes du village, et, comme ceux-ci lui répondaient : « El-Eubbab » (les adorateurs) :

« Ce lieu convient à merveille au repos », répartit doucement Sidi-bou-Médine, et le même jour, tandis qu'il cheminait aux entours de l'Oued-Isser, il rendit pieusement sa belle âme à Dieu en prononçant ces paroles : « Allah est la vérité suprême ».

On transporta son corps à El-Eubbad où il fut inhumé solennellement et où il repose en paix.

En-Naceur, le successeur de Yacoub-El-Mançour, fit élever au vénéré savant, le mausolée qu'embellit plus tard le roi Yaghmoracen, émir de la tribu des Abdel-Ouadites et le fondateur de la dynastie des Beni-Zeyanides, dont le corps est inhumé dans la grande mosquée de Tlemcen.

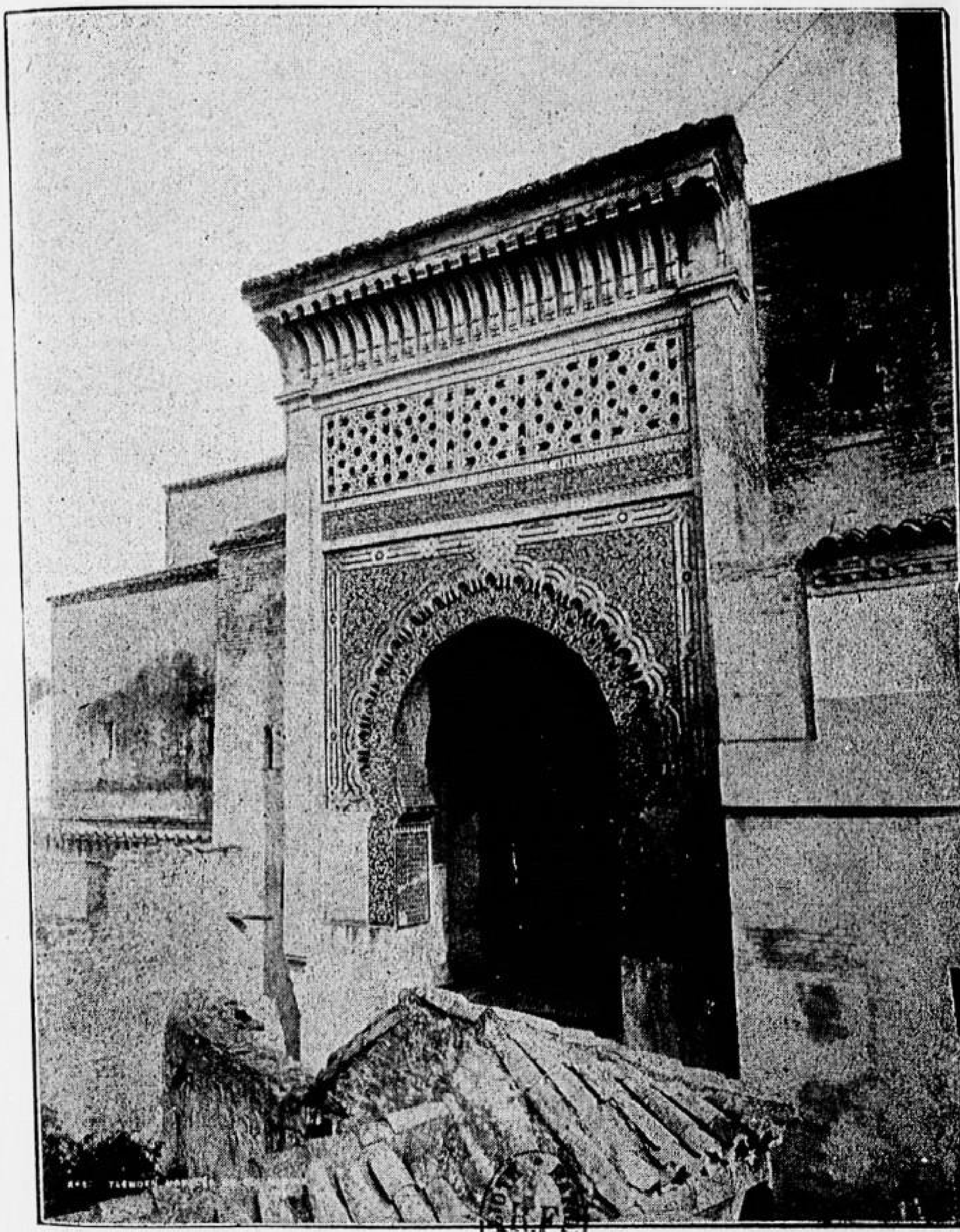
A l'entrée du temple érigé au XIV^e^ siècle, sous le règne du sultan Abou Lhacen, en l'honneur du vénéré Bou-Médine, s'ouvre un somptueux portail en arcade, du plus pur style mauresque, enluminé de délicates mosaïques vernissées, polychromes, encadrant la coupole blanche, décorée

d'arabesques, sous laquelle s'abrite l'escalier monumental qui mène à la porte de la mosquée. Cette porte qui dresse sa gigantesque ossature de cèdre massif revêtue d'une plaque de bronze, ciselée de fines arabesques, est une véritable œuvre d'art ; elle est ornée d'un énorme heurtoir en cuivre ajouré qui en rehausse encore la valeur sculpturale.

A droite du portail se dresse, vers l'azur, le minaret, marqueté de céramique émaillée, scintillant au soleil, comme une pluie de gemmes multicolores.

Une cour pavée en faïence sépare le portique, de l'intérieur du temple musulman. Au centre de cette cour ensoleillée, miroitante, s'épanouit une large vasque d'onyx, servant aux ablutions des fidèles. Huit travées d'arcades blanches, revêtues de plâtre, on dirait ciselé, guilloché comme un bijou précieux, par un prestigieux orfèvre, retombent sur des colonnes en marbre rehaussées de chapiteaux joliment sculptés et supportent la voûte de la mosquée. Le « mirhab », dont l'arcade est soutenue par deux colonnes en onyx, est strié d'un fin réseau d'arabesques blanches, pareil à une

Pélerinage à Sidi-Bou-Medine



A l'entrée du temple s'ouvre un somptueux portail...

(page 111)

draperie de guipure antique. Cela tient du merveilleux et, en présence d'une telle perfection de dessin, d'une telle pureté de lignes, je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un rêve fantasmagorique, d'une féerique illusion, si je n'avais pas été transporté soudain, comme par magie, dans un merveilleux palais des Mille et une nuits, et si je n'allais point voir surgir, parmi toutes ces splendeurs artistiques, quelque princesse Schéhérazade, foulant d'un pas majestueux les nattes et les tapis multicolores qui jonchaient le sol dallé de marbre, du sanctuaire.

C'est en effet, avec le palais de l'Alhambra, ce que l'art mauresque a produit de plus parfait, de plus pur.

Derrière la mosquée, au faîte d'une rocheuse éminence surplombant l'enchevêtrement des terrasses blanches enguirlandées de pampres verts, se profile la lourde ossature de la Médersa dont les toits, coiffés de tuiles vernissées, miroitent au soleil.

On y accède par un escalier abrupt, aboutissant à la porte de la célèbre Faculté musulmane, érigée par le sultan Abou

Lhacen. Ce n'est plus maintenant qu'une vulgaire école arabe où les jeunes indigènes du village viennent réciter, machinalement, les versets du Coran. Il ne reste, hélas ! de son antique splendeur, que de bien modestes vestiges, et il y a lieu de craindre qu'avant qu'il soit longtemps, il ne subsiste de cette grande Université si florissante, que le vague souvenir des illustres maîtres dont la science théologique y brillait jadis avec tant d'éclat.

« C'est là, dit le mokaddem, que le savant Ibnkhaldoun, l'historien des Berbères et bien d'autres docteurs, professèrent autrefois le haut enseignement ».

Au fond d'une cour intérieure, au sol effrité, s'ouvre la salle nue, délabrée, jonchée de nattes d'alfa effilochées, où de jeunes musulmans, coiffés de chéchias et vêtus de blanches gandouras, dodelinent de la tête, tels de petits magots chinois, sous l'œil paterne d'un vieillard illettré, qui, du matin au soir, égrène de ses doigts amaigris, parcheminés, les grains jaunes de son chapelet de la Mecque.

A droite et à gauche de la cour criblée de lumière blonde, s'érigent encore les

étroites cellules où les *tolbas*[1] se cloîtraient pour se livrer à l'étude des sciences théologiques.

De l'autre côté de la mosquée, au fond d'une sorte de crypte humide, salpêtrée, où l'on accède par un petit escalier creusé dans le sol, se dressent en leur imposante nudité, que ronge peu à peu la corrosive vétusté, les ruines somptueuses du palais des Sultans, dominant la merveilleuse vallée de la Saf-Saf, chère au prestigieux pinceau du maître orientaliste Noiré.

De blanches arcades adornées de fines arabesques du style mauresque le plus pur, attestent, en dépit des siècles destructeurs, la magnificence et la beauté artistique de cette antique résidence royale d'où l'œil, illuminé par un féerique décor embrasse, à perte de vue, jusqu'en les lointains vaporeux de l'horizon, l'un des panoramas les plus chatoyants, les plus riches en couleur qu'il soit possible d'imaginer.

1. Etudiants.

Une fête religieuse

Soudain, monta vers l'azur une vibrante fusée de « you-you » tandis qu'une houleuse rumeur où l'on percevait de vagues et monotones incantations liturgiques, parvenait jusqu'au fond du temple morne, silencieux. Dans l'air surchauffé par la blanche incandescence du soleil ascensionnant vers le zénith, crépitaient des cris stridents, de joyeuses clameurs saluant l'arrivée du cortège que précédait la longue et pittoresque théorie des sectes religieuses déployant, emmi le ciel de saphir, leurs multicolores oriflammes frangés d'or, leurs brillants étendards surmontés du traditionnel croissant.

Au centre du village, le long de la sente ravinée, caillouteuse, aboutissant à la mosquée, se déroulait un hétéroclite défilé de burnous éblouissants, pareil à un moutonnement compact de blanches toisons escaladant le flanc d'une abrupte colline, tandis qu'au bord de la route, s'échelonnaient deux rangées d'indigènes extasiés, on eût dit hypnotisés par ce spectacle étrange. Sur les terrasses étagées en gradins, un tas de petites Mauresques au visage peinturluré, teintes au henné, coiffées de chéchias coniques brodées d'or, la poitrine surchargée de bijoux en chrysocale et de sequins étincelants, le corps attifé de soie polychrome et de fine dentelle pailletée d'argent, acclamaient les pèlerins avec des gestes exubérants, des cris perçants d'hystériques, de spasmodiques trémoussements.

En tête du cortège dont le flot houleux montait de plus en plus, endigué par des berges humaines où se creusaient, par instants, de larges brèches, s'avançait un groupe de musulmans, tête nue, leurs longs cheveux noirs éparpillés sur les épaules, vêtus tout uniment d'une gandoura pareille

à une longue chemise, précédés d'un agent de police indigène, affairé, le visage couperosé, tout dégouttant de sueur, écartant, à l'aide d'une matraque, les yaouleds qui encombraient l'étroite avenue : c'était la confrérie des Aïssaouas, serrés les uns contre les autres, titubant comme des hommes ivres, la tête oscillante, le visage pâle, émacié, hirsute, le front maculé de sordide sueur, l'œil fixe, la bouche écumante.

Devant ce groupe, marchaient d'un pas automatique, saccadé, deux énergumènes pareils à des fous en proie à une crise d'hystérie, le regard étincelant, farouche, dardant parfois autour d'eux des lueurs métalliques, sanguinaires, claquant des dents, le corps secoué de brusques frissons, comme tenaillé par une fièvre intense ; puis, soudain, éructant avec un horrible rictus, des hurlements aigus, prolongés, de bêtes en rut et se précipitant sur le sol rocailleux, le visage ensanglanté, leur nudité velue étalée sans vergogne aux yeux contemplatifs de leurs coreligionnaires.

Venaient ensuite les multiples représentants des autres sectes Tlemcéniennes,

brandissant, d'un geste fier, leurs brillants étendards et psalmodiant de monotones mélopées, avec de bizarres dodelinements de tête, au son aigrelet, nasillard, des clarinettes indigènes, que ponctuaient les ronflantes vibrations des tam-tams.

Et, tandis que les « you-you » des Mauresques fusaient sans cesse dans l'air pur en signe d'allégresse, la blanche procession s'engouffrait avec des remous, sous le porche exigu qui précède la longue galerie ensoleillée au seuil de laquelle se tenait impassible, solennel, le mokaddem.

Ce fut alors, entre les pèlerins, un échange de cordiales salutations, d'affectueux baisers de paix accompagnés de pieux propos, de confraternelles protestations en l'honneur du vénéré Sidi bou Médine.

Puis, devant la porte de la koubba, les monotones mélopées s'égrenèrent de nouveau, scandées d'oscillations de tête dont la vitesse s'accélérait à mesure que l'*andante* des chants liturgiques se transformait peu à peu en un *allegretto* saccadé, haletant. Cependant la foule moutonnante, houleuse, s'insinuait lentement dans l'intérieur du mausolée où repose en paix le grand

marabout, tandis que des cassolettes de terre s'exhalait une buée bleuâtre d'encens qui parfumait d'aromatiques effluves l'atmosphère alourdie, viciée par d'écœurants relents de laine et de sueur humaine.

Sur les marches de la mosquée, un tas de burnous enturbanés et de chéchias écarlates, s'étageaient comme sur les banquettes d'un théâtre, pour assister au prestigieux spectacle dont les Aïssaouas constituaient la principale attraction.

Les deux hystériques qui, tout à l'heure, ouvraient la marche du cortège en proférant des cris d'hyènes affolées d'amour, émergeaient, par instants, de la foule grouillante des indigènes massés dans la lumineuse galerie qui s'étend entre la mosquée et la koubba du célèbre thaumaturge.

L'œil hagard, la prunelle étincelante, les traits crispés, la bouche baveuse, ils allaient et venaient comme des hypnotisés en proie au délire exalté du fanatisme religieux, éructant parfois de cyniques aboiements, de sardoniques ricanements, puis, s'écroulant comme des brutes ivres, à

même les dalles de pierre, avec d'extravagantes contorsions, de hideuses grimaces, d'horribles simagrées.

Soudain l'un d'eux, farouche, les cheveux épars, la physionomie convulsée, livide, la bouche démesurément ouverte, les lèvres frémissantes, se précipite sur un indigène qu'il fascine de son regard magnétique et qu'il renverse d'un geste brusque, sur le sol où il le maintient immobile, le corps raidi, cataleptique ; le visage souriant, satisfait sans doute de son inoffensive victoire, il s'agenouille alors pieusement, la face contre terre, dans l'attitude d'un humble croyant en prière ; puis, avisant un infime objet, il le saisit avec les dents et s'amuse à le lancer, de ci de là, tel un jeune chat pourchassant une souris.

Mais voici qu'un autre Aïssaoua, vigoureux, herculéen, le torse nu, aux muscles saillants, se détache du groupe de ses coreligionnaires, et, brandissant un large sabre à la lame effilée, s'en enfonce stoïquement la pointe dans le cou ; puis, les traits impassibles, les membres invulnérables, se frappe à coups redoublés les

bras et les jambes avec le tranchant de cette arme, tandis que la tourbe des spectateurs indigènes s'extasie, émerveillée et que, rangés le long de la muraille, l'œil atone, hébétés, les pieux sectaires psalmodient consciencieusement leurs monotones litanies, avec des balancements rythmés du torse, au son des clarinettes et des tambourins. On apporte alors à l'Aïssaoua une longue barre de fer incandescente qu'il promène sans barguigner sur les diverses parties de son corps réfractaire aux brûlures, indemne de toute souffrance, et, modeste, sans le moindre cabotinage, insoucieux de la galerie béate, en bon musulman qui vient d'accomplir un rite pour clore solennellement la fête du Mouloud et exalter, à sa façon, la mémoire du vénérable Bou Médine, il rentre dans le rang, confondu bientôt parmi la foule de ses confrères qui l'accueillent avec des gestes affectueux, des baisers sur le front.

Et le flot des pèlerins, telle une marée montante, s'accroît sans cesse, inondant d'une blanche houle le parvis du temple sacré, cherchant une issue, se frayant un

passage, en dépit des obstacles qu'il rencontre et, comme poussé par une irrésisticle attraction, envahissant avec des remous, la sombre koubba où émerge, telle une salutaire bouée, le sarcophage paré de fine dentelle du savant Ouali.

A l'extrémité du couloir où fourmille la cohue bariolée des indigènes, derrière une porte ajourée clôturant la demeure du mokaddem, un groupe de Mauresques drapées de blancs haïks, à l'abri des regards indiscrets, dardent curieusement un œil noir sur la foule masculine dont elles stimulent par d'intermittents et stridents « you-you » le zèle religieux, l'ardeur mystique qui se manifestent par une recrudescence fébrile, de nasillardes incantations, un redoublement précipité de contorsions spasmodiques, aboutissant enfin à d'ignobles pâmoisons, à des crises d'hystérie, à d'horribles convulsions pareilles à des accès de « delirium tremens ».

Aux Aissaouas succède alors une bande chorégraphique de grotesques négros qui s'avancent en se dandinant, leurs yeux d'émail virevoletant dans les orbites, le nez écrasé, la bouche lippue, épanouie en

un large sourire où brillent des perles éblouissantes. Leurs longues mains simiesques secouent des castagnettes métalliques avec un bruit de ferraille, tandis qu'ils se trémoussent, comme en proie à d'exhilarantes convulsions, tournoyant sur eux-mêmes avec de burlesques sautillements et d'horribles grimaces de macaques domestiqués. Ils progressent lentement, au son d'une musique sauvage, bizarre, qui s'exhale en sourdine d'un orchestre hétéroclite, composé d'instruments hybrides, pittoresques mandolines constellées de coquillages et de verroteries, guitares incrustées de nacre, violons peinturlurés, monocordes, petits tambours pareils à de grosses noix de coco évidées.

Voici maintenant qu'ils s'accroupissent en cercle au pied de la mosquée, vis-à-vis de la koubba de Sidi Bou Médine et modulent des airs étranges, au parfum exotique d'une douceur exquise, d'un charme troublant... C'est comme une naïve mélopée, on dirait d'un chant lointain, harmonieux ; d'une mélodie spontanée, primitive, sauvage, mais combien charmeresse, s'égrenant, telle que des perles irisées, cristal-

lines, dans l'air saturé d'encens et de benjoin.

Et les danses burlesques du Soudan, continuent, évoquant l'attrait suggestif, obsédant, nostalgique, des lointaines régions encore inexplorées, des mystérieuses profondeurs du pays noir, vous transportant comme par magie, là-bas, à Timbouctou « la ville fabuleuse où le Niger étend son onde nébuleuse... »

Aux accords voilés de cette étrange symphonie, une plantureuse négresse drapée de cotonnade polychrome, la croupe rebondie, hémisphérique, le visage mafflu, vacillant comme une masse gélatineuse, la poitrine opulente, aveulie, brimbalant de ci de là, le ventre énorme, débordant d'une ceinture de laine rouge enroulée autour de la taille, entre alors en scène et, la physionomie bestiale, le regard stupide, esquisse une danse bizarre, fantastique, avec des gestes de vieille guenon en état d'ivresse, de pénibles évolutions, de brusques saillies abdominales, des piétinements automatiques, puis s'incline en cadence, vers le sol, d'un mouvement de plus en plus accéléré, se livrant peu à peu, haletante, à une

sorte d'entraînement rythmé par l'orchestre qui l'accompagne, et s'affalant enfin pâmée, inerte, le corps ruisselant, la bouche écumante, dans les bras d'une autre négresse au torse athlétique qui la dépose doucement dans un coin, avec des gestes maternels...

La fête touchait à sa fin.

La grouillante cohue des pélerins s'écoulait au dehors et s'éparpillait au flanc de la verte colline. Les dernières vocalises des Mauresques attardées sur les terrasses blanches vibraient dans l'air où flottaient de fades relents d'étuve, mêlés à de balsamiques senteurs.

Peu à peu le silence se fit, imposant, lugubre, à l'intérieur du temple où le vénéré Bou Médine auréolé de gloire, et saturé de pieux hommages, mais hélas ! à jamais figé dans la mort, reposait maintenant de nouveau, dans la paix profonde du tombeau, et, tandis que vivement impressionné, je franchissais, comme à regret, le seuil de l'antique mosquée où je venais d'assister à un inoubliable spectacle, là-bas, sur la route poudreuse, ensoleillée, serpentine, de multiples pèlerins entur-

banés, les pieds nus en de larges babouches, s'acheminaient à la débandade vers Tlemcen la « Perle du Maghreb », merveilleux joyau serti en un riche écrin de velours, qui scintillait au loin, chatoyant, irisé de blonde lumière, auréolé d'émeraudes, d'opales et d'améthystes.

Le tombeau du roi Boabdil

« Il est là : sous trois pas
un enfant le mesure... »

LAMARTINE.

Boabdil ou Abou Abdallah est, on le sait, le dernier roi maure de Grenade. Je n'ai point l'intention de narrer ici l'odyssée de ce monarque qui, après s'être reconnu le vassal du roi Ferdinand et d'Isabelle la Catholique, s'empara de Grenade et en fut chassé par l'armée castillane en 1491. Je voudrais seulement rappeler brièvement comment le roi Boabdil qui s'était réfugié en Afrique, mourut à Tlemcen, où il s'était rendu auprès du sultan Mòuley Mohammed et faire connaître dans quelles circonstances

tout à fait imprévues, l'on découvrit son tombeau en cette prestigieuse cité.

« C'est le hasard, dit M. Brosselard[1], qui amena cette précieuse découverte. Tandis que l'on procédait à la démolition de quelques vieilles maisons arabes à proximité de la mosquée de Sidi Ibrahim, à Tlemcen, on ne fut pas peu surpris de trouver, à l'orée d'une de ces maisons, un seuil formé d'une plaque d'onyx, adornée d'une longue inscription. Les gonds de la porte avaient creusé dans le marbre une profonde empreinte ; les caractères de l'inscription étaient par endroits sensiblement altérés et semblaient usés par le frottement. L'on se perdait en conjectures au sujet de l'origine et de la nature de cette plaque d'onyx et l'on cherchait le mot de cette troublante énigme. Que signifiait cette inscription mystérieuse ? Nul ne pouvait le dire...

« On résolut, en définitive, de remettre cette épave à l'autorité militaire qui, soucieuse de conserver les vestiges du passé,

1. Extrait d'un mémoire de M. Brosselard, sur la découverte du tombeau des émirs Bou Zeyan et du roi Boabdil, publié dans le *Journal Asiatique*, en 1876.

en prit possession et la déposa au cercle des officiers où elle resta pendant plusieurs années. L'on essaya, durant ce laps de temps, de déchiffrer la mystérieuse inscription, mais ce fut en vain.

« Au début de l'année 1857, M. le général de Beaufort d'Hautpoul, commandant supérieur de la subdivision à Tlemcen, fit don de la plaque dont il s'agit au musée de la ville et l'on finit par reconnaître, après bien des tâtonnements, que cette plaque gravée de caractères à demi effacés, n'était autre que l'épitaphe du dernier roi maure de Grenade, l'illustre et valeureux Abou-Abdallah. Cette épitaphe se compose de 32 lignes très-serrées : elle est gravée en caractères d'un type andalou un peu grèle sur une plaque d'onyx, de diverses nuances, mesurant 91 centimètres de longueur sur 44 centimètres de largeur et d'une épaisseur de 6 centimètres. En voici la traduction que je transcris textuellement :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

« Que Dieu soit propice à notre seigneur Mohammed et à sa famille. Tombeau d'un

roi mort dans l'exil, à Tlemcen, étranger, délaissé parmi ses femmes, lui qui avait combattu pour la foi !... Le destin inflexible l'avait frappé de son arrêt. Mais Dieu lui donna la résignation en même temps que le malheur s'abattait sur lui. Que Dieu répande à jamais sur sa sépulture la rosée de son ciel ! Ce tombeau est celui du roi juste, magnanime, généreux, le défenseur de la religion, l'accompli, l'émir des musulmans et le représentant du Maître des Mondes, notre seigneur Bou-Abdallah, le victorieux avec l'aide de Dieu, fils de notre seigneur l'émir des Musulmans, le saint Abou l'Hacen, fils de l'émir des Musulmans Abou l'Hadjadj, fils de l'émir des musulmans Abou-Abdallah, fils de l'émir des musulmans Abou-l'Oualid, fils de Nacer El Ansari, El Khazradji, Es-Sâdi, l'Andalousien.

« Que Dieu sanctifie sa tombe et lui assigne une place élevée dans le Paradis ! Il combattit dans son pays d'Andalousie pour le triomphe de la foi, ne s'inspirant que de son zèle pour la gloire divine, et prodiguant sa généreuse vie sur maint champ de bataille, dans les mêlées terri-

bles où les armes innombrables des adorateurs de la Croix se ruaient sur une poignée de cavaliers (musulmans). Et il ne cessa, au temps de sa puissance et pendant son khalifat, de combattre pour la gloire de Dieu, donnant à la guerre sainte tout ce qu'elle exige et relevant quand il venait à chanceler, le courage de ses guerriers. Et il arriva dans la ville de Tlemcen, où il trouva toujours un bon accueil, et de la sympathie pour ses malheurs. C'est alors que s'accomplit ce qu'avait décidé celui dont les arrêts sont irrévocables... et dont tous les mortels subissent la loi, suivant ce qu'il a dit : « Toute âme goûtera la mort... » Et la mort le surprit sur la terre étrangère, loin de sa patrie, loin du pays de ses aïeux, les grands rois de la race d'El-Ansar, les soutiens de la religion de l'Elu, du préféré... et Dieu l'a élevé dans les régions de la félicité et l'a revêtu de sa grâce, entre les deux prières du soir, le mercredi de la première lune de Chaban de l'an huit cent quatre-vingt dix neuf (899) et il avait environ quarante ans d'âge. »

.....

« O mon Dieu ! puissent t'agréer les combats que j'ai combattus pour la foi ! Car ce que je crains, c'est qu'ils ne me fassent pas trouver grâce devant toi. »

. . . . . .

« Et c'est là ce qui me fait espérer ton pardon et me confier en ta bonté. »

. . . . . .

« Par les mérites de Mohammed, ne frustre pas mon espoir. »

. . . . . .

Ainsi mourut à Tlemcen, en la cité des émirs, le glorieux Boabdil, dernier roi maure de Grenade[1].

1. L'épitaphe dont il s'agit a, paraît-il, disparu depuis plus de dix ans du musée de Tlemcen où elle avait été déposée. En outre, si j'en crois une opinion autorisée, cette épitaphe aurait été composée, non pour Boabdil lui-même, mais pour Abou Abdallah Zagal, son oncle. *Adhuc sub judice*...

DEUXIÈME PARTIE

Un vieux briscard

J'avais fait sa connaissance à Tlemcen, où il était en garnison, au 2e régiment de tirailleurs indigènes.

Agé d'une cinquantaine d'années, le dos rebondi, les épaules saillantes, le crâne tondu, coiffé d'une calotte blanche recouverte d'une chéchia rouge, rejetée sur la nuque et découvrant un front luisant, bistré par le soleil ; le visage boucané, raviné de petites rides ; les joues creuses, piquées de quelques poils d'argent clair-semés, hérissés comme des soies de porc ; une petite moustache poivre et sel ombrageant sa bouche aux lèvres minces ; le menton proéminent, dissimulé sous une

barbiche grisonnante, épanouie en éventail ; les yeux gris, bridés, malicieux, aux reflets métalliques, sertis en des paupières flasques, un tantinet boursouflées, avec, au coin de l'arcade sourcilière embroussaillée, hirsute, la classique patte-d'oie s'irradiant en un réseau de petits plis et donnant à sa physionomie astucieuse, vieillotte, grimaçante, un je ne sais quoi qui évoquait l'image d'un vieux Chinois à la mine rusée, au teint d'ivoire jauni...

Il y avait vingt-cinq ans qu'il était au service de la France et il était fier, à juste titre, de ses nombreuses campagnes dont il égrenait volontiers la liste panachée, avec son accent cocasse et savoureux « di vio tiraillor » indigène.

Il avait, disait-il, non sans une certaine fatuité, pris part aux expéditions « di Brouse, di Tounisie, di Tonkin, di Malakascar », et si les manches de son dolman bleu, soutaché de passementeries jaunes, n'étaient pas festonnées de galons, en revanche, sa poitrine était chamarrée de rubans versicolores et de médailles reluisantes, dont il se parait avec une naïve gloriole.

Attaché en qualité d'ordonnance à la personne d'un jeune sous-lieutenant frais émoulu, il avait pour son patron des attentions quasi-maternelles.

Levé dès l'aube, il grillait une cigarette et préparait, avec une ponctualité chronométrique, le kahoua du lieutenant dont il brossait ensuite l'uniforme et faisait luire les bottes, avec une virtuosité digne d'un professionnel du trottoir.

C'était d'ailleurs une femme de ménage accomplie qui eût rendu des points aux chambrières les mieux stylées, dont il connaissait d'ailleurs, à merveille, les trucs et les ficelles.

Il n'avait pas son égal pour laver prestement le linge de son « superior », qu'il transformait comme par magie, en ayant soin de le saupoudrer généreusement de javel, à l'insu de l'officier qui n'y voyait goutte et se félicitait de posséder la perle des ordonnances, lorsqu'il contemplait, d'un œil admiratif, la blancheur immaculée, virginale, de ses éblouissantes chemises !

Il était, en effet, depuis belle lurette, passé maître dans l'art de blanchir où

excellent la plupart de ses collègues musulmans, jeunes blancs-becs et vieux briscards, blanchis eux-mêmes sous le harnois. Mais lui, « la connaissait dans les coins » et s'entendait, comme pas un, à jeter de la poudre aux yeux de son patron, qui, de plus en plus émerveillé par les qualités professionnelles de ce valet de chambre *sui generis*, lui prodiguait, sans compter, des marques non équivoques de sa bienveillante sympathie.

Et avec cela, flemmard comme une Mauresque, évitant avec soin les corvées trop lourdes, adorant le *farniente* dans la fumée bleuâtre des blondes cigarettes qui grésillaient du matin au soir, au bout de ses doigts fuselés, jaunis, on eût dit teints de henné.

Aussi attendait-il, avec une fébrile impatience, l'heure bénie où sonnerait pour lui, la retraite finale et où il lui serait enfin permis de réintégrer son douar d'origine, là-bas, près « di Mostaglem[1] » et de *lâcher* à jamais son uniforme de tirailleur pour revêtir, de nouveau, le burnous cher à

1. De Mostaganem.

tout bon musulman qui, en dépit du contact *impur* des roumis sceptiques et d'un séjour prolongé à la caserne, reste, malgré tout, le féal disciple du grand prophète Mohammed.

Ouaada

Une vaste plaine ensoleillée où fourmille une foule éblouissante d'indigènes des douars environnants, arrivés dès l'aube, pour prendre part à la fête qui se prépare aux abords de la ville.

Par instants, des coups de feu, signal précurseur, déchirent l'air diaphane où s'effiloche une fumée bleuâtre, floconneuse, qui se confond bientôt avec l'azur satiné du ciel immaculé.

D'étincelantes chevauchées caracolent ça et là, au soleil, avec un cliquetis métallique de gourmettes et d'étriers.

Parmi la plaine rutilante où ondulent d'innombrables burnous, éclatent de ci de

là, pareilles à de grands coquelicots, les chéchias pourpres des *raouleds* ivres de joie, gambadant, hurlant, comme des singes apeurés, en l'éparpillement des tentes qui émergent du sol, tel un semis de blancs et bizarres cryptogames.

Là-bas, à l'orée de la plaine surchauffée, s'érigent d'autres tentes d'un aspect tout différent et destinées au public européen, plus ou moins *select*, qui a coutume d'assister en foule à cet exotique spectacle.

Sous ces abris improvisés hâtivement, se dressent des tables primitives, peu ou prou claudicantes, le long desquelles courent des bancs rustiques où s'alignent pêle-mêle, impatients de participer à une plantureuse *diffa*[1], Français et Espagnols confondus en un banquet gigantesque, pantagruélique...

Il est midi, l'estomac peu complaisant des roumis gracieusement invités par le caïd organisateur de la fête commence à crier famine. Mais, en dépit de leur gourmande convoitise, ils ne voient, comme sœur Anne, que le sable d'or qui pou-

1. Festin indigène.

droie et le soleil torride qui flamboie au zénith, surchauffant la plaine aride où ne verdoie ?... qu'une herbe grisâtre, calcinée, l'on dirait saupoudrée de poivre.

Soudain, une vague rumeur se propage, telle une brusque traînée de poudre, parmi la foule expectante des convives affamés qui s'ébrouent en un gai hourvari, escaladant les bancs et les tables, pour mieux contempler l'arrivée si impatiemment attendue des porteurs de victuailles affriolantes et parfumées.

Cependant, là-bas, à l'extrémité du vaste cirque ensoleillé où grouillent des trolées de burnous, apparaît comme en une fantastique vision, l'hétéroclite cortège indigène qui s'achemine lentement, d'un pas solennel, hiératique, vers la salle ombreuse du festin.

Et cela s'accroît à vue d'œil, progressivement ; l'on dirait bientôt d'une étrange procession de moines vêtus de blanches cagoules, brandissant d'énormes crucifix à l'ossature maigre, décharnée !

Et l'on voit enfin surgir, comme érigés au bout de longues piques brunes, au-dessus des têtes encapuchonnées, d'affreux

méchouis[1], empalés, découvrant en un horrible rictus, leur mâchoire jaunâtre, grimaçante, étalant, pitoyables, aux yeux des roumis alléchés, voraces, la chair bronzée, ratatinée, croustillante, qui recouvre, tant bien que mal, leur squelette anguleux, dégingandé.

Puis, viennent les porteurs de couscouss, tenant en équilibre sur leur tête enturbanée, de grands plats creux débordant de blanche semoule granulée, fleurant la cannelle, truffée de morceaux de de mouton et parsemée de raisins et de gros pois chiches.

De frénétiques bravos, d'enthousiastes hourras accueillent ce menu exotique, substantiel ! C'est alors la lutte pour la vie et chacun s'efforce, sans coup férir, mais avec énergie, de prendre sa place au soleil, ou plutôt à l'ombre, résolu coûte que coûte, à participer à ce gargantuesque banquet et à obtenir sa large part du plantureux couscouss, offert si généreusement aux roumis par les notables indigènes. C'est, parmi la foule loquace,

1. Moutons rôtis.

bruyante des invités, un pittoresque imbroglio, un indiscriptible tohu-bohu, une joyeuse prise d'assaut des tables où l'on finit par s'installer à qui mieux-mieux, sans cérémonie, à la bonne franquette, confondus en une touchante et démocratique fraternité.

Cependant, pareils à des hérauts d'armes, les indigènes porteurs des *méchouis*, se tiennent immobiles, rigides, à proximité des convives qui taillent, découpent à même la chair pantelante, effilochée, tandis que d'autres, moins patients et plus primitifs, dépècent sans vergogne, à l'aide de leurs doigts sordides, la viande dorée, luisante, saturée de graisse.

Et l'on mange de toutes parts, les uns du bout des dents, les autres avec un farouche appétit, vidant comme par enchantement, les grands plats de couscouss parfumé, arrosé de savoureuse *merga*[1], mettant à nu, tels de voraces cannibales, l'ossature des succulents *méchouis*, transmués soudain, presque à vue d'œil, en pièces anatomiques.

1. Sauce pimentée.

Voici maintenant que les jeux et les divertissements, si chers aux Arabes, se préparent là-bas, en plein air, au soleil, parmi les aveuglantes rafales de poussière grise tourbillonnant par instants, sous la brûlante haleine du siroco.

Panem et circences ! « du couscouss et des jeux ! » tel est le cri qu'à l'instar de la plèbe romaine, il semble que profère, avec joie, la foule moutonnante des disciples du Prophète, rangés en cercle, en une masse compacte, les uns accroupis, recroquevillés comme des bouddhas ; les autres debout, immobiles, impassibles, hiératiques, on dirait étagés sur les gradins d'immenses arènes.

Çà et là, à travers la piste éblouissante, évoluent des groupes de musiciens indigènes, coiffés ainsi que de larges parasols, de grands chapeaux de paille à larges bords, en alfa festonné de multicolores arabesques.

Munis de tambourins et de *derboukas*, marchant d'un pas rythmé, ils préludent par d'étranges sonorités, de rauques vibrations, aux jeux athlétiques qui figurent en tête du programme de la fête et dont est si friande la tourbe musulmane.

Soudain, de la foule des spectateurs indigènes, se détachent lentement, de deux points opposés, deux Arabes s'avançant l'un vers l'autre, nu-tête, les cheveux noirs, crépus, ébouriffés, le torse découvert, on dirait de bronze florentin, avec des reflets dorés, luisants. Et tandis que les tambours et les cylindriques *derboukas* accélèrent de plus en plus leurs notes sourdes, les deux adversaires se rapprochent peu à peu, érigeant verticalement leurs bras nus, musclés, vers le ciel, avec un rapide frémissement des mains ouvertes, comme pour s'adresser un mutuel défi.

Ce sont les préliminaires accoutumés de la *rabah*, lutte brutale, toujours dangereuse et parfois mortelle, qui a le don de passionner les indigènes et de susciter leur enthousiaste admiration.

Mais voici que les deux antagonistes, escortés chacun du groupe de leurs partisans, prennent contact et se baisent réciproquement le front avant d'engager le duel inquiétant qui va bientôt les mettre aux prises et projeter peut-être brusquement l'un d'eux sur le sol, inerte, frappé à mort.

Tout à coup, rapide comme l'éclair, ils se précipitent l'un sur l'autre, tête baissée, le regard farouche; puis, tournoyant sur lui-même, en une volte-face imprévue, l'un des lutteurs lance à son adversaire un vigoureux coup de pied qui, l'atteignant à la nuque, le fait osciller soudain et tomber lourdement, comme un homme ivre, aux acclamations et aux huées de la foule en délire.

Terrassé par une violente commotion, mais en proie à un simple évanouissement, il ne tarde point à recouvrer sa vigueur d'athlète et, se redressant par un brusque sursaut, voici qu'il s'élance à son tour sur son robuste partenaire ; puis, virevoletant avec une prestigieuse dextérité, il lui imprime, tout à coup, la plante du pied entre les deux omoplates, prenant ainsi, sur-le-champ, une éclatante revanche saluée aussitôt par les hourras frénétiques, enthousiastes, de ses multiples coreligionnaires.

A cette lutte émouvante, succèdent bientôt d'autres luttes dont les péripéties se déroulent, tantôt angoissantes, tantôt monotones, aux regards extasiés, contempla-

tifs, des indigènes, cependant que dans l'air surchauffé, baigné d'une aveuglante lumière, les tambourins, les *derboukas* et les clarinettes nasillardes égrènent indéfiniment leurs soporifiques mélopées.

C'est alors la traditionnelle *fantasia* qui clôture immuablement les grandes fêtes arabes. Les nombreux goums des douars voisins, l'arme au poing, le burnous flottant, précédés de leurs caïds drapés de pourpre, évoluent sur la piste empoussiérée, criblée de soleil, avec des miroitements, des étincellements d'acier, de rutilantes chamarrures.

Soudain, de brèves détonations, pareilles à un brusque déchirement de toile, crépitent sous l'azur d'un ciel de moire et, surgissant d'un épais nuage de fumée bleue, des cavaliers farouches, on dirait ivres de sang et de carnage, s'élancent à bride abattue, brandissant leur fusil, comme à la poursuite d'un invisible ennemi qui semble fuir, épeuré, là-bas, dans les lointains vaporeux...

D'autres cohortes, l'œil étincelant, l'aspect sauvage, se précipitent à leur tour, lancées à fond de train, en une course éper-

due, une charge effrénée, pourchassant à outrance avec de rauques éructations, de barbares rugissements, d'imaginaires mécréants qui, affolés, en proie à une panique terreur, viennent de disparaître à l'horizon !...

Et le crépitement de la fusillade ininterrompue fait un bruit pareil au claquement sec d'une pluie de grêlons sur les vitres ou d'une coulée de grenaille de plomb sur une plaque de tôle.

....

C'est le soir, la fête est terminée. Au ciel diamanté d'étoiles, Tanit profile sur un fond de velours bleu, son croissant effilé, tel qu'une étincelante faucille suspendue là-haut par un fantastique moissonneur ; on dirait aussi d'un emblème islamique surmontant, au clair zénith, le faîte d'un invisible minaret.

Eclairée comme par un jet de lumière électrique, la vaste plaine où évoluaient tantôt, dans la poussière ensoleillée, les chevaux arabes aux naseaux frémissants, à la croupe écumante, à la queue flottante empanachée, resplendit, muette, plongée en un nostalgique silence, interrompu par

la toux saccadée, haletante, du tam-tam, ou par le son aigrelet, monotone, d'une clarinette arabe modulant une bizarre cantilène.

De ci de là, pareils à des fantômes errants dans la nuit comme des âmes en peine aux entours d'une immense nécropole, de longs burnous blancs déambulent, mornes, silencieux, parmi les tentes qui émergent, éclatantes, du sol ainsi que de blancs mausolées. D'autres, prostrés, hiératiques, accroupis, tels des sphinx, surgissent à la lueur satinée des étoiles, tandis qu'éclairés par la flamme rougeâtre, vacillante, de funèbres bougies plantées en terre comme sur les tombes, le jour des morts, des mendiants indigènes psalmodient, en plein air, de pieuses et interminables complaintes que leurs coreligionnaires écoutent, debout, dans le calme mystérieux d'une nuit lactée, phosphorescente, charmeresse...

Les Obsèques d'un Kadi

I

C'était par un bel après-midi automnal. De stridents « you-you », poussés par les pleureuses indigènes, vibrèrent soudain, pareils à une lugubre plainte, à un sinistre *lamento*, saluant, pour la dernière fois, le départ du funèbre cortège qui s'acheminait lentement, précédé du *muphti*[1] et de ses acolytes, vers la blanche nécropole musulmane située là-bas, au-delà des populeux faubourgs de la ville...

Une foule nombreuse, composite, con-

1. Prêtre musulman.

duisait à son ultime demeure le Kadi, vieillard sexagénaire, mort la veille, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Un blanc moutonnement de burnous où les redingotes officielles mettaient une tache sombre, parmi le clair scintillement des broderies administratives et des uniformes militaires, progressait le long de la route poudreuse, ensoleillée, au son voilé, monotone, des mélopées liturgiques qui s'égrenaient dans l'air, scandées par des voix mâles, nasillardes.

En tête du cortège, s'avancent d'un pas ferme, automatique, deux spahis bronzés, clairon au poing, faisant éclater, par instants, en guise de marche funèbre, une stridente fanfare ; puis viennent, solennels, drapés de leurs blanches lévites de laine, la tête enturbanée de soie et de mousseline, les prêtres musulmans qui psalmodient en cadence, sur un rythme lent, les pieux versets coraniques.

Et c'est ensuite une troupe rutilante de spahis, l'arme au bras, le torse cambré, la peau tannée, reluisant au soleil, avec une patine chaude, dorée, de bronze, piquet de pourpre escortant la dépouille

mortelle du Kadi au burnous étoilé de la croix d'officier de la Légion d'Honneur et commandé par un jeune capitaine au teint vermillonné, le buste finement corseté d'un dolman rouge galonné d'or.

Voici enfin, porté par ses familiers, le corps du défunt, enlinceulé, parfumé d'aromates, érigé sur une civière drapée de soie multicolore, émergeant de la tourbe recueillie de ses coreligionnaires qui se pressent autour de son jeune fils, morne, prostré, l'œil atone, le visage glabre, d'une ivoirine matité, derrière lequel s'achemine, houleuse et bavarde, la cohue bigarrée des pâles roumis.

II

Sur un plateau dénudé, rocailleux, à proximité d'un village où grouille au soleil parmi d'infectes ruelles bordées de cases sordides, une population éminemment prolifique, le cimetière musulman éparpille, çà et là, ses blancs mausolées striés d'arabesques.

Au centre s'érige un modeste édicule quadrangulaire, aux murs blanchis à la chaux, coiffé de tuiles vernissées : c'est là que dort son dernier sommeil le vénéré marabout Sidi-bel-Abbès.

Le cortège pénètre, à pas lents, dans la muette nécropole, et s'achemine emmi les tombes bossuant le sol aride, comme de monstrueuses taupinières, vers la blanche koubba où reposent les mânes du pieux marabout.

Au seuil de ce monument funéraire dont la silhouette, rehaussée du croissant islamique, se profile sur l'azur du ciel, on dépose la dépouille mortelle recouverte d'une soyeuse draperie frangée d'or, épinglée des décorations polychromes du kadi défunt et voici que le *muphti*, au teint de cire, le visage impassible, auréolé d'une barbe de soie blanche, le corps drapé d'un long burnous de laine, figé en une hiératique immobilité, commence à psalmodier à voix basse, les prières rituelles que répètent avec des gestes pieux, de rythmiques oscillations de tête, la foule recueillie des croyants indigènes.

Aucun bruit insolite ne trouble à cette

heure solennelle, la paix mystérieuse, imposante, qui règne en ce champ du repos où le vénérable kadi, harassé par le dur labeur d'une longue existence, vient à son tour s'étendre parmi ses coreligionnaires. Et la mélopée liturgique, pareille à une rumeur de houle, s'exhale, lugubre, des poitrines angoissées, troublant comme une poignante énigme, le septicisme, un tantinet narquois, des roumis qui assistent, indifférents, l'œil morne, à cette sombre cérémonie.

Voici maintenant un vieux caïd à la barbe neigeuse qui s'avance, escorté des proches du défunt et des membres de la *mahakma*[1], vers le groupe des fonctionnaires civils, correctement vêtus de noir et leur exprime, en une pittoresque et savoureuse improvisation, la reconnaissance émue de son entourage, pour leur pieuse démarche à l'occasion du deuil qui frappe si cruellement la grande famille indigène dont il est le représentant.

Et puis c'est un *kodja*[2] enturbané de

1. Tribunal musulman.
2. Secrétaire.

mousseline qui prend à son tour la parole en un français très pur, pour prononcer l'oraison funèbre du cher disparu dont il fait un dithyrambique éloge et à qui il souhaite, en une poétique et éloquente péroraison, de jouir durant l'éternité, des délices paradisiaques réservés aux élus d'Allah, aux fervents disciples de son prophète Mohammed !

Et tandis que les lentes mélopées, les pieuses incantations précédant l'inhumation, s'égrenaient de nouveau dans le silence impressionnant, autour du cadavre voilé de soie polychrome, la foule impatiente des mécréants s'insinuait, de ci de là, parmi les blancs mausolées striés d'énigmatiques arabesques et s'écoulait, comme un flot houleux, entre deux rangées de spahis, français et indigènes, échelonnés à l'orée du cimetière, l'arme au bras, rigides comme des automates, et rendant les honneurs militaires au vénérable légionnaire, mort au service de la France, sa patrie adoptive...

Nini Patte en l'Air

Ce titre suggestif vous affriole sans doute, évoquant soudain à vos yeux émerillonnés, les attractions ultra-réalistes du Moulin-Rouge et la silhouette dégingandée — ô combien — de l'extravagante ballerine qui, avec l'ineffable Grille d'Egout et la candide Môme Fromage, faisait naguère, chaque soir, les délices des habitués de ce mirifique café-concert où l'austère morale, scrupuleusement consignée à la porte, ne trouverait certes point un refuge si, ce qu'à Dieu ne plaise ! elle venait un jour à être bannie de la terre ...

Eh bien ! non ! Vous n'y êtes pas du tout ! Et au risque de vous causer une

cruelle déception, ma coutumière loyauté me fait un devoir de vous déclarer, d'ores et déjà, que vous vous fourvoyez en me prêtant, gratuitement, de malsaines intentions, d'ailleurs diamétralement opposées à mes fermes principes !

Loin de moi la pensée de me faire ici l'historiographe de la trop célèbre Nini Patte en l'Air, cette croustillante divette du chahut naturaliste, digne partenaire de l'illustre Valentin le Désossé !

Je me reprocherais, ma vie durant, d'avoir contribué dans une certaine mesure, si modeste soit-elle, à magnifier les chorégraphiques exploits de cette hérésiarque de la danse qui, en dépit de l'excommunication dont elle était l'objet, multipliait sans vergogne ses hétéroclites pirouettes et narguait effrontément, l'on eût dit d'un pied-de-nez gavroche, les pieuses vestales entretenant là-bas, avec un soin jaloux, un louable zèle, le feu sacré qui brûle dans le temple sacro saint[1] voué au culte charmant de la déesse Terpsichore !

Je préfère laisser à d'autres, plus com-

1. L'Opéra.

pétents, plus idoines que moi en pareille matière, le soin de mettre en relief le talent si primesautier, si original, si troublant, si... aphrodisiaque, de l'excentrique héroïne du Moulin-Rouge, de cette capiteuse schismatique dont l'art, pour différent qu'il soit de celui où brillèrent d'un si vif éclat de splendides étoiles comme Zucchi, Rosita Mauri, Zambelli et tant d'autres, n'en est pas moins, il faut l'avouer, très attractif.

Celle dont je voudrais crayonner la physionomie très sympathique, est tout uniment un aimable bipède, de l'ordre des échassiers, non pas comme vous pourriez le croire, en votre imagination dévergondée, une *grue*, mais une pure cigogne, vierge encore, je vous l'assure, et à ce point de vue tout au moins, n'ayant absolument rien de commun avec son illustre homonyme parisienne qui, depuis belle lurette, a jeté son bonnet par dessus tous les moulins !...

*
* *

Elle naquit un beau matin, à Sidi-bel-Abbès, en un moelleux nid perché sur le

fronton du temple de Thémis, en compagnie d'une autre petite cigogne, sa sœur siamoise, la chair rose, duvetée, comme saupoudrée de flocons neigeux, d'où émergeait un long col surmonté d'une tête osseuse, dodelinante, vrillée de deux perles noires scintillant à droite et à gauche d'un long bec jaunâtre, monstrueux, carnavalesque. Elle vécut ainsi pendant plusieurs mois, sous le ciel bleu d'Algérie, le jour, réchauffant frileusement au soleil son corps grassouillet, demi-nu, étirant voluptueusement ses longues pattes encore frêles, vacillantes, allongeant prudemment, au bord du nid, sous l'œil tutélaire, expérimenté, de ses parents toujours attentifs, son corps souple et promenant autour d'elle son regard luisant, inquisiteur ; la nuit, sous la voûte étoilée, pailletée d'argent, toute sillonnée de laiteuses coulées pareilles à de mirifiques rivières diamantées, abritant sa frêle ossature sous l'aile cajoleuse, douillette, de sa mère, tandis que son père, debout près du nid, immobile, la paupière mi-close, perché sur une patte, en une attitude hiératique, somnolait béatement, caressé par la brise, tenant

compagnie à sa fidèle épouse et faisant sans doute, au clair de lune, de jolis rêves hantés de prolifiques accouplements...

*
* *

Les journées passaient ainsi, longues, monotones, égayées parfois, si tant est que les cigognes soient peu ou prou *dilettantes*, par les mélodieux accords de la musique de la Légion étrangère égrenant, pendant l'après-midi dominicale, les airs les plus *select* de son répertoire.

Le père et la mère cigogne, installés aux premières loges, à proximité de leur tendre progéniture, semblaient écouter d'une oreille attentive, la délicieuse harmonie militaire en fouillant avec coquetterie, de leur long bec jaune, la blancheur soyeuse de leur plumage.

Il leur arrivait même parfois, comme pour manifester leur approbation, de rejeter brusquement la tête en arrière et de faire entendre un bruit sec, précipité, pareil à un claquement de castagnettes.

Cependant, accroupis moelleusement en

leur nid, les deux jumeaux s'ébrouaient avec joie, et, pastichant leurs parents d'une façon un tantinet grotesque, tel le classique Auguste mimant aux yeux hilares du public, les gestes des acrobates, ils s'efforçaient de lisser aussi, tant bien que mal, leurs plumes embryonnaires ; puis, en proie soudain à un irrésistible besoin... naturel, l'un d'eux, et parfois les deux ensemble, réunis pour cette opération en une touchante fraternité, se glissaient à reculons au bord du nid, en faisant osciller leur croupion neigeux d'où fusait tout à coup un petit jet blanc qui allait bientôt s'étaler, en une large flaque crayeuse, sur les dalles de l'escalier du Palais de Justice, au risque de maculer fortuitement le couvre-chef d'un justiciable inoffensif, franchissant, d'un pas tranquille, le seuil du temple de Thémis.

*
* *

Un jour, je résolus de m'emparer de l'un des jeunes échassiers qui, depuis déjà quelque temps, coquettement emmitouflés d'un superbe manteau de plumes, l'air

güilleret, l'œil vif, les ailes frémissantes, semblaient vouloir s'affranchir de la tutelle paternelle et manifestaient, par des signes non équivoques d'indépendance, leur désir de prendre la clé... du ciel bleu où ils voyaient, avec des regards de convoitise étonnée, leurs bons parents voguer à pleines voiles, au large, dans l'azur, en compagnie d'autres cigognes « au long bec emmanché d'un long cou » et d'une foule d'oiseaux de moindre envergure, virevoletant dans l'air pur, magnifiquement ensoleillé.

Le rapt s'accomplit aisément, mais la séparation fut cruelle !

Je profitai, pour capturer subrepticement la jeune bestiole, d'une absence momentanée des parents explorant les entours, en quête de la quotidienne pâtée.

Hélas ! quelle ne fut pas leur stupeur, lorsque de retour au nid, nantis d'une substantielle becquée, ils constatèrent, avec effroi, qu'un de leurs chers petits avait disparu ! Il y eut alors, pendant quelque temps, de fébriles battements d'ailes et des claquements de bec désespérés ; puis, peu à peu, la raison aidant, ils prirent philosophique-

ment leur parti de cette perte cruelle, énigmatique, mais *réparable*, et la vie reprit alors son cours normal, comme si aucun événement insolite n'en avait soudain troublé la quiète monotonie...

*
* *

Après avoir adopté ma svelte pupille, qui ne se montrait pas du tout réfractaire à son nouveau genre d'existence, je m'empressai de la baptiser, en raison de sa posture favorite, du nom si pittoresque de la brillante étoile parisienne. Elle ne parut nullement choquée de cette familière épithète et ne tarda pas à me témoigner toute sa sympathie en claquant du bec, en susurrant gentiment de petits sons rauques, langoureux, lorsque son estomac criait famine.

Grâce à ma sollicitude toute paternelle et à un régime approprié à ses instincts carnassiers, à son appétence pour la viande fraîche, Nini se métamorphosa comme par enchantement, et devint bientôt une élégante oiselle, préoccupée surtout de lisser avec soin son plumage satiné, à l'instar de ces jeunes mondaines qui se pompon-

nent du matin au soir, et dont la coquetterie est le principal, sinon l'unique objectif.

Je parvins aisément à l'apprivoiser. Elle s'adapta de très bonne grâce à son nouveau milieu et devint pour son père adoptif et nourricier, une fille affectionnée, reconnaissante.

* * *

Néanmoins, je remarquai depuis quelque temps, avec peine, que Nini dont je ne suspectais point le fidèle attachement, était inquiète, morose, mélancolique et dardait, par instants, des regards humides, nostalgiques, vers les lointains bleus du ciel où passaient des vols de cigognes planant lourdement dans l'azur. Parfois même, frémissante, elle déployait ses ailes en se dressant sur ses longues pattes maigres et sautillait allègrement, ainsi que son homonyme, voletant même au ras du sol, comme pour prendre son essor vers les régions éthérées...

Las ! un jour, comme je vaquais à mes coutumières occupations, l'ingrate fit un suprême effort et, s'élevant, tel un élégant aérostat, vers le firmament bleu, disparut bientôt, là-bas, à l'horizon...

Légion Étrangère

La Légion étrangère se compose d'éléments disparates, hétérogènes, voire parfois hétéroclites. C'est une mosaïque bizarre, bariolée, où se rencontrent, en une démocratique promiscuité, les types les plus variés, les personnages les plus originaux ; où fraternisent peu ou prou, sous l'uniforme égalitaire, sans distinction de rang, d'éducation, de valeur morale, d'origine plus ou moins équivoque, des gens de tout acabit, de toute condition, qui, le plus souvent, dissimulent, sous le voile d'un prudent pseudonyme, leur véritable identité, soit à cause de leurs antécédents rarement irréprochables, soit en raison de

leur noble extraction, soit pour des considérations d'ordre privé, intime, et afin d'échapper à d'indiscrètes investigations qui seraient de nature à compromettre gravement leur avenir ; soit enfin par une sorte de pudeur, de respect humain et pour tâcher de rompre avec un passé inavouable, infâmant, où l'honneur familial a failli sombrer honteusement !...

C'est une étrange macédoine, un curieux amalgame, où l'on voit, côte à côte, incorporés pêle-mêle, en une nombreuse et vaillante milice, des sujets forains de diverses nationalités : Allemands, Alsaciens, Belges, Italiens, Danois, Anglais, jargonnent entre eux en une confusion des langues qui fait songer à l'antique Babel ; Français de toute farine, depuis la plus pure jusqu'à la plus avariée ; viveurs décavés, miséreux réduits aux louches expédients ; avocats en rupture de barreau ; agents d'affaires véreux, poursuivis, traqués, cherchant un refuge parmi la foule composite des légionnaires ; déclassés, tarés de toute espèce, épaves sociales ballottées par les flots, allant à la dérive et venant échouer enfin sur cette plage

hospitalière ; prêtres défroqués, troquant sans vergogne leur fine soutane contre l'uniforme du simple soldat ; officiers indisciplinés, dégradés, déchus, rentrant humblement dans le rang, afin de reconquérir leurs galons ; repris de justice s'efforçant de se régénérer par le patriotisme ; disciplinaires, anciens « travaux publics », n'ayant plus d'autre ressource que de s'engager à la Légion accueillante et de se faire un jour réhabiliter à la faveur d'une conduite réparatrice pendant leur séjour prolongé sous les drapeaux ; jeunes aventureux à l'imagination ardente, encore épris d'idéal, en quête de lointaines expéditions, d'exotiques prouesses, caressant l'espoir souvent chimérique de faire là-bas, en des pays inconnus, inexplorés, prestigieux, des prodiges de valeur et de cueillir, au cours de sanglantes escarmouches, de mirifiques lauriers, voire, qui sait, la glorieuse croix des braves, au risque de tomber soudain, mortellement frappés d'une balle meurtrière, stupide, ou d'agoniser lamentablement, en proie aux affres de la fièvre impitoyable, loin de la Mère Patrie et des chers absents vers lesquels iront peut-

être bientôt, par delà la Grande Bleue, une dernière pensée d'amour, avec de nostalgiques regrets, de pieux souvenirs d'enfance...

Et cette foule bigarrée, composite, anonyme, grouille sans cesse en le joyeux hourvari des blanches casernes aux vastes cours ensoleillées, manœuvrant gaiement au son des vibrantes claironnées et des roulements de tambours, prête à partir au premier signal, où le devoir l'appelle, résolue d'avance à maintenir haut et ferme le drapeau de la France, cette commune patrie !...

Durant la semaine, ils traversent les rues de la ville en rangs serrés, d'un pas cadencé, automatique, précédés des clairons sonores et des fifres pimpants, escortés de sémillants officiers à la démarche souple, le torse cambré, l'on dirait corsetés en leur dolman noir galonné d'or ; et c'est, sur leur passage, des yeux écarquillés, des visages épanouis, accueillants, des sourires furtifs, enjôleurs, tandis qu'ils défilent, guillerets, raides, le fusil sur l'épaule, l'allure martiale, comme pour une solennelle revue.

Le dimanche, on les voit les bras ballants, on dirait guindés en leur uniforme flambant neuf, soigneusement astiqués, reluisants du haut en bas, déambuler à pas lents, aux entours des remparts, le long des glacis, à l'ombre des verdoyantes futaies, ou se répandre parmi les populeux faubourgs et se livrer, béats, aux douceurs du repos dominical, en baragouinant, dans leur idiome national, de joyeux propos ponctués de stridents éclats de rire ou saupoudrés de saillies égrillardes.

Il leur arrive aussi, parfois, de s'adonner dans les cantines et autres boui-bouis plus ou moins interlopes, à de trop copieuses libations, grâce à la complicité intéressée des affriolantes tenancières de ces établissements équivoques où l'on flirte sans vergogne, *inter pocula*, et d'où l'on sort trop souvent aveuli par l'ignoble débauche, abruti par l'écœurante ivresse, idoine aux stupides querelles. Il n'est pas rare, alors, de rencontrer au cours d'une paisible promenade, aux abords de la ville, de pauvres légionnaires, débraillés, titubant, zigzaguant de ci de là, en quête d'un point d'appui, proférant des cris inarticulés,

vomissant des imprécations saugrenues, éructant d'obscènes injures entremêlées de nauséeux hoquets ; puis, soudain, l'œil en feu, la mine farouche, la bouche écumante, comme en proie à un subit accès de folie alcoolique, se ruant brutalement, sabre au clair, sur un de leurs camarades, voire sur un agent au zèle intempestif, et, ne recouvrant à demi la raison que lorsqu'on est parvenu, à grand'peine, à les désarmer, à les rendre inoffensifs.

Cependant, d'autres légionnaires se promènent par groupes, en devisant à voix basse sur l'une des places de la ville où va et vient, avec de houleux remous, une foule bariolée, exubérante, loquace, tandis que réunis en cercle, dans le joli kiosque en bois vernissé qui leur est destiné, les nombreux virtuoses composant l'exquise musique du 1er régiment étranger, exécutent avec une véritable maëstria, sous l'habile direction de leur chef, les divers morceaux de leur charmant répertoire.

Les uns déambulent d'un pas rythmé de fantoches mécaniques, engoncés dans leur longue capote de drap bleu, une large ceinture de flanelle enroulée autour de

leur taille épaisse, le képi déformé, aplati à la Saumur, enfoncé jusqu'aux oreilles sur leur nuque rasée, brunie par le hâle, les bras écartés, brimbalant le long du corps amorphe, les mains rougeaudes, calleuses, le teint haut en couleur, la physionomie atone, inexpressive, béate, cependant que d'autres, assis benoîtement sur des bancs, à proximité du kiosque d'où coulent, avec de mélodieux bruissements, des flots d'harmonie, restent là, bouche bée, immobiles, impassibles, on dirait figés en une attitude extatique, avec des regards mouillés, langoureux, des airs penchés, ineffables...

Retour du Sud

C'est par une claire matinée pimpante, joyeuse, ensoleillée, pavoisée de multiples drapeaux tricolores dont les flottements polychromes parsèment d'éclatantes bigarrures la monotonie d'un ciel de cobalt.

La ville attend, avec une fébrile impatience, l'arrivée des braves légionnaires, retour de leur pénible expédition dans l'Extrême-Sud, et s'apprête à les recevoir avec les honneurs dus à leur courageuse abnégation.

Là-bas, au-delà des remparts, s'étend à perte de vue, l'avenue éblouissante où doit apparaître bientôt la vaillante phalange.

A l'orée de cette large route dont la pers-

pective s'estompe au loin en un poudroiement lumineux, une foule bariolée, composite, braque ses regards avides, inquisiteurs, vers les lointains vaporeux, nuancés d'opale...

On aperçoit, enfin, comme un grouillement vague, imprécis, où brillent, par instants, l'on dirait de métalliques scintillements, de brusques éclairs d'acier.

Soudain, vibrent de stridentes claironnées, puis de rythmiques accords s'égrenant dans l'air pur, annoncent la prochaine venue de la stoïque cohorte qui s'avance allègrement, en dépit des fatigues, des privations et des souffrances supportées avec une admirable vaillance, un exemplaire dévouement.

Voici maintenant que surgit une caracolante chevauchée où, parmi des flottements de burnous écarlates et des retroussis de laine blanche, étincelle, au soleil, le miroitement des cuivres, la claire rutilance des harnachements : c'est l'escorte des spahis qui précède la théorie des légionnaires dont le défilé commence d'un pas cadencé, presque alerte, au son d'une marche entraînante, exécutée avec un brio empanaché,

par la musique de la Légion. Des chapeaux se lèvent ; des bravos crépitent, enthousiastes ; des acclamations émues s'exhalent des poitrines haletantes ; de cordiales poignées de mains s'échangent avec une effusion attendrie...

Dépenaillés, sordides, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, le corps amaigri ployant sous le fardeau trop lourd de leur équipement, le visage terreux, émacié, hirsute, l'air guilleret, mais la démarche un tantinet claudicante, les braves troupiers progressent, impassibles, vers la ville. Et cette longue théorie de soldats cosmopolites, harassés, haillonneux, maculés, fangeux, où brille, par intervalles, l'uniforme galonné d'or d'un officier marchant sabre au clair, d'un pas automatique, défile sans bruit entre deux haies humaines, tandis que sur son passage, aux fenêtres des maisons, des mains se tendent, des têtes se penchent pour mieux voir, de joyeuses acclamations retentissent !...

Cependant, d'autres légionnaires dont l'uniforme impollué, flambant neuf et le teint frais, rosé, contrastent avec ceux de leurs camarades, défilent, à leur tour,

hérissés d'étincelantes baïonnettes et formant comme une escorte d'honneur au drapeau du régiment, loque sacrée, frangée d'or, aux nuances pâlies, dont la soudaine apparition soulève les chapeaux, d'un geste instinctif, ainsi qu'autrefois au passage du Saint-Sacrement, faisant vibrer tous les cœurs à l'unisson devant le glorieux emblème de cette autre religion, la Patrie ! C'est alors, fermant la marche, un peloton de spahis enturbanés, drapés de pourpre, éperonnant leurs chevaux ardents, à la flottante crinière, à la queue soyeuse, chatoyante, balayant le sol.

Puis viennent, attelées de mules, les voitures ambulancières, marquées de la croix de Genève, trimbalant les pitoyables invalides qui gisent pêle-mêle, éclopés, dolents, douloureusement cahotés, insoucieux de la réception enthousiaste dont ils vont être l'objet, eux et leurs frères d'armes ! Et tout cela miroite au soleil, ondulant en un joyeux hourvari de vivats, à travers la ville toute pavoisée de tricolores oriflammes, cependant que là-bas, s'éparpillent dans l'azur, les ultimes échos de l'hymne héroïque de Sambre-et-Meuse...

Un Caïd

C'est un beau vieillard qui a doublé sans encombre le cap de la soixantaine et dont la robustesse physique ne le cède en rien à la vigueur intellectuelle.

Il exerce, depuis déjà de longues années, les fonctions de caïd et, c'est avec un zèle dont les ans n'ont pu diminuer l'ardeur, qu'il remplit sa délicate mission.

Vêtu à l'indigène, d'un burnous flottant, la croix de la Légion d'honneur étoilant sa large poitrine, coiffé d'une chéchia ornée d'un gland de soie noire oscillant sur la nuque ; le visage raviné, ponctué de petites boursouflures, on dirait marqué, çà et là, de varioleuses cicatrices ; le teint bistré,

ocreux, éclairé de petits yeux vifs, brillants, enchâssés comme des perles en de profondes orbites ; le nez proéminent, épaté, à la Vincent-de-Paul, les lèvres lippues, épanouies, estompées d'une moustache blanche, aux poils soyeux, clairsemés ; le menton garni d'une barbe neigeuse, crêpue comme de la laine frisée ; le buste drapé d'un peplum de flanelle blanche rejeté sur l'épaule, il va et vient par les rues de la ville, accueillant, toujours prêt à écouter d'une oreille attentive, avec une irréductible bienveillance les requêtes et les doléances parfois saugrenues, oiseuses, de ses coreligionnaires astucieux et tenaces.

* * *

Durant l'été, il s'installe en plein air, sous les arbres feuillus qui projettent leur ombre sur l'une des places de la ville, et là, tel saint Louis au pied de son chêne, il règle à l'amiable, avec une patriarcale simplicité, les différends qui divisent ses processifs administrés.

Sans recourir à une savante dialectique,

s'inspirant tout uniment de sa longue expérience, de son naturel bon sens, il tranche avec la primitive bonhomie de Sancho-Pança, les questions litigieuses qui sont soumises bénévolement à son examen.

Le plus souvent, il parvient à concilier les parties en cause, et à faire prévaloir son opinion, grâce à la légitime influence qu'il possède sur les indigènes, à l'ascendant moral qu'il exerce sur leur esprit fruste, timoré, méfiant, trop imbu, hélas ! des préjugés inhérents à leur race. Mais il lui arrive aussi, parfois, de se heurter à une résistance têtue, opiniâtre, ou à une exaspérante inertie ; d'assister, impassible, à de violentes querelles émaillées de virulentes invectives, de terribles malédictions, de vibrantes imprécations proférées d'une voix rauque, gutturale, avec une éloquente loquacité et des gestes menaçants, des regards étincelants où s'entrecroisent, soudain, des lueurs inquiétantes, métalliques.

Il oppose alors à ces intempestives manifestations, un imperturbable flegme qui en impose aux moins exaltés, aux moins réfractaires, mais laisse indifférents, insensibles, certains frondeurs, « les fortes-

têtes », qu'aveugle une colère stupide et qui n'en persistent pas moins à se prendre brutalement à partie, avec de sauvages hurlements, de furieuses vociférations.

En désespoir de cause, le caïd Mouley Ali se lève et, brandissant son parasol, tel Neptune son fameux trident, admoneste en termes énergiques, réprobateurs, ces récalcitrants insensés qui continuent cependant à échanger, sans vergogne, de suaves aménités, à éructer de blasphématoires propos, en invoquant le saint nom d'Allah et restent sourds, en définitive, aux objurgations du vénérable adjoint-indigène.

Ecœuré, impuissant, il les regarde enfin s'éloigner, le burnous en bataille, l'œil en feu, les lèvres frémissantes ; puis, rasséréné, il va reprendre sa place à l'ombre, et se met à deviser à voix basse, avec ses familiers accroupis en cercle autour de lui, en dégustant une tasse de kahoua parfumé.

Le chaouch Bachir

Permettez-moi de vous présenter, sans autre préambule, mon ami Bachir, fervent disciple de Mohammed et fonctionnaire aussi dévoué que modeste.

Bachir exerce, depuis déjà de longues années, l'humble profession de « chaouch » et il est attaché, en cette qualité, à l'un des tribunaux de l'Algérie.

Nourri depuis sa prime jeunesse, dans le sanctuaire du temple de Thémis, il en connaît tous les détours et a la prétention, parfaitement justifiée d'ailleurs, de ne rien ignorer des moindres faits et gestes des honorables magistrats qui composent la compagnie judiciaire à laquelle il a l'hon-

neur d'*appartenir* et où il joue, du matin au soir, un rôle aussi actif que prépondérant.

Grand, robuste, vêtu à la mode indigène, la tête auréaulée de blanche mousseline, une petite moustache brune, coupée en brosse, estompant ses lèvres épaisses, sensuelles, le visage saupoudré d'une barbe rase, la physionomie souriante, amène, éclairée par de grands yeux noirs, le torse athlétique se courbant parfois en d'obséquieuses salutations, les mains énormes, aux doigts en spatule, les jambes arquées, on dirait taillées en pain d'épice, émergeant de culottes bouffantes, les pieds larges, gigantesques, chaussés de gros souliers arabes, il déambule sans cesse dans les couloirs du Palais, vaquant à ses multiples occupations, allant de son pas lourd, cadencé, uniforme, d'un cabinet à un autre, répondant sans hâte inopportune, sans zèle intempestif, aux stridents appels des sonneries électriques, distribuant aux magistrats du Siège et du Parquet, avec des gestes pieux, quasi-sacerdotaux, le volumineux courrier officiel qui leur est destiné et qu'il va quérir à la poste, tous les

matins, tel un consciencieux vaguemestre. Pénétré d'un profond respect pour ses supérieurs hiérarchiques. il exécute ponctuellement leurs ordres comme une sévère consigne. Quand « le chef » a parlé, Bachir s'incline en une attitude révérentielle et, discret, solennel, il va où son devoir professionnel l'appelle, parcourant à grandes enjambées, les rues de la ville, musant de ci de là, s'attardant volontiers en de longues flâneries sous les platanes, en compagnie d'indigènes qui le vénèrent à l'instar d'un marabout et lui baisent le front avec une édifiante piété, lui prodiguant, sans compter, des marques éloquentes de leur respectueuse sympathie.

En sa double qualité d'auxiliaire du tribunal et de musulman convaincu, Bachir possède aux yeux de ses coreligionnaires, un étrange prestige, qu'il exploite fort habilement.

Nul n'est plus documenté que lui sur les antécédents des justiciables indigènes qui pullulent dans les douars environnants. Il les connaît à fond et pourrait, en ce qui les concerne, remplacer avantageusement le casier judiciaire qui fonctionne,

tant bien que mal, au greffe de *son* tribubunal.

Doué d'aptitudes diverses, il cumule avec une talentueuse désinvolture les fonctions les plus disparates. On l'accommode à toutes les sauces, et quelque délicate que soit la mission dont il est investi, il est toujours à la hauteur de sa tâche. Nouveau Maître Jacques, il est tour à tour, commissionnaire, interprète, femme de ménage, archiviste, voire... simple chaouch.

Il honore souvent, de sa gracieuse collaboration, le secrétaire du Parquet qui met volontiers à profit ses précieuses qualités professionnelles. Il a d'ailleurs élu domicile au secrétariat où il a ses grandes et ses petites entrées et où il reçoit, du haut de son vénérable turban, les indigènes qui, ayant, peu ou prou, maille à partir avec la juridiction correctionnelle, errent, désorientés, inquiets, parmi les méandres de ce labyrinthe qu'on appelle le Palais de Justice, en quête du fil d'Ariane que détient le prestigieux chaouch, dont ils guettent, d'un œil avide, les mystérieuses allées et venues.

Bachir se targue, et qui sait ? peut-être

avec raison, d'avoir du sang royal dans les veines !

Fidèle croyant, irréductiblement attaché à la religion de ses nobles ancêtres, il invoque, plusieurs fois par jour, le saint nom d'Allah et procède, à l'abri des regards indiscrets, sceptiques, aux ablutions hygiéniques, prescrites par le Prophète. Aussi le voit-on souvent, muni d'un modeste ustensile, se rendre à la fontaine où il va, sans respect humain, afin de se conformer scrupuleusement aux rites sacramentels de la loi coranique, puiser ce qu'il appelle, avec une comique emphase, « de l'eau potable ! »...

Yaouleds

Ce sont les moineaux francs du trottoir algérien et comme ces pimpants oiselets, gavroches emplumés, ils piaillent à tue-tête, de l'aube au crépuscule, se trémoussent, sautillent, se houspillent, se ruent follement dans la poussière... ou dans la boue du ruisseau, la gandoura retroussée, découvrant avec une inconsciente impudeur, leur chair bronzée, on dirait tannée par le soleil.

On les rencontre partout en Algérie, ces friquets exotiques, familiers, hardis, loquaces, exubérants, malicieux et maraudeurs ! Ils pullulent comme les moustiques ; pareils à ces affreuses bestioles, ils

vous harcèlent, vous obsèdent, s'acharnent sur vous comme sur une alléchante proie et, tenaces, opiniâtres, ne vous lâchent plus ! L'œil vif, fureteur, la mine épanouie, narquoise, le teint boucané, couleur d'amadou, le crâne pointu, calotté de pourpre. le corps souple, maigriot, enveloppé d'une chemise en cotonnade blanche, maculée du haut en bas, trouée, rapiécée, effilochée, laissant à nu leurs jambes brunes, nerveuses, maigrichonnes, ils gambadent, du matin au soir, avec une désinvolture effrénée.

Aptes à tout, idoines aux occupations les plus diverses, les plus disparates, et surtout au délicieux *farniente*, si cher aux Arabes, ils exercent un tas de petites professions peu lucratives, il est vrai, mais si peu pénibles ! Il en est même parmi eux qui, comme dans la chanson de Bruant « de leur métier ne font rien », sinon lézarder paresseusement au soleil, accroupis ou affalés sur le sol, en fumant des bouts de cigarettes. ces *mégots* d'Algérie ; ou bien, suivant leur expression cocasse, « jouer la carte », avec une ardeur de cercleux professionnels !

Les uns élisent domicile aux entours du marché où, leur couffin d'alfa accroché en bandoulière à l'épaule, ils guettent avec des regards d'apaches à l'affût, les dames seules, modestes ménagères ou bourgeoises en rupture de bonnes, qui viennent le matin, dès l'aube, s'approvisionner de victuailles. Les autres exercent le métier de cireurs pour lequel ils ont une aptitude et une prédilection toutes particulières, voire parfois, une inéluctable vocation !

Levés dès l'aurore, ils s'envolent, s'éparpillent par les rues de la ville comme une bande de joyeux pierrots, ivres d'air pur et de liberté, et dès qu'ils aperçoivent de leur œil perçant, inquisiteur, un client éventuel, la physionomie bénévole, les chaussures sordides, poussiéreuses, ils se précipitent vers lui en un *steeple-chase* échevelé et se prosternent humblement à ses pieds, comme pour le supplier de leur octroyer l'insigne faveur de rendre à leurs bottines, le lustre, l'éclat qu'elles ont momentanément perdu.

« Ciri m'siou ? co d'brosse ! » telle est la classique formule à laquelle il est souvent difficile de ne point acquiescer de

gré ou de force, car sans attendre votre réponse, ils s'emparent, d'un geste subreptice, de l'un de vos pieds et, avant même que vous vous en soyez aperçu, comme par magie, les voilà qui astiquent vos chaussures avec un zèle, une dextérité dignes d'une situation plus élevée, d'une plus haute mission !

D'autres s'improvisent colporteurs de journaux, et, nantis d'une épaisse liasse de feuilles fleurant bon l'encre d'imprimerie, on les voit déambuler de ci de là, parmi les quartiers les plus populeux de la ville, en clamant d'une voix suraiguë, nasillarde, en français panaché d'un burlesque accent de terroir, les titres pompeux, suggestifs, des grands quotidiens de la Métropole et des journaux algériens.

Il en est d'autres enfin qui cumulent avec maëstria plusieurs métiers, suivant les heures ou les saisons, amassant ainsi, tant bien que mal, un modeste pécule qu'ils ne tardent pas, d'ailleurs, à dissiper au jeu, dans les cafés maures, à l'abri des investigations policières.

Et ce microcosme bizarre, kaléidoscopique, rongé de vermine, vernissé de crasse

immonde, mais avec au cœur la joie de vivre et, dans les veines, comme une coulée de vif argent, grouille, fourmille en plein air, au soleil, sous le ciel d'émail bleu d'Algérie.

Sémillants et guillerets, tel l'oiseau sur la branche, ce sont les moineaux francs du trottoir algérien...

Guitares et Mandolines

Ce sont le plus souvent de pauvres aveugles d'origine espagnole qui, misérablement vêtus, les pieds chaussés d'espadrilles éculées, parcourent les rues de certaines villes de l'Oranie, la guitare ou la mandoline en bandoulière et vont ainsi, de porte en porte, égrenant leurs grêles *pizzicati*, en échange d'une modique aumône.

L'œil éteint, la prunelle vitreuse sous les paupières flasques, le teint flétri, la barbe inculte, la démarche incertaine, tâtonnante, ils déambulent en toute saison, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, guidés par des mômes dépenaillés qui les accompagnent, la main dans la main, au cours de

leurs quotidiennes et monotones pérégrinations.

Ils fréquentent de préférence les quartiers où résident leurs compatriotes et s'arrêtent au seuil des portes accueillantes, hospitalières, pour pincer, avec plus ou moins de maëstria, un air de guitare ou de mandoline.

La population espagnole, très friande de cette titillante harmonie, fait cercle autour de ces modernes troubadours qui chantent d'étranges rhapsodies, d'une voix rauque, gutturale ou nasillarde. Parfois, des couples s'enlacent au son de cette musique grelottante ; *novios*[1] au sourire enjôleur et *novias* à la sémillante tournure se prennent par la taille et tourbillonnent gaiement, les yeux dans les yeux, comme grisés par ces mélodieux accords exhalant dans l'air de voluptueux et troublants effluves. Les jours de fête, ces pauvres hères profitant de cette joyeuse mais trop rare aubaine, suivent à la campagne les *mouneurs*[2] espagnols et, impassibles, immo-

1. Fiancés.
2. Ceux qui fêtent la mouna à Pâques ou à la Pentecôte.

biles, tels de prestigieux automates, scandent d'airs sautillants, inexpressifs, les ébats chorégraphiques de leurs exubérants compatriotes qui dansent en plein air, la gracieuse séguedille, avec des sourires illuminés de blanches quenottes et d'eurythmiques claquements de castagnettes... « ollé !... »

Et tandis que danseurs et danseuses, la mine épanouie, extasiée, tournoient follement au soleil, pareils à de pimpantes marionnettes, les pitoyables guitaristes, ô amère ironie ! plongés à jamais en l'obscurité d'une nuit où n'apparaît aucune étoile, restent là, muets, comme figés, l'œil clos, la paupière clignotante, pinçant d'un geste machinal, les cordes vibrantes de leur frêle instrument...

Un Troubadour algérien

Il réapparait chaque année avec les cigognes et, comme elles, il est toujours le bienvenu.

Il arrive, soudain, sans tambour ni trompette, comme un simple monarque voyageant dans le plus strict incognito, et surgit un beau matin, sur l'asphalte, à l'heure du traditionnel apéritif, aux regards accueillants des consommateurs qui lui font une flatteuse ovation.

C'est le Paulus du plein air algérien mais un Paulus bon enfant, sans morgue, pas fier pour deux sous, un Paulus démocratique, en rupture de planches, vivant et chantant à même le peuple dont il est la coqueluche.

Rien du banal cabotin au visage glabre, au menton bleu qui traîne, lugubre, solennel, dans tous les cafés-concerts de province et qui, à défaut de talent, s'ingénie à se faire une tête... celle de l'emploi.

Il ne se distingue du commun des mortels, par aucun signe extérieur qui le désigne spécialement aux yeux du public et le classe inéluctablement, comme marqué d'une estampille indélébile, dans la catégorie des artistes, plus ou moins lyriques.

Coiffé d'une casquette, misérablement vêtu d'un costume de drap élimé, composé d'éléments hétérogènes, disparates ; l'œil atone s'abritant sous des paupières dépourvues de cils, sanguinolentes ; l'air maussade, la bouche ironique, avec un pli mettant une ride à la commissure des lèvres qu'auréole une pauvre petite moustache veule, incolore, tel il apparaît le plus souvent, lorsqu'on le rencontre en ville, se promenant comme vous et moi, ignoré, quelconque, anonyme.

Mais combien différent, métamorphosé, quand, sur la terrasse d'un café ou au milieu d'une place publique, il s'arrête,

environné d'un cercle d'auditeurs bénévoles, parmi lesquels figurent de nombreux indigènes extasiés, hypnotisés, le regard fixe, braqué sur cet étrange *roumi* qui possède à merveille le don prestigieux de secouer leur flegmatique torpeur, grâce à son exhilarante mimique et à ses burlesques pitreries.

Substituant, soudain, à son habituelle coiffure, un chapeau de haute forme poisseux, sans reflet, qu'il transmue, d'un coup de poing, en accordéon, et qu'il maintient tant bien que mal en équilibre sur l'oreille ; la physionomie mobile, grimaçante, simiesque, tiraillée en tous sens, comme par un réseau de ficelles invisibles, les yeux égrillards, virevoletant dans leur orbite avec, parfois, des clignements malicieux, d'une irrésistible drôlerie, le geste souple, grotesque, la bouche en cœur, le voilà qui égrène d'une voix grêle, rauque, grasseyante, avec un accent faubourien, un tantinet canaille, les stupides couplets, émaillés de sous-entendus grivois, d'une chanson créée à l'*Eldorado*, à la *Scala* ou aux *Ambassadeurs*, par l'un de ses brillants émules parisiens ; puis, modulant le-

refrain avec un brio endiablé, un redoublement de grimaces et de contorsions clownesques, il exécute aux regards médusés des indigènes une gigue montmartroise, panachée d'un romantisme échevelé, un chahut extravagant, digne du Moulin Rouge et que n'eût certes point désavoué feu messire Valentin, dit le Désossé.

Obséquieux, l'échine arrondie, la mine radieuse, il s'incline alors humblement devant le public enthousiasmé par la virtuosité de sa chorégraphie lyrique et, désireux d'obtenir de ses admirateurs un gage effectif de leur estime ou de leur sympathie, il tend vers eux, en aumônière, son chapeau accordéon, tel le casque de Bélisaire, où tombe lentement, comme à regret, ô amère déception, une petite pluie de billon qu'il soupèse à diverses reprises, d'une main fébrile, mais dont le grêle tintinnement ne provoque hélas ! aucun écho...

Désappointé par cette maigre recette, si peu digne de son talent et si disproportionnée avec la joie exubérante et les gestes approbateurs du public hilare, il vide enfin, dans la poche béante de son

veston flottant, sa sébile improvisée ; puis, à défaut d'étui, dissimulant sous ce vêtement son magique *haut-de-forme* qu'il aplatit, d'un choc rageur, en portefeuille, il réintègre piteusement son primitif couvre-chef et se dirige, solitaire, vers un autre point de la ville, en proie à de pessimistes réflexions sur l'égoïsme et l'ingratitude des hommes, à quelque race ou à quelque religion qu'ils appartiennent !...

Attention ! ne bougeons plus !

C'était le matin, à l'aube.

On avait trouvé dans les glacis, au pied des remparts, aux portes mêmes de la ville, le cadavre ensanglanté, rigide, d'un Arabe poignardé par l'un de ses coreligionnaires, au cours d'une stupide querelle, à la faveur de l'obscurité de la nuit. Le bruit de cette lugubre découverte se répandit aussitôt, comme une traînée de poudre, parmi les rues de la populeuse cité qui s'étirait, encore ensommeillée.

Le commissaire de police, tout galonné d'argent, l'œil sombre, se rendit en hâte sur les lieux du crime, flanqué d'agents empressés, ahuris, inquiets, cependant

qu'autour du cadavre crispé, refroidi, une foule moutonnante de burnous et de chechias où s'insinuaient quelques roumis, se penchait curieuse, avide, désireuse de voir la pitoyable victime de ce drame nocturne, dont l'identité n'avait pu encore être établie.

Une sourde rumeur s'exhalait de ce flot houleux qui grossissait et s'enflait de plus en plus, endigué à grand'peine par les agents rogues, menaçants, répulsifs.

C'était un chuchotis de voix assourdies, ouatées, l'on eût dit voilées de crêpe. Les commentaires les plus bizarres, les potins les plus saugrenus s'échangeaient et allaient leur train, à quelques pas du corps recroquevillé, gisant là, tout maculé de sang, sur le sol inculte, d'une ocreuse tonalité, au fond d'une tranchée ensoleillée où scintillaient les broderies et les galons d'argent des représentants de la force publique, qui attendaient, impatients et corrects, l'imminente venue du Parquet.

*
* *

Soudain, un brusque remous perturbe la foule expectante. C'est le Procureur de la République accompagné du Juge d'instruction et de son greffier, qui arrive sur les lieux. Des képis se soulèvent en des gestes automatiques ; de banales poignées de mains s'échangent et de mystérieux colloques s'engagent entre les divers personnages qui jouent sur cette scène, en cette poignante tragédie, un rôle plus ou moins important. On examine le cadavre d'un œil attentif, expérimenté, avec des gestes coutumiers, connaisseurs. On se fait part de ses impressions au sujet des circonstances plus ou moins problématiques dans lesquelles le crime s'est produit.

Sous les regards figés de la tourbe muette qui contemple ce lugubre spectacle, on commente « mezza voce » la position insolite du corps de la victime dont le visage ecchymosé, souillé de boue sanguinolente et les membres raidis, d'une pâleur ivoirine, baignent en une mare de pourpre où flottent, ça et là, de noirs caillots gélatineux.

Le médecin-légiste, mandé sur le champ, arrive, correctement gainé d'une sombre redingote et se penche, le regard inquisiteur, sur le cadavre dont il scrute de prime abord, avec une minutieuse attention, une remarquable perspicacité, la maigre ossature toute parsemée de rouges macules.

Accroupi au ras du sol fangeux, face à face avec la victime dont l'œil vitreux s'affaisse sous la paupière flasque, mi-close, il soulève lentement la tête enturbanée de l'indigène qui semble, soudain, se ranimer, renaître à la vie ; mais voici qu'au même instant, horrible vision ! sa main blanche, aux doigts fuselés, plonge, disparaît au fond de la gorge qui s'entr'ouvre rouge, béante, tranchée jusqu'aux vertèbres cervicales, par le couteau brutal du meurtrier, puis surgit tout à coup, teinte de pourpre, on dirait affreusement mutilée, tel un moignon sanglant, de cette profonde cavité où bouillonne un liquide épais, sirupeux, pareil à une coulée de jus de raisin noir. Le bas du visage et le cou de la victime, horriblement tailladés, ne forment plus qu'une large plaie déchiquetée, une bouillie amorphe de chair pante-

lante, mettant à nu la mâchoire épanouie en un hideux rictus et découvrant les carotides coupées, dégouttantes de sang visqueux, gluant.

Après avoir procédé à cet examen superficiel, le médecin se lève, la main droite rougie l'on dirait de henné, tandis que le Juge d'instruction dicte à son greffier les notes relatives à son procès-verbal de constat.

Et la foule bigarrée, hétérogène, se presse, de plus en plus houleuse, échelonnée le long du fossé profond qui se creuse au pied des remparts de la ville, assistant, curieuse, intéressée, loquace, au lugubre dénouement du sinistre drame qui s'est déroulé là, quelques heures auparavant, en plein air, à cette même place, comme en d'obscures coulisses, entre deux farouches acteurs dont l'un s'est furtivement esquivé après avoir lâchement poignardé l'autre...

*
* *

Mais voici qu'un fonctionnaire « modern-style » braque, tout à coup, son objectif sur le cadavre ratatiné, violâtre, affalé lamen-

table loque humaine, sur la terre jaune, imbibée de sang. C'est la fin du spectacle. On échange des lazzis ; on décoche sans vergogne (il faut bien rire un brin !) d'inoffensifs brocarts à l'adresse du pauvre « macchabée » voué à une autopsie prochaine et, tandis que le photographe-amateur, la tête encapuchonnée de noir, comme d'un voile de deuil, met son appareil au point, un loustic darde vers la victime, un regard narquois que souligne un ineffable sourire, et interpelle soudain, celle-ci, *ex abrupto*, en ces termes quasi sacramentels :

« Attention, ne bougeons plus ! », plaisanterie macabre qui provoque aussitôt l'hilarité du public, cependant qu'à un signal donné par le commissaire de police, deux indigènes impassibles s'apprêtent à emporter sur un brancard, là-bas, à la morgue, où doit avoir lieu la funèbre autopsie, le corps rigide, sanguinolent, du malheureux assassiné...

La peau de gazelle.

Parmi les boutiques où fréquentent, à Biskra, les touristes cosmopolites, friands d'objets indigènes plus ou moins authentiques, il en est une qui attire tout spécialement l'attention. Non pas qu'elle soit plus attrayante, ni plus décorative, ni même plus achalandée que les autres, car elle se confond aisément, en la blancheur anonyme et ensoleillée des murs en terre sèche, avec les autres boutiques et cafés-maures qui foisonnent dans le quartier mercantile de la Reine des Zibans ; mais ce qui signale plus particulièrement ce petit magasin exotique, à la curiosité du public, c'est la physionomie originale de

l'habile et retors industriel qui l'exploite, au mieux de ses intérêts et parfois, il faut bien le dire, au préjudice de ses clients nomades, alléchés par sa persuasive éloquence ou plutôt par son orviétanesque bagout, panaché de cocasse sabir.

Au physique, rien qui le distingue de ses banals confrères emmaillotés dans leurs burnous de laine et guettant les touristes au fond de leurs petites échoppes, comme l'astucieuse araignée, tapie au centre de sa toile, guette les naïves bestioles qui se laissent bénévolement prendre au piège. Mais au moral, c'est une autre paire de manches ! Messaoud possède sur ses coreligionnaires, grands et petits marchands de bibelots devant... Mohammed, une supériorité incontestable ! Nul mieux que lui ne s'entend à dorer la pilule, à faire miroiter aux yeux ébahis, émerveillés, de l'amateur, sa clinquante pacotille...

Sa boutique, primitive, rudimentaire, est encombrée d'une macédoine d'objets indigènes s'étalant en vedette pour séduire plus sûrement les brillants oiseaux de passage qui, éblouis, fascinés par ce miroitement,

se laissent aisément arracher, « sans mal ni douleur », quelques plumes dorées, métalliques...

Il est passé maître dans l'art de piper les gogos forains qui se fient à ses obséquieux salamalecks, et, parmi les oiseaux migrateurs qui viennent hiverner chaque année à Biskra, ce sont surtout ceux d'outre-Manche qu'il s'efforce d'attirer à lui et dont il convoite âprement le riche plumage !

*
* *

« Aôh ! Combien le peau de gâzelle ? demande à l'Arabe, d'une voix nasillarde, une jeune miss, au teint couperosé, plate comme un sandwich !

— Quarante francs, répond Messaoud avec son plus mielleux sourire ; et j'ti joure, madimoiselle, c'i pas chir ! Tiens, rigarde, ti vois, comme c'est jouli ! C'it oune gazelle di sable. Aillors ti troveras pas comme ça, akarbi ! Prends, ti viras, ti seras content !

— Aôh ! yes, mais ce était beaucô très cher. Je ne volais pas payer quarante francs

le peau de gâzelle. Oh ! no, vô plaisantez jé crois !

— Akarbi, j'ti jore, ji gagne rien di tout ! Mais laisse, ça fit rien, ji vendrai tot à l'hore cinquante francs !... »

Et la jeune miss au teint couperosé, à la voix mirlitonesque, esquissant un sourire fendu jusqu'aux oreilles, qui découvre un clavier de larges quenottes, se décide alors enfin à extraire, de son portefeuille, une banknote qu'elle remet à l'impassible Messaoud, en échange de la fameuse peau de gazelle à demi pelée, ratatinée, dont elle se pare néanmoins comme d'un superbe trophée !

Et cependant que l'Arabe narquois, accroupi en tailleur sur une natte, au seuil de sa boutique, égrène son chapelet, d'un geste hiératique, en invoquant *pieusement* le saint nom d'Allah, la jeune fille d'Albion, munie de son *précieux* fardeau, la mine radieuse, la bouche épanouie, s'achemine triomphalement, à grandes enjambées, vers le Royal-Hôtel !...

« Aoh ! yes, it is very beautiful ! All right ! »

Immortelles et Chrysanthèmes

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière...

C'est le jour des Morts. Du clocher de l'église endeuillée, s'éparpillent en l'azur ensoleillé, de claires et tintinnabulantes sonneries. L'on dirait d'une nuée de prestigieux oiseaux s'envolant à tire d'ailes vers la blanche nécropole auréolée de noirs cyprès, qui s'étend, là-bas, aux abords de la ville, à l'extrémité d'une longue avenue ombreuse où gisent, pêle mêle, anonymes, confondues en un banal ossuaire, vouées elles aussi, à la fangeuse décomposition, à l'immonde pourriture, les feuilles mordorées, rubescentes, recroquevillées comme

de minces copeaux de fer, de cuivre et d'or, étrange amalgame rutilant avec des reflets de pourpre, sous la pâle flambée du ciel automnal qui agonise lentement, exhalant dans le ciel pur, diaphane, ses derniers rayons...

Une longue théorie d'hommes, de femmes, et de jeunes filles, s'achemine vers la *cité des morts* qui semble, pour quelques instants, sortir de sa coutumière torpeur léthargique, de son paisible et pieux sommeil. Elle s'épanouit, la lugubre vieille, à la vue de cette foule empressée, recueillie, sympathique, qui vient vers elle avec une touchante et affectueuse spontanéité. Elle a comme un air de fête et semble toute heureuse de ne plus se sentir reléguée là-bas, loin des vivants, en un morne et funèbre abandon. Coquettement attifée, parée de ses plus chatoyants oripeaux, couronnée de perles scintillantes et de fleurs multicolores exhalant autour d'elle d'exquises senteurs, de balsamiques effluves, elle sourit, radieuse, pimpante, avec une grâce fardée, une macabre mimique, s'efforçant d'être aimable, séduisante même, mais ne parvenant point, hélas ! en dépit

de sa clinquante parure, de son artificiel et insolite maquillage, à donner le change à ses nombreux visiteurs, à dissimuler sous ses fanfreluches de pacotille, le hideux rictus de son visage parcheminé, décharné, où, sous la voilette pailletée, se creusent, comme deux trous béants, de caverneuses orbites...

*
* *

Le long des claires avenues, saupoudrées de sable fin, à l'ombre des saules pleureurs au feuillage d'argent, des noirs cyprès, gigantesques flambeaux de bronze vert, et des sombres sycomores, sous la retombée des pâles frondaisons, les blancs mausolées de marbre et de granit, striés d'inscriptions funéraires, s'érigent, encombrés de couronnes enguirlandées de crêpe que rehausse le poignant laconisme des dédicaces en lettres d'or. C'est à peine si l'on peut distinguer, sous la profusion des fleurs qui recouvrent ces riantes sépultures, les noms des disparus, réunis en une fraternelle égalité, dormant là leur ultime sommeil.

C'est une débauche de roses aux pétales nacrés, de chrysanthèmes polychromes, de dahlias blancs, et d'immortelles safranées, entassés là avec une outrancière prodigalité, en souvenir des chers absents, et cela forme, avec la marmoréenne blancheur des stèles et des cénotaphes, une chatoyante symphonie de couleurs, un délicieux *air varié* de tons qui séduit les regards des plus réfractaires et met soudain, comme une souriante éclaircie, un pimpant rayon de soleil, sur les visages assombris des mornes pèlerins qui déambulent à pas lents, parmi les larges rues de cette populeuse cité.

Et tandis que les indifférents, les badauds, les dilettantes se promènent de ci, de là, jetant des regards extasiés, veules ou narquois sur les tombes emperlées et fleuries qui les entourent, d'autres, absorbés par de poignants souvenirs, s'agenouillent pieusement au seuil des tombeaux où sont inhumés leurs proches et restent là, muets, prostrés, en proie, semble-t-il, à une indicible émotion...

Parmi ces sarcophages de pierre et de marbre, il en est de somptueux où le luxe intempestif des colons enrichis s'étale au soleil, avec une indécente ostentation.

C'est un bizarre enchevêtrement de festons et d'astragales, un amoncellement prétentieux, ridicule, de couronnes mortuaires, entassées pêle-mêle, en un tohu-bohu chaotique, une accumulation disproportionnée, grotesque, de croix et d'emblèmes funéraires où la plus banale verroterie se mêle à la joliesse parfumée des fleurs les plus exquises, où l'art décoratif le plus vulgaire fait concurrence à l'inégalable nature.

Il en est aussi de charmants en leur virginale blancheur. On dirait d'exquis reposoirs parsemés de roses et de chrysanthèmes blancs, et cela fait songer à la parure nuptiale d'une jeune épousée, cette jonchée de blanches corolles où scintillent, çà et là, des couronnes de perles irisées, opalines.

C'est un cimetière d'enfants « pareil, comme dit Maupassant, à ces bals blancs où ne sont point admis les gens mariés ».

Là, reposent en ce frais décor édénique, sous ces tertres fleuris, parfumés, de frêles

babies arrachés brutalement à l'amour maternel, de jeunes vierges fauchées par l'impitoyable mort et n'ayant vécu, fleurs éphémères, que « l'espace d'un matin !... »

Et puis, il y a les sépultures prolétariennes, parquées là-bas, comme un troupeau, *vulgum pecus*, sur une éminence, serrées les unes contre les autres, modestes mausolées bossuant le sol aride, d'une ocreuse tonalité, où les stèles de marbre et les sarcophages de granit sont remplacés par de simples croix de bois ou de fer adornées de couronnes de perles noires et d'immortelles jaune soufre, avec, au pied de ces pieux emblèmes, quelques gerbes de fleurs polychromes où les blanches tombes, telles des statues de marbre, mettent de ci, de là, des taches pimpantes.

Et tandis que la foule muette des pèlerins va et vient lentement parmi les mânes de ceux qu'elle pleure, je songe, moi aussi, le cœur angoissé, à mes chers disparus qui gisent, là-bas, côte à côte, par de là la Grande Bleue, en l'humble cimetière du village natal où, unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie, ils reposent à jamais, en la paix du tombeau, à l'ombre d'un saule au feuillage éploré...

Des Roses

Des roses, des roses, partout des roses...
(Guy de Maupassant)

Telle qu'un oiselet au creux de son nid duveté, moelleux, ma coquette villa se tapit là-bas, sous les ombreuses ramures, emmi les haies fleuries d'aubépine, à l'ombre des blancs eucalyptus et des mimosas épineux.

Le jardin qui la précède est envahi par une merveilleuse floraison de roses, d'où s'essorent, dans l'air attiédi, d'exquises senteurs, de balsamiques parfums, de capiteux effluves...

Cela fait songer à l'un de ces reposoirs érigés sur le passage de la procession, le jour de la Fête-Dieu, cette profusion de

roses dont les pétales nacrés jonchent le sol ensoleillé ; et cela évoque en mon esprit charmé, de prestigieux souvenirs, cette splendide efflorescence qui s'épanouit, luxuriante, magnifique, à mes yeux éblouis, fascinés.

Je revois, comme par magie, de blanches théories de vierges voilées de mousseline, effeuillant autour d'elles des jonchées de roses pareilles à des essaims de papillons multicolores, tandis que là-bas, sous un dais de velours et d'or empanaché de plumes blanches, s'avance solennellement, dans l'irradiante splendeur de sa gloire triomphale, l'éblouissant ostensoir à la vue duquel toutes les têtes s'inclinent, prostrées en une muette et pieuse adoration...

*
* *

Il y en avait de pourpres et de rouges...

HENRI DE RÉGNIER.

Oh ! la délicatesse de coloris de ces roses charmeresses au parfum si doux, aux tons de nacre diaphane. Oh ! la merveilleuse éclosion, le superbe épanouis-

sement de fleurs exquises, dont le grisant arome s'exhale au crépuscule, comme d'invisibles cassolettes, embaumant l'air de voluptueuses senteurs !...

Comment évoquer, avec des mots, cette infinie variété de nuances, cette richesse inouïe de tons, cette éclatante polychromie qui fait songer à la prestigieuse palette d'un peintre talentueux, génial ! C'est le triomphe de la couleur, cette idéale symphonie des roses, exécutée là, sous mes yeux, on dirait par un prodigieux artiste d'une incomparable maîtrise ! Oh ! cette lumineuse harmonie d'où émane un indicible charme, une splendeur quasi-paradisiaque ! Elle est là, chatoyant à mes regards séduits, toute la flore rubescente, égrenant au soleil d'avril ses notes claires, d'une tonalité si pure.

Il en est de blanches, d'un blanc laiteux, d'une pâleur liliale, comme celle qui auréole le front des jeunes communiantes ; il en est de roses aux pétales nacrés, satinés, telle la chair ambrée d'une jolie femme, ou veloutés comme de la peluche de soie, avec des retroussis, des

chiffonnements d'une merveilleuse joliesse. Il en est de safranées, de saumonées, d'opalines...

En voici qui s'étalent, rubicondes, purpurines comme de larges taches de sang, cependant que d'autres, au teint vermillonné, s'épanouissent superbes, rayonnantes, on dirait tout à la joie de vivre, insoucieuses de la précarité de leur éphémère existence...

Il en est de toutes nuances : incarnat, ponceau, grenat, rubis, lie-de-vin, cerise, égrenant emmi le feuillage d'émeraude, toute la gamme des rouges, depuis la sanguine claire jusqu'au cramoisi. Il en est enfin, d'un coloris étrange, indéfinissable ; on les dirait translucides ainsi que de la fine porcelaine, leurs pétales irisés d'un étroit liséré de carmin. Et cela frissonne comme par miracle, avec une plantureuse luxuriance, un prolifique débordement, une pléthorique abondance, dans l'envol bourdonnant des scarabées d'or, des abeilles butineuses, des cétoines bleues, des frêles coccinelles et des libellules diaprées...

* * *

Oh ! le charme prestigieux des roses printanières dont le grisant arome s'exhale en mon jardin, comme d'invisibles encensoirs, tandis que dans l'air diaphane, virevoltent avec des miroitements mordorés, les sveltes hirondelles et que, sous les mimosas aux grappes parfumées, parmi les haies fleuries d'aubépine, susurre amoureusement le mélodieux gazouillis des chardonnerets multicolores...

FIN

La Perle du Maghreb

PREMIÈRE PARTIE

La Perle du Maghreb

(Tlemcen)

	Pages
Vers la cité des Émirs	1
Sur la place d'Alger	5
Djamâ Kebir	9
En flânant	15
Le méchouar	23
A travers le quartier maure	29
Le Sahridj et la belle Choumissa	37
Chez les Roumis	43
Le Meliah	47
Les ruines de Mansourah	55
Charmeur de serpents	65
Pomaria et Agadir	71
Sidi Haloui	77
Vision du soir	89
Pèlerinage à Sidi-bou-Medine	95
Une fête religieuse	117
Le tombeau de Boabdil	129

DEUXIÈME PARTIE

Visions et Croquis

	Pages
Un vieux briscard	139
Ouaâda	145
L'enterrement d'un Kadi	157
Nini Patte-en-l'Air	163
Légionnaires	173
Retour du Sud	181
Un Caïd	185
Le chaouch Bachir	189
Yaouleds	195
Guitares et mandolines	201
Un Troubadour algérien	205
Attention ! Ne bougeons plus !	211
La peau de gazelle	217
Immortelles et chrysanthèmes	221
Des roses	227

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Imprimerie
Algérienne
30, r. Sadi-Carnot
Alger

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DÉPÔT LÉGAL

Imprimerie
Algérienne
30, r. Sadi-Carnot
Alger